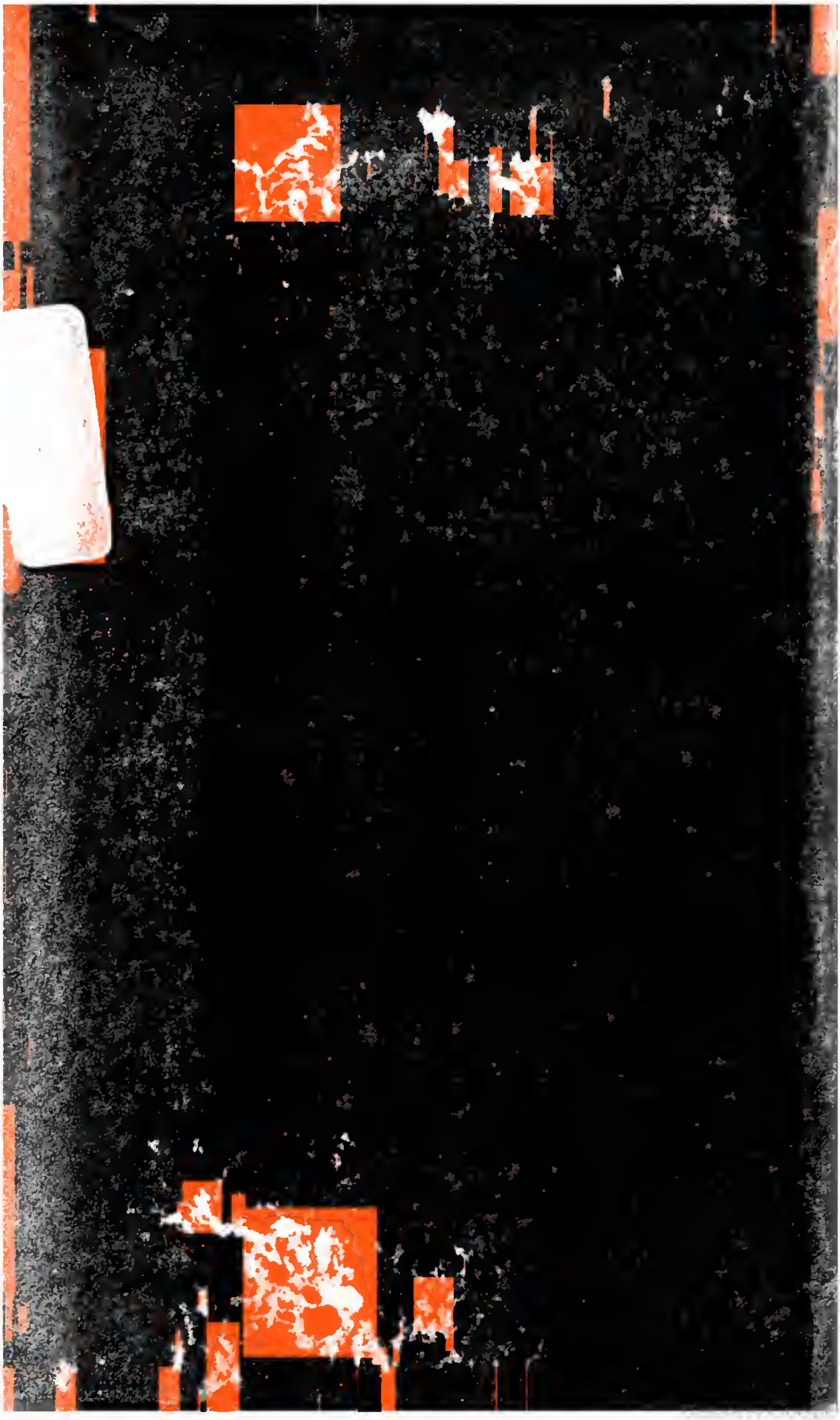
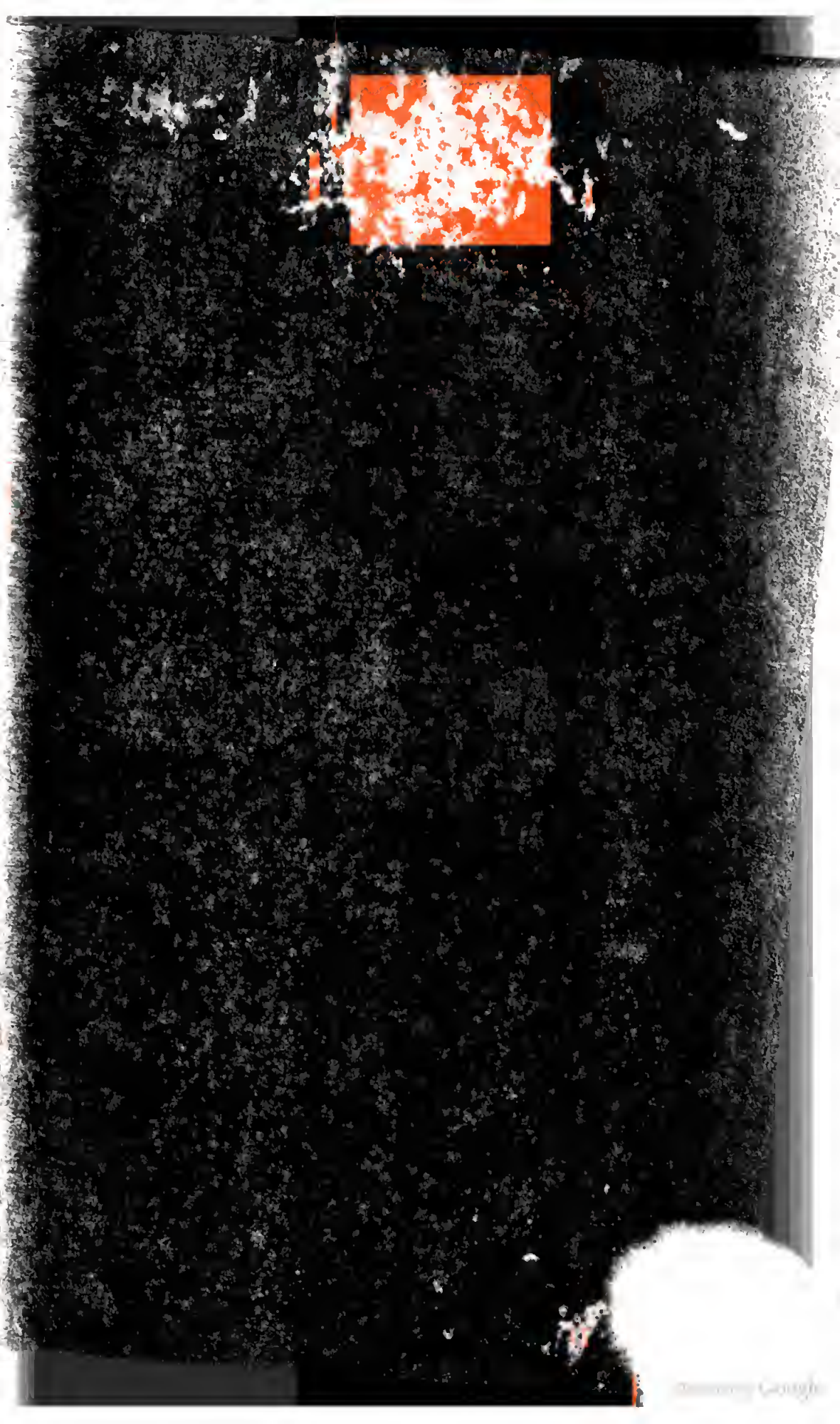




10.317

Palat. LV 70 (1

ŒUVRES

COMPLETTES

DE POPE.

TOME PREMIER.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

ŒUVRES

COMPLETTES

D'ALEXANDRE POPE,

TRADUITES EN FRANÇOIS.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée, augmentée du Texte Anglois mis à côté des meilleures Pièces, & ornée de belles Gravures.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue St.-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXIX.

NOMS
DE
MM. LES SOUSCRIPTEURS,

Par ordre Alphabétique.

ALÉA, (M.) Directeur des Fermes.
ANTHEAUME, (M. l'Abbé) Vicaire de la Paroiſſe de S. Louis-en-l'Iſle.

B.

BACLER, (Madame) à Arras.
BACQUÉ, (M. G.) de Rome.
BAERT, (M.) Aumonier de l'Ambaſſade de Suéde.
BANQUET, (M.) Colonel à Genève.
BARBERIE. (M. de la)
BARBOU, (M.) Imprimeur à Paris.
BEAUVILLÉ, (M.)
BÉLABRE. (M. le Marquis de)
BENECH, (M.) Maître de Langue Italienne à Lyon.
BERTHELOT (M.) DE LA VILLEURNOY.
BERNARD, (M.) Avocat au Parlement.
BERNARD (M.)

BERNARD, (M.)

BESONGNE, (M.) Imprimeur à Rouen; *pour deux Exemplaires.*

BERVICK (Madame la Ducheſſe de)

BEZDA, (M. de) Fermier Général.

BONNIER. (M.)

BORDEAUX, (M. de) Secrétaire du Roi.

BREVES, (M. l'Abbé de) Grand-Vicaire du Diocèſe de Vienne.

BRIASSON, (Madame) Libraire à Paris.

BRIZARD, (M.) Penſionnaire du Roi.

BRO, (M.) Notaire à Paris.

BRUGE, (M. de) Procureur au Châtelet.

C.

CAMUS, (M. le) Premier Huiſſier des Requêtes de l'Hôtel du Roi.

CANILLAC (M. le Comte de)

CAPEL, (M.) Libraire, à Dijon; *pour deux Exemplaires.*

CARLET, (M.) Conſeiller.

CEUILLE. (M. le Marquis de la)

CHALLAYE, (M.) fils.

CHAPPUIS, (MM.) frères, Libraires à Bordeaux; *pour deux Exemplaires.*

CHASTEL, (M.) Tréſorier de l'Artillerie.

CHATILLON, (Madame la Ducheſſe de) ſeconde Douairière.
CHENIER. (Madame de)
CHOISEUIL-GOUFFIER (Madame la Comteſſe de)
CLAIRVAL, (M. de) Meſtre de Camp de Dragons.
CONIAM. (M.)
CORBERON, (M. de) Officier au Régiment des Gardes.
COPPENS, (M.) Médecin à Gand.
COTELLE DE GRAND-MAISON. (M.)

D.

DANGERVILLE. (M.)
DARAGON. (M.)
DAUBENTON, (M.) Conſeiller d'État.
DAUBENTON. (M.)
D'AUNE, (M.) Premier Commis des États de Languedoc.
DENACYER. (M.)
DESJOBERT, (M.) fils, Grand-Maître des Eaux & Forêts.
DESMARETS, (M.) Vicaire-Général de Poitiers.
DESPALLÈS, (M.) Libraire à Noyon.
DESPILLY, (M.) Libraire à Nantes ; *pour douze Exemplaires.*
DESTOURNELLES. (Madame la Marquiſe)

DISQUE. (M. le Chevalier)
DUDIN, (M.) Cenſeur Royal.
DUFOUART. (M.)
DUMESNIL. (M.)
DUPATY, (M.) Avocat-Général au Parlement de Bordeaux.
DURAND, (M.) neveu, Libraire à Paris; *pour trois Exemplaires.*
DUVAL. (M.)
DUVIVIER, (M.) Commiſſaire des Guerres.

E.

ENTRAGUE. (M. le Comte d')
EPINAY, (M. de l') Secrétaire-Général des Fermes.

F.

FALBAIRE. (M. de)
FARGEIX, (M. de) Maître en Chirurgie.
FAROUVILLE. (M. le Comte de)
FAVENTINE DE BELLEGARDE. (M.)
FLEURIEU. (M. de)
FLEURIGNY. (Madame la Comteſſe de)
FLEURY. (M. le Préſident)
FORESTIER, (M.) Fondeur des Bâtimens du Roi.
FOURNIER, (M.) Libraire à Verſailles.

FRANTIN, (M.) Imprimeur-Libraire à Dijon; *pour ſix Exemplaires.*

FREMELET. (M.)

G.

GENETÉ. (M.)

GERBIER, (M.) Avocat au Parlement.

GERMAIN, (M.) Huiſſier de la Chambre de Monſieur.

GUILBERT, (M.) Docteur-Régent de la Faculté de Paris, ancien Médecin des Armées du Roi.

GUIERCHY. (Madame la Comteſſe de)

GUIS, (M.) Secrétaire du Roi.

GOUJON, (M.) *pour deux Exemplaires.*

GRAND, (M.) Banquier à Paris.

GRAVIER. (M.)

GUYNOT, (M.) ancien Officier au Régiment de la Marck.

H.

HARDOUIN (M.) de la Reynerie, Avocat au Parlement.

HARREVELT, (M. Van) Libraire à Amſterdam; *pour deux Exemplaires.*

HAUTOY, (M.) Libraire à Saint-Quentin; *pour deux Exemplaires.*

HERBOUVILLE, (M. le Marquis d') *pour deux Exemplaires.*

HERLAC, (M. le Chevalier d') Officier au Régiment Suiſſe du même nom.

HONDELOT (M. le Marquis d')

HUTIN. (M. Xavier)

J.

JOUANNE, (M.) Libraire, à Chartres.

L.

LABOTTIERES, (MM. les freres) Imprimeurs & Libraires à Bordeaux; *pour douze Exemplaires.*

LABOTTIERE, (M. L. G.) Libraire à Bordeaux; *pour deux Exemplaires.*

LACROIX, (M. de) Ingénieur à Verdun.

LAMY, (M.) Libraire, à Paris.

LAROCHE, (M. de) Libraire à Beſançon; *pour quatorze Exemplaires.*

LAUNAY, (M. de) Expéditionnaire en Cour de Rome.

LAUREAU, (M.) Libraire à Arras.

LAVIGNE, (M.) Libraire à Sens.

LEBRETON, (M.) Greffier-Criminel du Parlement.

LEBRUN, (M.) Peintre.

LECLERC. (M. l'Abbé)

LÉGILLON. (M.)

LENOIR, (M. E.) Horloger à Paris.

LEPRINCE, (M.) Greffier en Chef de la Cour des Aides.

LESSART. (M. de)

LIBORLIERE. (M. de la)

LIENARD, (M.) Noraire à Paris.

LIMUR, (M. de) Lieutenant-Général de l'Amirauté à Vannes.

LISLE, (M. de) Avocat au Parlement.

LIVANY, (M. de) Libraire à Châlons.

LORME, (M. de) Receveur-Général des Finances.

LOUETTE, (M.) *pour deux Exemplaires.*

LUZERNE. (M. de la)

M.

MAILLÉ. (M. le Comte de)

MALMAIN. (M. de)

MANGEOT. (M.)

MARCK. (Madame la Comteſſe de la)

MARCHAIS (M.) de la Guitonniere, Capitaine d'Infanterie.

MARYE, (M.) Procureur au Châtelet.

MATHIEU, (M.) Libraire à Nancy.

MEQUIGNON, (M.) Libraire à Paris, au Palais.

MEREL, (M.) Secrétaire du Procureur du Roi.

MERIGOT, (M.) jeune, Libraire à Paris; *pour trois Exemplaires.*

MIDY DE LIEUBRÉ. (M.)
MITOIRE. (Madame)
MONNIER. (M. l'Abbé le)
MONDON, (M.) Libraire à Verdun.
MONIOT, (M.) Avocat au Parlement.
MONTAGNON. (M. de)
MONTBAYEN. (M. de)
MONTCONSEIL. (Madame la Marquiſe de)
MORICE, (M.) Tréſorier & Payeur des Gages de la Cour des Aides.
MORIZE. (M.)
MYRE. (M. l'Abbé de la)

N.

NADAILLAC (M. le Marquis de)
NOEL, (M.) Conſeiller aux Eaux & Forêts de France.
NOGUETTE, (M.) Profeſſeur de Louis-le-Grand.
NOURRY, (M.) Capitaine au Régiment de Picardie, Infanterie.
NYON, (M.) aîné, Libraire à Paris; *pour deux Exemplaires.*

O.

OMELANE, (M. l'Abbé) Grand-Vicaire de Monſeigneur l'Evêque d'Amiens.
ORSAY. (M. le Comte d')

P.

PALUSTRE DES ARDILLERS. (M.)

PANCKOUCKE (M.) Libraire à Paris.

PATRY, (M.) Libraire au Havre ; *pour quatre Exemplaires.*

PARIZE, (M. l'Abbé) Profeſſeur au Collége de Châlons.

PAVIE, (M.) Libraire à Châlons ; *pour deux Exemplaires.*

PAYAR, (M.) Curé de S. Pierre à Auxerre.

PERREY, (M.) l'aîné, Huiſſier-Priſeur.

PISSOT, (M.) Libraire à Paris.

REYNIERE, (M. de la) Avocat au Parlement.

PEZOT, (M.) Receveur des Tailles aux Sables d'Ollone.

POCHET. (M.)

POMMERAY. (M. de la)

PONTOIS, (M. le) Libraire à l'Orient ; *pour deux Exemplaires.*

POPELIN, (M.) Avocat au Parlement.

POTIER. (M.)

POTOR, (M.) Secrétaire du Roi.

POURSALES, (M. de) Maire des Verrieres-Suiſſes.

POUSSEUR, (M.) Tréſorier des Troupes à Valencienne.

PRISY, (M.) Maître des Comptes Honoraire.
PUJOL, (M.) Capitaine des Carabiniers.
PUY-DE-VÉRINE, (M.) Maître des Comptes.

R.

RACHAIS, (M. le Marquis de) Officier aux Gardes.
RAVENEAU, (M. de) Maire Héréditaire de Landrecy.
REGNAUD, (M.) Notaire à Paris.
REGNAUD, (M.) Procureur au Parlement.
REMELIN, (M.) Libraire à Rennes.
RENAUD. (M.)
RICKC, (M. de) Médecin de l'Hôpital à Saint-Omer.
RIVÆ, (M. l'Abbé) Bibliothécaire de Monſeigneur le duc de la Valliere.
ROBIQUET, (M.) Libraire à Rennes ; *pour trois Exemplaires.*
ROBERTY, (M.) de Plaiſance.
ROBUSTEL, (M. Ch.) Libraire à Paris.
ROSSET, (M.) Libraire à Lyon ; *pour douze Exemplaires.*
ROSSIGNOL DE GRAMMONT, (M.) Américain.
RUBELLE. (M. de)
RUGY, (M. de) commandant le Corps des Mineurs à Verdun.

S.

SAINTFARGEAU. (Madame de)

SAINTON, (M.) Libraire à Troyes ; *pour deux Exemplaires.*

SALLE, (M. le Comte de la) Colonel en ſecond du Régiment de Lorraine.

SCHOENFELD, (M. de) Miniſtre Plénipotentiaire de S. A. S. E. de Saxe.

SEIGNEUR, (M.) Commiſſaire.

SELLE. (M. de la)

SIONGEAT, (M. le Comte de) Colonel d'Infanterie.

SUBE & LAPORTE, (MM.) Libraires à Marſeille ; *pour deux Exemplaires.*

T.

TAVERNE DE NIEPPE. (M.)

THOMAS. (M.)

V.

VALLIERE. (Monſeigneur le Duc de la)

VATAR & BRUTTÉ, (Madame la Veuve), Libraire à Rennes ; *pour deux Exemplaires.*

VIÉ, (M.) Banquier.

VILLEMAIN D'ABANCOURT. (M.)

VILLERS, (M. de) Professeur à Nevers.
VILLENEUVE, (M. de) Conseiller d'État.
VILLENEUVE-STRANS. (M. l'Abbé de)
VILLEURNOY, (M. de la) Maître des Requêtes.
VITART, (M.) Écuyer.

W.

WAROQUIER, (M.) Libraire à Soissons; *pour trois Exemplaires.*
WEISBECK. (M.)

AVERTISSEMENT.

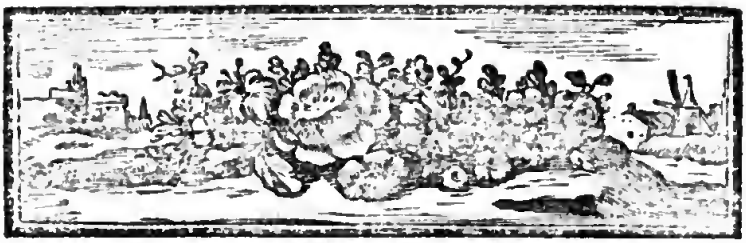
AVERTISSEMENT

SUR CETTE NOUVELLE ÉDITION.

DIVERS Auteurs ont traduit dans notre Langue les Œuvres de Pope ; mais aucun Libraire juſqu'à préſent n'avoit fait imprimer en France de Collection complette des différentes Traductions de ce Poète Philoſophe. On ne connoiſſoit que les Éditions de Hollande ; & l'on ſait combien elles ſont défectueuſes, tant par le peu d'ordre qui y règne, que par le mauvais goût des Eſtampes, & l'extrême négligence qui défigure toute la partie Typographique. Ces défectuoſités, qui ſe reproduiſent à chaque page, ſur-tout dans les notes, en rendent la lecture deſagréable, pénible, & quelquefois inintelligible.

On s'eſt appliqué, dans cette nouvelle Édition, à faire diſparoître tous ces défauts ; on a corrigé les fautes de ſtyle qui, dans pluſieurs endroits, avoient échappé aux Éditeurs de Hollande ; on a rétabli différens paſſages qui avoient été altérés ; & l'on a placé à la tête de la plûpart des Ouvrages de Pope, un Précis hiſtorique qui en explique le ſujet, & fait connoître les Perſonnes qui y jouent le principal rôle. Enfin, on a enrichi cette Col-

lection de quelques morceaux qu'on n'avoit encore vus dans aucune des Éditions précédentes ; & à la ſeule inſpection du format, des caractères, du papier & des gravures, on ſentira les avantages qu'a celle-ci ſur toutes celles qui ont paru juſqu'à préſent. Ajoutez à ces divers avantages celui de trouver le texte Anglois à côté de la traduction des meilleures Pièces. La Vie même de Pope a été conſidérablement augmentée ſur des Mémoires particuliers, & ſpécialement ſur celle que M. Rufféad a compoſée en Anglois, d'après les Papiers du célèbre Warburton, intime ami de notre Poète. On y trouvera tout ce qu'on a pu recueillir de plus certain ſur les particularités de ſa vie, ſur ſon caractère, ſes Amis, ſes liaiſons ; ſur les occaſions qui ont donné lieu à ſes différens Ouvrages ; ſur les ſujets qui y ſont traités, ſur les Perſonnes dont il parle ou qu'il ne fait que déſigner ; enfin ſur les jugemens qu'ont portés de ſes Écrits les Critiques & les Admirateurs, les Ennemis & les Défenſeurs de ce grand Poète. Tous ces détails mettent le Lecteur en état de mieux entendre, & d'apprécier ſes Ouvrages avec plus de juſteſſe.



HISTOIRE
DE LA VIE
ET DES OUVRAGES
D'ALEXANDRE POPE,

Compoſée ſur des Mémoires particuliers, & ſpécialement ſur les Papiers de M. Warburton, rédigés par M. Rufféad.

PARMI le petit nombre de Sujets diſtingués, dont les noms ſont inſcrits dans les brillantes Annales de la Renommée, on voit toujours le premier rang occupé par ceux qui ont recueilli le plus de gloire dans les ſcènes actives de la vie. On eſt, en général, plus curieux de ſavoir l'Hiſtoire des Hommes d'État & des Guerriers, que de connoître les travaux tranquiles des Poètes & des Philoſophes. L'uniformité d'une vie conſacrée à l'étude, fournit peu d'événemens pro-

pres à intéreſſer ceux qui ſont plus amuſés par une ſuite d'incidens éclatans, que par la Vie d'un Homme-de-Lettres, quoique celle-ci puiſſe augmenter la maſſe de leurs connoiſſances, & qu'il ſoit en général plus important de ſavoir ce qui intéreſſe les Hommes de tous les rangs, que ce qui n'eſt relatif qu'à un petit nombre de Perſonnes qui s'agitent dans les premières places de la Société.

La meilleure Hiſtoire d'un grand Écrivain eſt, ſans contredit, celle que préſentent ſes Écrits; ce qui ſe trouve particulièrement vrai dans l'Auteur que l'on ſe propoſe ici de faire connoître. C'eſt dans ſes Ouvrages immortels, qu'il faut chercher ſon ame & ſon génie; ils y reſpirent pour la gloire de l'Humanité & pour l'inſtruction de ſes Lecteurs. Pope fut l'ami des Hommes, & ſe propoſa de les ſervir par ſes talens. Il publia hautement des vérités utiles, qui lui attirèrent la haine des Méchans & l'eſtime des Gens de bien. Le zèle de la vertu qui l'animoit, lui inſpira ces tableaux touchans & ſublimes, que l'on ne peut contempler ſans intérêt & ſans fruit. Sa Morale, ſes Satyres, ſes Lettres, ſes moindres badinages annoncent une ame droite, noble, ſenſible, faite pour effrayer le Vice & conſoler la Vertu mal-

heureuſe. Mais aucun de ſes Ouvrages ne montre mieux que ſes Lettres le caractère moral de ce grand Écrivain ; c'eſt la partie de la Collection de ſes Œuvres la plus utile ; & quoique, pour beaucoup de Perſonnes, ſes autres Écrits ſoient peut-être plus amuſans, je crois pourtant qu'on trouvera l'Hiſtoire de l'Homme plus inſtructive.

Dans la Vie des Hommes célèbres, on rencontre aſſez fréquemment des récits fabuleux d'événemens ſurnaturels, que l'on nous donne comme des préſages des grands rôles qu'ils doivent faire dans le monde. On ne dit pas qu'il ſoit rien arrivé de remarquable à notre Poète, ſoit dans le ſein de ſa Mere, ſoir dans ſon enfance : on n'a vu ni des abeilles s'attacher à ſes lèvres, ni des colombes mettre ſur ſa tête une couronne de myrthe ou de laurier.

Alexandre Pope naquit à Londres le 21 du mois de Mai 1688, dans une perite maiſon près de S.-Paul, où les Aureurs de ſa naiſſance, Carholiques Romains, s'étoient retirés avec les débris de leur fortune preſque épuiſée par les doubles taxes, & les autres Loix pénales qu'impoſa le Roi Guillaume, gendre de Jacques II, à ceux de cette communion. Son Pere, Alexandre Pope, étoit d'une ancienne Nobleſſe de la Comté d'Oxfort ; & ſa

mere, Edithe Turner, étoit fille d'un Gentilhomme de la Province d'York. Edithe eut trois freres : l'un mourut attaché à Charles I ; le ſecond fut tué à ſon ſervice ; & le plus jeune étant devenu Officier-général en Eſpagne, abandonna à ſa Sœur ce qui leur reſtoit de bien après la confiſcation qu'attira à cette famille ſon attachement à l'infortuné Charles I.

Quoique d'une naiſſance diſtinguée, le Pere de notre Poète étoit Négociant ; car les Anglois font le Commerce & ne dérogent point. Le Pere de Pope le quitta lors de la révolution qui plaça le Prince d'Orange ſur le trône de ſon Beau-pere. Comme Catholique, les Loix de l'État ne lui permettoient pas d'acquérir des fonds de terre ; & ſon zèle pour la cauſe du Roi Jacques lui faiſoit un crime de prêter ſon argent au nouveau Gouvernement. En conſéquence, il ſe borna à vivre de ſon capital qui montoit à trois ou quatre cents mille livres de notre monnoie. Auſſi, lorſque ſon fils recueillit ſa ſucceſſion, il y en avoit une grande partie de conſommée. C'eſt à quoi ce Poète fait alluſion, lorſqu'il dit dans ſon Épître au Docteur Arbuthnot, « qu'attaché à des opinions & des ver-» tus héréditaires, ſon Pere préféra la pauvreté » accompagnée de la joie de l'ame ».

La foible conſtitution du jeune Pope, & l'extrême tendreſſe de ſes Parens les engagèrent à le faire élever ſous leurs yeux. On prétend qu'une Tante lui apprit à lire, & que des Pédans lui enſeignètent les premiers élémens de la Littératute : mais la nature y avoit ſuppléé ; ſon talent poétique perça, pout ainſi dire, à travers les voiles de l'enfance ; & il ne ſe rappelloit pas le tems où il avoit commencé à faire des vers. A huit ans il tomba ſut deux mauvaiſes traductions, l'une de l'Iliade par Ogilby, l'autre des Méramorphoſes d'Ovide pat Sandys ; & dès-lors il fut en état de diſcerner les beautés de ces deux Poètes, toutes défigurées qu'elles étoient dans les deux traductions. Il apprit en très-peu de tems le Gtec & le Latin ; & il ſe familiatiſa de bonne-heure avec les meilleurs Ecrivains d'Athènes & de Rome. Il n'avoit pas encore douze ans, qu'il fit, ſut la vie champêtte, une Ode dont voici la traduction : un Lecteur curieux voit avec plaiſir briller ces premières étincelles de génie qui échappent à un Enfant, que ſon deſtin appelle au trône du Parnaſſe.

« Heureux l'Homme, dont les deſirs & les ſoins
» ſont bornés par un petit nombre d'arpens que
» lui ont laiſſés ſes Peres ; qui ſe plait à reſpirer
» dans ſa propte tetre ſon air natal ; à qui ſes

» troupeaux fourniſſent du lait, ſes champs du » bled, ſes moutons des habits, ſes arbres de » l'ombrage en été, du feu dans l'hivet !

» Heureux qui, ſans inquiétude, voit s'écouler » tranquillement les heures, les jours & les an- » nées; qui jouit de la ſanté du corps & de la » paix de l'ame; qui, tranquile pendant le jour, » dort profondement pendant la nuit; qui ſait » mêler l'aiſance à l'étude, & l'innocence des » mœurs à la méditation !

» Puiſſé-je vivre ainſi ! Ainſi puiſſé-je mourir » ſans être pleuré ! Puiſſé je ai ſi me dérober du » monde, & n'y pas laiſſer ſeulement une pierre » qui apprenne où repoſent mes cendres » !

Le jeune Poète ne s'en tint pas à cet eſſai; à quatorze ans il publia une traduction du premier Livre de la Thébaïde de Stace; & ſa Copie fut miſe par pluſieurs Perſonnes au-deſſus de l'Original. Ayant reconnu, dans un âge plus avancé, que ſes vers étoient meilleurs qu'il n'avoit oſé le préſumer, il les corrigea, & mit cette traduction dans l'état où elle fut imprimée depuis dans le Recueil de ſes Œuvres. Il étoit plus jeune encore, qu'ayant aſſiſté au ſpectacle, il prit du goût pour le genre Dramatique; & cédant à l'impreſſion du génie, il fit une Tragédie des aventures de l'Iliade,

diſtribua les rôles à ſes Camarades; & la pièce fut repréſentée avec des habits copiés ſur ceux que portent les Perſonnages dans les eſtampes dont Ogilby a orné ſa Traduction. Cette Tragédie ne valoit rien ſans doute; mais on aime à contempler les premiers efforts du génie qui veut s'élancer dans la carrière des Lettres.

Pope étudia à douze ans Waller, Spenſer & Dryden. Ce fut dans les Ouvrages de ce dernier, qu'il apprit les règles de la Poéſie. Il étudia ſes Écrits avec un plaiſir extraordinaire & une attention ſans relâche; & il alla même juſqu'à le prendre pour modèle, juſqu'à adopter ſes tours de phraſes. En un mot, c'eſt dans Dryden principalement, que Pope a puiſé toute la magie de ſa verſification.

Depuis le moment où il eut ſi fort goûté ſes Ouvrages, il fut impatient d'en connoître l'Auteur. Ce Poète célèbre étoit fort vieux; & le jeune Pope ne le vit qu'en paſſant dans un café; mais Dryden mourut avant qu'il ſe fût formé aucune liaiſon intime entr'eux. Pope en a ſouvent exprimé ſes regrets, ſur-tout dans une Lettre à Wycherley, où il dit avec une ſi noble ſenſibilité: *Virgilium tantum vidi.* Il n'en parloit qu'avec vénération.

C'eſt à-peu-près vers ce tems-là, que ſon Père ſe retira avec ſa famille au petit Village de Binfield, ſitué dans la Forêt de Windſor. Dès-lors Pope devint ſon ſeul maître; & tout ſon loiſir fut conſacré à la lecture des Auteurs. A quinze ans il ſavoit aſſez de Grec & de Latin, pour lire & entendre les Anciens. Il voulut enſuite apprendre le François & l'Italien; & ayant dans ce deſſein fait quelque ſéjour à Londres, il y réuſſit au-delà de ſes eſpérances.

Dès ſon entrée dans la Forêt de Windſor, Pope compoſa ſon Ode ſur la ſolitude, qu'on peut appeller l'effuſion d'une ame vertueuſe qui ſe ſuffit à elle même, & le coup d'eſſai d'un génie formé par la belle Nature. On rapporte à la même époque les Vers ſur le Silence, à l'imitation du Poème de Milord Rocheſter ſur le Rien; & l'on dit que vers le même tems il avoit ébauché un Poème Epique, & fini deux Pièces de Théâtre: mais ſoit qu'il ne ſe ſentît pas aſſez de talent pour le genre Dramatique; ſoit qu'il ne voulût pas faire dépendre ſa réputation du goût changeant des Spectateurs, dont la diſpoſition momentanée influe preſque toujours ſur leurs jugemens, il ne put jamais ſe réſoudre à écrire pour le Théâtre, quoiqu'il y fût fortement excité par ſes Amis. Cependant qui-

conque aura obſervé dans ſes Ouvrages ſa profonde connoiſſance de la Nature, ſa facilité à s'exprimer d'une manière ſublime, & l'extrême juſteſſe de ſon eſprit, ne doutera pas qu'il n'eût excellé dans les compoſitions de ce genre, s'il eût voulu s'y appliquer.

Le Poème Épique, intitulé *Alcandre*, contenoit quatre Chants d'environ mille vers chacun. C'étoit proprement un Poème imitatif, dans lequel le jeune Auteur avoit raſſemblé les diverſes beautés de tous les Poètes qu'il connoiſſoit. Il eut le ſort des deux Pièces de Théâtre; Pope jugea avec raiſon que les productions de ſon enfance mériroient d'être ſupprimées. « J'avoue, diſoit-il, » qu'il y a eu un tems, où ces premiers Ouvra- » ges étoient les enfans de l'amour-propre, parce » que je les croyois réellement bons, & moi, le » plus grand génie qui eût jamais exiſté. Je ne » puis que regretter les agréables délires de la jeu- » neſſe, qui ſe ſont diſſipés pour toujours ». Atterbury, Evêque de Rocheſter, conſeilla à Pope de brûler ce Poème d'Alcandre; l'Auteur ſuivit le conſeil; mais, comme il en convient, ce fut avec quelque regret. Dans une des Lettres de l'Evêque de Rocheſter, ce Prélat diſoit à Pope, « Je ne ſuis » pas fâché que vous ayiez livré aux flammes votre

» Alcandre ; mais ſi j'avois connu vos intentions ,
» j'aurois demandé grace pour la première page ;
» & je l'aurois miſe , avec votre permiſſion , au
» nombre des morceaux curieux que je poſsède ».

Une preuve cependant que cet Ouvrage de la jeuneſſe de Pope étoit profondément gravé dans ſa mémoire , & qu'il en connoiſſoit bien les défauts , c'eſt qu'il prenoit plaiſir à badiner lui-même des folies puériles de ce Poème , & à les cirer à ſes Amis. Il y avoit , entr'autres extravagances , une deſcription d'un Héros Scythe , qui rejettoit avec mépris un oreiller de neige , comme un meuble de molleſſe & de luxe. Quelques-unes de ces idées folles ſont plaiſamment rapportées pour exemple dans *l'Art de ramper en Poéſie* , ſous le titre de *Vers par un Anonyme*. Il faut être vraiment un Ecrivain de génie , pour avoir le courage de tourner ſes propres fautes en ridicule.

Le ſéjour de Pope à Binfield lui procura la connoiſſance du Chevalier Guillaume Trumball , retiré auſſi dans un Village de la Forêt de Windſor ; & le Chevalier mit notre Poète en liaiſon avec ce qu'il y avoit de plus diſtingué parmi les Gens d'eſprit. Garth & Congreve admirèrent un Auteur de ſeize ans & l'encouragèrent. L'Angleterre n'avoit point encore d'Ecrivain correct ; Walsh lui indiqua

le moyen d'exceller; & Pope qui ſentit tout le prix d'un pareil conſeil, crut ne rien faire de mieux que de le ſuivre. Wycherley, âgé de 70 ans, parut rechercher ſon amitié, & vouloir en profiter pour la perfection de ſes propres Poéſies. Il lui impoſa un devoir d'ami; c'étoit de revoir quelques-unes de ſes pièces avec les yeux d'un Critique également ſévére & judicieux. La tâche étoit délicate & dangereuſe. Wycherley avoit beaucoup de feu & d'eſprit, mais peu de correction, & tout l'amour-propre d'un vieux Poète. Pope ſe rendit à des inſtances qu'il croyoit ſincères, & déplut à ſon Ami, ſe brouilla même avec lui, pour l'avoir ſervi de trop bon cœur. Un Ami commun parvint dans la ſuite à les raccommoder; mais il n'y eut plus deſormais entr'eux, qu'une froide conſidération de ſimple politeſſe.

Le jeune Poète n'avoit que ſeize ans, lorſqu'il fit paroître des *Paſtorales* qui furent jugées dignes de Théocrite & de Virgile. Il en fut toujours content lui-même; & quoiqu'il les eût compoſées dans ſa jeuneſſe, il les regardoit comme les plus correctes & les plus harmonieuſes de ſes productions. En effet, elles ſont écrites d'un ſtyle extrêmement doux & facile, parce que, diſoit-il, cette eſpèce de Poéſie emprunte ſa principale beauté

d'un tour naturel de penſées, & d'une grande aménité d'expreſſions, comme d'autres demandent de la force & de l'énergie. Pope qui connoiſſoit la nature & le génie du genre Paſtoral, étoit bien éloigné de monter ſon chalumeau ſur le ton de Fontenelle, qui venoit de donner des Églogues pétillantes d'eſprit, & avoit tranſporté dans ces Poèmes, dont la ſimplicité fait le caractère, la plus ſubtile Métaphyſique.

Mais on reproche au Poète Anglois de manquer d'invention, & d'offrir peu de penſées, peu d'images qui ne ſe trouvent dans les Anciens, dans Virgile ſur-tout, dont ces Églogues ſont une imitation continuelle. Pope en convient lui-même dans le Diſcours judicieux & inſtructif qui eſt à la tête de ſes Paſtorales. Malgré cet aveu rempli de modeſtie, il ne ſeroit pas difficile de citer pluſieurs endroits qu'on peut regarder avec raiſon comme originaux. On remarque d'abord qu'il y a une Paſtorale appropriée à chaque Saiſon de l'année, & que, dans chacune, le lieu de la ſcène, ainſi que l'heure du jour ſont diſtingués avec ſoin ; ce qui ajoute ſouvent des beautés ſingulières au tableau. Par exemple, dans l'endroit où le Poète fait la deſcription de l'Eté, la ſcène eſt ſur le bord d'une rivière, & ſe paſſe au milieu du jour vers l'heure

de midi, « où les rayons folâtres du Soleil ſe » jouoient ſur les eaux, & les arbres ondoyans » formoient une ombre mobile. Dès que le Ber- » ger ſe mit à ſoupirer ſes amours, les flots ou- » blièrent de couler; les Nayades pleurèrent dans » leurs grottes humides; & Jupiter applaudit lui- » même par une pluie douce & tranquile ». Quoique les images neuves ne ſoient pas en grand nombre dans les Paſtorales de Pope, on ne peut pas dire néanmoins qu'elles ſoient ſans invention.

L'Églogue ſacrée intitulée le *Meſſie*, eſt un morceau ſublime, tant pour la nobleſſe des tableaux, que pour la dignité de la verſification. Pope ſuit Iſaïe & ſurpaſſe Virgile; mais il faut avouer que les Pièces perdent bien des beautés dans la traduction, ces beautés tenant à des formes fragiles, qui s'évanouiſſent lorſqu'on veut les faire paſſer dans une autre langue.

Cowley & Denham avoient célébré la Forêt de Windſor; Pope crut lui devoir un pareil hommage: il le lui devoit par reconnoiſſance, puiſqu'il y avoit reçu les premières faveurs des Muſes. Ce Poème eſt une ſcène animée, où tout reſpire; une ſcène ſéduiſante, où le Lecteur eſt tranſporté pour partager les ſentimens de l'Auteur; une peinture mouvante, qui offre ſucceſſivement les ima-

ges les plus agréables. Ici, c'eſt un Chien qui, guidé par l'eſpérance, devance ſon Maître; tantôt il s'empreſſe à parcourir les ſillons; tantôt averti par l'odorat, il ſe couche & fixe ſa proie. Là, un Cheval impatient bat du pied, & regrette mille pas qu'il perd, ſans en avoir encore fait un ſeul. Cependant le jeune Chaſſeur, plus impétueux que ſon Courſier, le preſſe, ſe penche ſur ſa tête, vole & voit fuir la terre devant lui. Que de graces dans l'Epiſode de la Nymphe Lodone métamorphoſée en fleuve! Que de beautés dans l'Eloge des grands Hommes & des Héros dont la Forêt de Windſor fut la terre natale, ou le dernier ſéjour! Mais le morceau conſacré à la mémoire de Cowley & de Denham ſurpaſſe encore tout le reſte.

Eſt-ce donc trop avancer, que de dire de ces Paſtorales, que quoiqu'imitées des Anciens, il y a peu de morceaux que notre Poète n'ait améliorés? On peut aiſément s'en convaincre, en comparant les Imitations avec les Originaux; on a eu ſoin de mettre au bas des pages la plupart des endroits que Pope a imités. Auſſi diſoit-on que le jeune Auteur avoit un génie particulier pour ce genre de Poéſie; que Virgile n'avoit rien fait de ſi bon à ſon âge; & que s'il continuoit à écrire de

la

la ſotte, on pouvoit eſpérer de voir la Poéſie Angloiſe le diſputer à celle des Grecs & des Romains.

Il faut avouer cependant que les Paſtorales de Pope n'échappèrent point à la méchanceté de la Critique. Beaucoup de Gens qui n'avoient pas aſſez d'eſprit pour diſtinguer ce qui eſt rural de ce qui eſt ruſtique, prétendirent qu'elles manquoient de cette ſimplicité qui caractériſe les Ouvrages de ce genre. Pour jetter ſur cette objection le ridicule qu'elle méritoit, le jeune Poète fit mettre, ſans ſe nommer, ſous le titre d'*Eſſai*, dans un des Ecrits périodiques de Londres, une compataiſon ironique de ſes Paſtorales avec celles de Philipps. « Ni Théocrite, ni Virgile, diſoit-il, n'ont pré-
» tendu donner leurs pièces pour des Poéſies de
» ce genre; &, à cet égard Philipps a ſurpaſſé
» Théocrite & Virgile. On a trouvé que ce der-
» nier faiſoit tenir à ſes Bergers des propos très-
» galans : Pope a commis la même faute : ſes Pay-
» ſans ne cauſent point avec la ſimplicité propre
» au village; les noms qu'il leur donne étant em-
» pruntés de Théocrite & de Virgile, ne ſont pas
» convenables pour les ſcènes qu'il repréſente;
» car il amène Daphnis, Alexis, Tyrſis dans les
» campagnes de l'Angleterre, comme, avant lui,

» Virgile nous les avoit montrés dans les plaines » du Mantouan; au lieu que Philipps qui a bien » plus d'égard aux convenances, emploie des » noms plus propres au lieu de la ſcène, & qui » plaiſent davantage au Lecteut délicat, tels que » Hobbinol, Lobbin, Caddy & Colinclout ».

On croiroit que, dans ce paſſage, l'ironie étoit trop ſenſible pout n'être pas reconnue par les Lecteurs même les moins intelligens; cependant il y en eut d'aſſez ſimples, pout imaginer que c'étoit une critique ſérieuſe, faite par Steele, quoique celui-ci l'eût annoncée pour l'avoir teçue d'un Inconnu.

Ce badinage en fit naître un autre du Poète Gay, intitulé, *la Semaine du Berger*, où cette ſimplicité, que Philipps jugeoit un des grands mérites de ſes Paſtotales, eſt agréablement tournée en ridicule, ainſi que la naïveté des incidens qu'il emploie. Il eſt encore ſinguliet, que ceux qui n'étoient pas dans le ſecret de cette plaiſanterie, cruſſent que le badinage de Gay fût pour ſe mocquer des Paſtorales de Virgile.

Les Poéſies lyriques que Pope compoſa peu de tems après la publication de la *Forêt de Windſor*, lui ont métité d'autres éloges; ſon Ode pout le jout de ſainte Cécile n'eut cependant pas un ſuc-

cès complet, quoiqu'on y trouvât de grandes beautés. Avec la même ſublimité que Pindare, le Poète Anglois y eſt plus régulier & plus philoſophe. On voit qu'il s'eſt propoſé de prouver que l'uſage bien entendu de la Muſique eſt de modérer les paſſions, & d'aider la raiſon. C'eſt ce qu'il annonce avec ſimplicité dans les deux premiers vers de la ſeconde ſtrophe; & les ſuivantes préſentent des exemples de cette vérité, énoncés avec tout le ſublime que doivent avoir la penſée & l'expreſſion poétiques. Malgré ces avantages, cette Ode fut jugée inférieure à celle que Dryden avoit faite pour la même ſolemnité, & dont l'idée étoit beaucoup plus heureuſe. Pope lui-même fut du ſentiment du Public.

Cette Pièce lyrique n'eſt pas la ſeule en ce genre qui ſoit ſortie de la plume de notre Auteur. On a de lui deux Chœurs pour la Tragédie de Shakeſpear, intitulée *Brutus*, remiſe au Théâtre par le Duc de Buckingham. Pope, en ſuppléant par ces petits Ouvrages à ce qui manquoit à la Tragédie, en fait la Critique la plus fine & la plus adroite. Dans le nombre des beautés que renferment ces Pièces lyriques, on doit remarquer comme très-hardie & très-bien faite, la deſcription des effets des Arts en Angleterre.

Pope avoit ébauché quelques autres morceaux dans le même goût; mais le catactère de ceux qui dirigeoient les Théâtres, le fit renoncer à ces sortes de compoſitions. D'autres conſidétations contribuèrent encore à l'en détournet. Il avoit lu dans quelques Auteurs anciens, que les bancs du Théâtre de Pompée étoient tellement diſpoſés, qu'ils ſervoient de degrès pout monter au Temple de Vénus qu'il avoit joint à ſon Théâtre. Le Poète motaliſte ne pouvoit manquer d'être frappé d'une circonſtance qui lui faiſoit ſentir le danger de la ſcène. On croit auſſi qu'il eut quelque part à la plus ancienne Pièce connue ſous le nom d'*Oratorio* en Angleterre, qui eſt celle d'Eſther, dont le célèbre Handel fit la Muſique. On prétend encore qu'il mit quelques traits de ſa façon dans le célèbre *Opéra des Gueux* du Poète Gay, ſon ami.

Pope n'avoit que vingt ans, lorſqu'il compoſa ſon *Eſſai ſur la Critique*, qui ne fut publié que douze ans après; c'eſt le moins de tems qu'il ait jamais laiſſé écouler entre la compoſition & la publication de ſes grands Ouvrages. Il y a lieu de croire qu'il n'auroit pas même été imprimé ſitôt, ſans les impottunités de ſon ancien ami Trumball, auquel il en avoit envoyé une copie, & qui en fut ſi charmé, qu'il tetmina ainſi ſa Lettre de remercie-

ment : « Tout ce que je puis vous dire, c'eſt que » ſi votre excès de modeſtie vous empêche de pu- » blier cet *Eſſai*, je ſerai fort fâché de n'avoir pas » aſſez de crédit ſur vous, pour vous perſuader » d'obliger le Public, & en particulier votre &c.»

L'Auteur de ce Poème avoit d'abord compoſé toute ſa matière en proſe ; & il la mit enſuite en vers avec beaucoup de rapidité. La première partie de l'Ouvrage contient les règles pour étudier l'Art de la Critique. La ſeconde expoſe les cauſes des mauvais jugemens ſur les Ouvrages d'eſprit ; & la troiſième traite des qualités du cœur que doit avoir le Critique. On y trouve auſſi des préceptes relatifs à l'Art de bien écrire & de juger ſagement d'un Poème ; ce qui, bien loin d'être une faute contre l'unité du ſujet, n'en eſt qu'une extenſion & un complement.

C'eſt le ſort des meilleurs Ouvrages, d'eſſuyer les plus fortes Critiques, & d'en être enſuite eſtimés davantage. Addiſſon admira les beautés de celui-ci ; mais y trouva un défaut d'ordre. L'Abbé Dureſnel adopta ce reproche, que Warburton s'eſt efforcé de réfuter. Dennis, Critique fécond, attaqua violemment ce même Ouvrage ; mais ſes injures, ſes fades plaiſanteries, ſes perſonnalités offenſantes retombèrent ſur lui-même. Pope les

jugea indignes d'une réponſe, & ne répondit point non plus aux cenſures d'une autre eſpece, qu'il eſſuya de la part des Catholiques & des Anglicans, par rapport à ſa Religion; il laiſſa au tems le ſoin de le juſtifier.

Quoique Pope eût déja acquis beaucoup de réputation, comme Littérateur, par ſon *Eſſai* didactique, il ſe fit encore plus d'honneur, comme Poète, en publiant bientôt après un autre Ouvrage qui a pour titre, *la Boucle de Cheveux enlevée*. La beauté de la deſcription, la richeſſe de l'invention, la chaleur de l'imagination & toute la vivacité de la galanterie, s'y trouvent réunis à la Poéſie la plus harmonieuſe. La première eſquiſſe de cette excellente Pièce n'étoit d'abord qu'en deux Chants. L'Auteur, qui n'avoit alors que vingt-trois ans, en envoya une copie à Madame Fermor, avec laquelle il étoit fort lié. Elle en fut ſi enchantée, qu'elle la communiqua à ſes Connoiſſances, & obtint de Pope qu'il rendît ſon Poème public. L'accueil qu'il reçut alors, engagea l'Auteur à l'augmenter l'année ſuivante, & à lui donner la forme d'un Poëme Héroïque. Il y fit entrer les Sylphes & les Gnomes qui y répandirent de nouveaux agrémens; & cet ingénieux badinage ſe trouva ainſi porté juſqu'à cinq Chants. Il fut

généralement applaudi des Anglois, non pas qu'il fût trouvé ſans défauts ; mais quoi qu'en puiſſent dire les Critiques, on préfere des défauts aimables, dans ces ſortes de Pièces, à une régularité trop ſouvent dégoûtante.

La célébrité & l'agrément de ce petit Ouvrage le firent bientôt traduire en pluſieurs Langues. On en connoît deux Verſions Italiennes, l'une par l'Abbé Conti, Noble Vénitien ; l'autre par le Marquis de R..., Envoyé extraordinaire du Duc de Modène à Londres. Une célèbre Dame Allemande en publia en Hollandois une Traduction eſtimée. Les deux Verſions Françoiſes, l'une en Proſe par l'Abbé des Fontaines, l'autre en Vers par M. Marmontel, ont fait connoître à Paris cette agréable production, qui a détruit dans tous ceux qui l'ont lue le préjugé, que la Nation Angloiſe ne pouvoit réuſſir dans le badinage élégant, & la fine plaiſanterie. Il eſt vrai que l'on blâma l'Auteur de n'avoir pas aſſez gazé certains endroits ; celui, par exemple, où il fait dire à l'Héroïne du Poème, qui pleuroit la perte de ſes cheveux : » Ah ! Cruel, ſi du moins tu m'avois pris des » cheveux moins expoſés à la vue » ! Cette critique étoit fort juſte : la réflexion de cette Femme préſente à l'eſprit une poliſſonnerie trop peu voi-

lée. Un Gentilhomme, ami du Poète, la juſtifia, en diſant qu'il n'y avoit pas de Femme qui ne ſe laiſſât dérober ſes cheveux les plus précieux & les plus cachés, à condition de voit célébrer ce larcin par une Muſe comme celle de Pope.

Ce Poème parut dans le tems où deux Partis ſe diſputoient la prépondérance dans le Gouvernement; & entr'autres ſujets de diſſention, le fameux Traité de Barriere étoit fort applaudi par les Whigs. Pope, quoique trop honnête & trop judicieux pour être un Homme de parti, étoit néanmoins par ſa naiſſance & ſon éducation compté au nombre des Torys; ce qui donna lieu à l'Auteur d'une pièce intitulée, la *Clef de la Boucle de Cheveux*, de prétendre que l'Ouvrage de Pope étoit écrit dans le deſſein de rendre ce Traité ridicule, aſſurant que la Boucle de Cheveux n'étoit autre choſe que le Traité même, & montrant les rapports de toutes les parties du Poème avec le ſujet qu'il y ſubſtituoit.

On a conſervé une Lettre de M. de Voltaire, où il dit, en parlant des deux Ouvrages dont il vient d'être fait mention : « Je me propoſe de » vous envoyer un ou deux Poèmes de M. Pope, » le meilleur Poète de l'Angleterre, & aujour- » d'hui de tout le monde. J'eſpere que vous ſa-

» vez assez la Langue Angloise, pour sentir tou-
» res les beautés de ses Ouvrages. Pour moi je
» regarde l'*Essai sur la Critique* comme supérieur
» à l'Art Poétique d'Horace, & la Boucle de
» Cheveux enlevée est, selon moi, au-dessus du
» Lurrin de Boileau. Je n'ai jamais vû une imagi-
» nation si gaie, des graces si douces, une si gran-
» de variété, tant d'esprit, & autant de connois-
» sance du monde, que dans ce petit Ouvrage ».

Pope qui, jusqu'à l'âge de vingt ans, n'avoit point fait d'études régulières, les recommença, & conrinua cette tâche pendant sept ans, durant lesquels il ne laissa pas de produire de nouveaux Ouvrages, & en particulier son *Temple de la Renommée*, à l'imitation de celui de Chaucer, Poète Anglois du quarorzième siècle, avec lequel, dit M. l'Abbé Yart, le Temple de Pope n'a pas plus de rapport, que les édifices construits sous Louis XIV n'en ont avec ceux des Goths. Ces deux Poètes ont bâti sur le même fonds ; mais les ornemens & l'architecture sont tout-à-fait différens. Le Temple de Pope a la figure d'un quarré avec quatre portes toujours ouvertes vers les quatre parties du Monde : c'est la demeure des Conquérans, des Héros & des Sages. Dans le sanctuaire se trouvent les Bustes d'Homère, de Virgile, de Pinda-

re, d'Horace, d'Ariſtote & de Cicéron. La Renommée eſt au milieu d'eux; elle y reçoit l'encens & les vœux d'une foule d'Adorateurs. Lorſque ce Poème parut, parmi les Eloges donnés à l'Auteur, on lui reprocha d'avoir voulu raſſembler trop de beautés aux dépens de l'unité de plan, qui eſt la baſe de toutes les autres. On a repris auſſi un défaut de vraiſemblance dans quelques endroits, & une négligence marquée à l'égard de l'ordre & de la méthode. Pope retint cet Ouvrage plus de deux ans dans ſon porte-feuille; peut-être même ne l'auroit-il pas encore fait paroître, s'il n'y eût été encouragé par deux excellens Juges, Steele & Addiſſon; tant il craignoit de rien donner au Public, qui ne fût digne de ſon approbation. « J'ai lû deux fois ce petit Ouvrage, lui écrivoit » Steele, & je n'y ai rien trouvé qui mérite d'être » appellé une faute; j'y vois au contraire mille & » mille beautés ». Quoique le plan de Chaucer ſoit entièrement changé, que la deſcription du Temple, & la plupart des penſées appartiennent à M. Pope, cependant il avoit trop de candeur pour publier ſon Ouvrage, ſans reconnoître ce qu'il devoit à Chaucer.

Pope a fait nombre de petites Pièces fugitives en tous genres, dont il n'eſt pas poſſible de fixer

la date, puiſqu'il l'ignoroit lui-même, du-moins à l'égard de quelques-unes. La plupart ſont des fruits de ſa jeuneſſe, telles que des Traductions d'Ovide, des Imitations d'anciens Poères Anglois, dans leſquelles on rrouve en général beaucoup d'aiſance, de narurel & de fineſſe.

Ce fut à la ſollicitarion d'Addiſſon, que notre Poète fit le Prologue de la Tragédie de Caton, qu'on regarde comme un morceau excellent, & ſupérieur à tout ce que Dryden a fait dans ce genre. Il eſt pompeux, ſublime, & adapté ſeulement à la Tragédie, à laquelle il devoit ſervir d'introduction. Les Alluſions & les Images les plus frappantes ſont tirées adroitement de quelques endroits de la Vie même de Caton.

Comme ce Prologue eſt un modèle pour ces ſortes d'Ouvrages dans le genre ſérieux, l'Epilogue pour la Comédie de Rowe, intitulée *Jeanne Shore*, eſt également un exemple parfair de compoſition dans le genre Plaiſant. Pope la fit pour Mademoiſelle Oldfield; & l'Ouvrage eſt écrit avec ce ton de Plaiſanrerie, que les Spectareurs Anglois aiment à trouver dans les Epilogues des Pièces même les plus pathétiques.

Tout le monde ſait la révolution arrivée en 1710 dans le Miniſtere Britannique. Les Whigs, qui

depuis dix ans avoient l'adminiſtration des affaires, furent ſupplantés par les intrigues de Madame Maſham & de M. Harley, depuis Comte d'Oxford & de Mortimer. Dès ce moment les Torys eurent le pouvoit en main; & les deux Partis acharnés l'un contre l'autre, s'accuſoient mutuellement des ptojets les plus odieux. Tous deux ſourioient aux Savans, aux Gens-de-Letttes & aux Poètes, pour les engager à écrite en leur faveur. Le Docteur Swift étoit un des Ecrivains employés par les Torys; Addiſſon écrivoit pour les Whigs; Pope qui avoit des Amis par-tout, ſe tint conſtamment dans les botnes d'une neuttalité ſcrupuleuſe; de ſorte que les Whigs le traitoient de Tory caché, & les Totys de Whig diſſimulé. Sa conduite fut impartiale, dans le tems même qu'il étoit intimement liéavecles Chefs des Torys; car ce fut alors qu'il fournit à Addiſſon le Prologue de ſa Tragédie, où il ſe montre comme le plus zèlé Républicain.

L'Epître de Sapho à Phaon, compoſée en Latin par Ovide, exptime des ſentimens tendres & paſſionnés, que Pope a rendus dans ſa Langue avec autant de fidélité que d'élégance: la Poéſie en eſt preſque auſſi douce que celle de ſes Paſtorales. Il choiſit enſuite un ſujet infiniment plus touchant,

& plus propre à être la matière d'une Epître Elégiaque, dans les Amours Infortunées d'Abeilard & d'Héloïſe. C'eſt Héloïſe elle-même qui fait part à ſon Amant des peines de ſon cœur; & Pope, en retraçant dans ſes Vers ces Combats de la Nature & de la Grace, de l'Amour & de la Vertu, s'eſt montré profondément inſtruit des ſecrettes opérations du cœur, & des divers mouvemens que produiſent les paſſions, lorſqu'on y apporte des obſtacles.

Il eſt, dans la Collection des Œuvres de Pope, d'autres Poéſies légères, ſoit Traductions, ſoit Imitations, telles que *Janvier & Mai*, la *Femme de Bath*, l'*Avis à la jeune Nobleſſe*, le tout écrit avec la facilité, la gaîté, la vivacité convenables à ces divers ſujets & à l'âge de l'Auteur. Il n'a compoſé la plupart de ces Pièces, que pour s'exercer & ſe fortifier dans ſon Art. Elles ſont le fruit de ſa premiere jeuneſſe, & n'ont été ajoutées à ſes autres Ouvrages, que pour plaire à cette ſorte de Lecteurs qui aiment à ſuivre un Auteur dans ſes différens âges.

Le travail le plus conſidérable de Pope, eſt ſa Traduction en Vers de l'Iliade & de l'Odyſſée, qu'il commença en 1713. Avant qu'il eût preſque mis la main à l'œuvre, il ſe trouva des Gens qui tâcherent de le

décourager, & de prévenir contre lui le Public. On prétendit qu'il n'entendoit pas assez le Grec, pour réussir dans une pareille entreprise. Pope n'ignoroit pas ces bruits; pour toute réponse il continua son travail, & fit tous ses efforts pour le rendre digne de l'accueil des Savans. Il ne se borna pas à une simple Traduction; il y joignit des notes, des éclaircissemens & une carte géographique de l'ancienne Grèce. Le premier Volume parut en 1715, avec une Préface & un Essai sur la Vie du Père des Poètes; & voici le jugement qu'en portèrent les Journalistes. « Le Traducteur s'est » servi de toute la facilité que lui fournit l'An- » glois, pour s'énoncer avec force & précision; » par-là il suit de plus près la diction de l'Origi- » nal, que Lamotte ne l'a pu faire en François. » Son style est majestueux dans sa simpliciré; & » l'on n'y trouve jamais ce sublime affecté, ces » tours d'expression qu'un mauvais goût fait ad- » mirer dans les Modernes. Il s'en tient à ceux » de l'Original, autant que la Langue & la bien- » séance le peuvent permettre; & l'on peut dire » que bien souvent il corrige Homère sans l'al- » térer, en exprimant avec politesse ce qui, dans » son Modèle, est taxé justement de grossièreté. Toute l'Angleterre souscrivit pour ces deux Ou-

vrages; & l'on prétend que l'Auteur y gagna près de cent mille écus. Quand ſon Homère parut, il ne démentit pas l'idée qu'on en avoit conçue; il eut le plus grand ſuccès, malgré les efforts de l'envie pour le rabaiſſer. Je ne parlerai que d'Addiſſon, qui fut bleſſé de tant de gloire, parce qu'il aſpiroit au premier rang. Il entreprit de décrier l'Homère de Pope; & pour le faire tomber, il compoſa une nouvelle verſion du premier Livre de l'Iliade, qui parut ſous le nom d'un certain Tickell. Addiſſon l'éleva bien au-deſſus de celle de ſon Rival, & fut preſque le ſeul de ſon avis. Cependant il y perſiſta, malgré les fautes groſſières qu'on obſerva dans la nouvelle Traduction.

Ces procédés commencèrent à aigrir Pope, qui s'en plaignit en peignant ſon Adverſaire ſous les traits d'un Deſpote littéraire. La rupture éclata enſuite ouvertement; & notre Auteur décocha des vers ſatyriques contre Addiſſon, qui firent beaucoup de bruit; & depuis ce rems-là, ils reſtèrent ennemis irreconciliables. Steele envain leur ménagea une entrevue, à laquelle il fut préſent avec Gay; elle eut ſi peu de ſuccès, que Pope en quittant Addiſſon, fit ſur le champ des vers contre lui, qu'il lui envoya.

Pope donna ſon Homère dans le tems que Ma-

dame Dacier, à la tête des Admirateurs outrés du Poète Grec, foudroyoient tous ceux qui ne partageoient pas leur enthouſiaſme; tandis que d'un autre côté Lamotte en exageroit les défauts, & en diminuoit les beautés : mais plus Philoſophe que Madame Dacier, & plus Poète que Lamotte, le Traducteur Anglois cachoit ſes critiques ſous les louanges, & exprimoit ſes éloges par des ſentimens. En effet, Pope ſemble avoir penſé au fond de même que l'Académicien François : ils croyoient tous deux qu'Homère avoit été le plus beau des génies, mais que l'ignorance avoit jetté de grands défauts dans ſes Ouvrages. L'Anglois ne fait que les indiquer généralement, & expoſe en détail ſes talens prodigieux, & les preuves qu'il en donne dans ſes Poèmes. Le François, au-contraire, ne fait qu'un aveu aſſez vague du génie admirable de l'Auteur Grec, & ſemble enſuite inſiſter avec complaiſance ſur ſes incorrections & ſes défauts; défauts où devoit néceſſairement tomber le premier Inventeur de la Poéſie. Pope goûtoit peu la critique de Madame Dacier, qu'il regardoit comme fort inférieure à ſon Mari pour le ſavoir; & il rendoit à Lamotte plus de juſtice que ne faiſoient les Zélateurs d'Homère. Madame Dacier attaqua notre Traducteur avec tout le pédantiſme & les mauvaiſes

mauvaiſes plaiſanteries d'une femme Commentateur. Pope répondit par une Lettre très-modeſte & très-polie ; de ſorte qu'il eut tous les avantages de cette diſpute Littéraire.

La Peinture fut, après la Poéſie, un des plus agréables amuſemens & des plus grands plaiſirs de notre Auteur. Il s'y étoit appliqué dès ſon enfance ; & ayant enſuite lié une amitié intime avec le Peintre Jervas, il ſe forma le goût, & acquit une connoiſſance réelle de cet Art. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il caractériſe avec tant de juſteſſe, dans l'Epître qu'il adreſſe à ſon Ami, les plus grands Artiſtes modernes, Raphaël, le Guide, les Carraches, le Corrège, Paul Véronèſe & le Titien. L'amitié de Jervas & de Pope étoit fondée ſur l'eſtime : Pope étoit aſſez Peintre pour parler de Peinture avec Jervas, & celui-ci aſſez Homme-de-Lettres pour s'inſtruire avec Pope.

En 1717, Pope publia le premier Recueil de ſes Œuvres, & mit à la tête une Préface, où le génie & le bon-ſens ne ſe ſont pas moins remarquer, que cette modeſtie aimable qui diſcerne le mérite dans les autres, plutôt que dans ſoi-même. Il déclare que la raiſon pour laquelle ſes Ouvrages ne ſont pas plus corrects, c'eſt que le tems que Lui & ſes Ecrits ont à vivre, peut être

mieux employé qu'à enchaîner continuellement la rime à la raiſon. Incertain ſi, en les publiant, il ſe prépare un Monument ou un Tombeau, il ſouhaite, dans le premier cas, qu'ils apprennent à la poſtérité, que leur Auteur ne proſtitua jamais ſa plume à des vues d'intérêt ou de parti, à juſtifier le vice, à flatter des Grands ſans mérite, ou à inſulter aux Malheureux : Dans le ſecond, que ſon exemple apprenne à ceux qui ſeront tentés d'entrer dans la même carrière, que la protection des Grands, le ſuffrage de quelques prétendus Connoiſſeurs, & même la faveur publique ne peuvent faire vivre long-tems celui que le défaut de mérite condamne à la mort & à l'oubli.

On voit par pluſieurs Lettres de notre Auteur, qu'il étoit très-convaincu de la vanité des Sciences Humaines, & qu'il ne faiſoit pas plus de cas d'une grande réputation, que n'en doit faire un vrai Philoſophe; ce qui donne à penſer, que quoique l'amour de la renommée ſoit la dernière foibleſſe des ames nobles, cependant Pope cultiva la Poéſie plutôt par goût, & par l'aſcendant de ſon génie, que par amour pour la gloire qu'elle procure.

Sur la fin du regne de la Reine Anne, Pope, Swift & Arbuthnot formèrent le deſſein de compoſer enſemble une Satyre ſur les abus de di-

vers genres d'Études, & d'imiter la manière de Cervantes, en cachant leurs critiques ſous le voile de la fiction, & ſous la forme de quelques avantures ridicules. Ils éroient très-propres à réuſſir dans cette entrepriſe : Arburhnot avoit de l'érudirion ; Pope poſſédoit à fond les Beaux-Arts ; Swifr excelloit dans la connoiſſance du Monde ; & rous trois avoient beaucoup d'eſprit. Ils travaillèrent de concert aux *Mémoires de Scriblerus ;* mais ils n'allèrent pas au-delà du premier Livre, parce que les révolurions arrivées dans le Gouvernement les ſéparèrent.

Sollicité par ſes amis de donner une nouvelle Édition des Œuvres de Shakeſpear, Pope ſe livra à ce travail, & montra ſon jugement en corrigeant le Texte ſur les Éditions précédentes ; ſon goût, en avertiſſant des beaux endroirs, & ſa délicateſſe, en retranchant tout ce qu'il y avoit de libre ou de trivial. Cette tâche étoit embarraſſante, vû la nature des Pièces de ce Pere du Théâtre Anglois, & les platitudes, les obſcurités, les tranſpoſitions, en un mot, les abſurdités que les Éditeurs & les Comédiens avoient ajoutées à celles qui appartenoient en propre à l'Auteur. Si Pope ne remplit pas enrièrement l'attente du Public, on ne peut cependant refuſer à cette Édition divers avantages

ſur les anciennes. Il y joignit une Préface très-judicieuſe, où en indiquant les défauts de Shakeſpear, il a l'équité d'en aſſigner les véritables cauſes, qui ne ſervent pas peu à diſculper ce génie, à qui il ne manqua qu'un peu plus de culture pour exceller Pope témoigna d'une autre manière encore ſon eſtime pour Shakeſpear, dont il chériſſoit la mémoire, en travaillant à lui faire élever un Tombeau dans l'Abbaye de Weſtminſter, dont il voulut compoſer lui-même l'inſcription.

Les talens & la réputation de notre Poète ne pouvoient manquer d'armer l'Envie, & de lui attirer des critiques de la part de ceux qui ne voyent le mérite que d'un œil jaloux. On eut la baſſeſſe d'attaquer dans des Ecrits publics ſa figure & ſa taille, qui en effet n'étoient pas fort avantageuſes : il étoit boſſu, dégoûtant & contre-fait. On tâcha de flétrir les mœurs de celui dont on ne pouvoit décrier les Ouvrages ; on interprèta malignement ſes expreſſions ; on lui prêta des vûes odieuſes ; & l'on répandit le poiſon de la calomnie ſur ſes démarches les plus innocentes. Ses Ennemis ſe liguèrent, & réunirent tous leurs efforts dans une Satyre ſcandaleuſe intitulée, *La Popiade*, où ils ſe déchaînoient principalement contre la Traduction d'Homère, prétendant qu'il n'y avoit dans

cette Verſion, ni fidélité, ni juſteſſe, ni Poéſie. Pope réprima ſon indignation ; mais ſa parience encouragea ſes Adverſaires ; on lui attribua, de même qu'à ſon ami Swift, d'indignes Écrits dont ils n'étoient point les Auteurs ; de ſorte qu'ils eurent le double chagrin de ſe voir déchirés par une foule de vils Écrivains, & confondus avec d'autres qui ſe cachoient ſous leur nom.

Tant d'aſſauts les déterminèrent à publier un Recueil de Pièces, qui étoient réellement d'eux, & à la tête deſquelles eſt une Préface, où ils déplorent la néceſſité où ils ſe trouvent, de faire imprimer des productions qu'ils jugent non-ſeulement peu dignes de la Poſtérité, mais de leur ſiècle même. Une des plus ſatyriques de ce Recueil, eſt l'*Art de ramper en Poéſie*. On y diſtingue en pluſieurs claſſes les Écrivains qui excellent dans cet Art ; on les déſigne par des attributs différens & par des lettres initiales. On croit que la plûpart de ces lettres furent jettées au haſard ; & telle étoit néanmoins la foule des mauvais Auteurs, qu'il n'y en eut aucune qui manquât d'un Original. Dès ce moment, leur fureur n'eut plus de bornes ; on traita Pope d'ignorant, d'enragé, de monſtre, d'homicide, d'empoiſonneur ; on alla même juſqu'à attaquer ſa famille ; & l'on aſſure

que dans ce ſoulèvement général, il parut juſqu'à ſoixante-deux Libelles contre lui. Milord Harvey, Fils du Comte de Briſtol, entra auſſi en lice, & publia de petits vers contre ce grand Poète. Ce déchaînement irrita Pope; ſa patience étoit à bout; & il fut aſſez foible pour penſer à la vengeance. Il communiqua d'abord ſon projet au Docteur Arbuthnot, ſon Médecin & ſon Ami, qui lui conſeilla de ſuſpendre ſon reſſentiment; c'eſt ce qui donna lieu à la fameuſe Épître que le Poète lui adreſſa; & où raſſemblant tout ce qui pouvoit rendre ſes Ennemis odieux, ridicules ou mépriſables, il mit ſon innocence dans tout ſon jour.

Non content de cette Épître, Pope écrivit encore contr'eux cette fameuſe Satyre intitulée : *la Dunciade*, ou Poème contre les Sots, dont on eſt redevable au Docteur Swift qui l'encouragea à l'entreprendre & à le finir. Il eut même part à l'Ouvrage, du moins pour les notes; il s'impatientoit des délais de l'Auteur, de crainte, diſoit-il, que les Sots qu'il immortaliſoit, ne mouruſſent auparavant d'eux-mêmes en paix, & qu'il n'y eût ni châtiment ni récompenſe.

Ils faiſoient un jour tous deux un examen rigoureux de leurs Écrits, bien réſolus de déſavouer & de proſcrire tout ce qu'ils ne jugeroient

pas digne de leur nom. Pope trouva ſous ſa main *la Dunciade*, & la jetta au feu ; Swift l'en retira promptement : connoiſſant déja tout ce que l'Auteur en avoit compoſé, il lui fit promettre de l'achever ; & le Poète lui tint parole. « Troupeau » d'Hébétés, s'écrie à ce ſujet un Écrivain An» glois, c'eſt dans cet Ouvrage que vous êtes » immortels : vous ſerez connus auſſi long-tems » que l'on ſaura parler notre langue dans le » monde, comme on la parloit ſous la grande » Reine Anne. L'illuſtre Pope a cru qu'il étoit » de l'humanité de dire un mot ou deux de cha» cun de vous, afin d'apprendre à la Poſtériré ce » que vous étiez, ce que vous écrivîtes, en quel » tems vous vécûtes, quand vous ceſſâtes de vivre. » S'il a employé quelquefois des couleurs un peu » fortes, ç'a été pour vous mettre une eſpèce d'é» criteau en gros caractères, de peur qu'on ignorât » ce qui vous a attiré un ſi ſévère châtiment. »

Le rétabliſſement de l'Empire de la Stupidité ou du Mauvais goût, fait le ſujet de ce Poème ſatyrique ; la Déeſſe des Sots choiſit un Rimailleur dont elle ſauve les Ouvrages du feu, auquel elle alloit juſtement les condamner, pour les faire enſuite couronner. On célèbre en ſon honneur des Fêtes & des Jeux, dont les mauvais Écrivains &

les Libraires mêmes ſont les Acteurs. Le nouveau Roi s'endort ſur les genoux de la Déeſſe; & pendant ſon ſommeil il eſt tranſporté dans les Champs-Éliſées; il voit les triomphes paſſés, & l'eſpoir futur de l'Empire dont il eſt le Chef. La Déeſſe conſomme elle-même l'Ouvrage dans le quatrième livre, que Pope entreprit à la ſollicitation de ſon Ami Warburton, & qu'il publia en 1743. Elle veut que dans les Univerſités, le Pédantiſme triomphe del a Science; que l'eſprit & le cœur ſe corrompent dans les voyages; que le faux goût règne dans les collections d'Antiquaires, & que ſes Sujets ramènent à la fois l'Irreligion, la Licence & la Barbarie.

La Dunciade parut pour la première fois en 1728; & en ſix mois de tems il s'en fit cinq à ſix édirions. Pope forma enſuite le projet d'en donner une plus ample, où l'on trouveroit tout ce qu'il faut pour embellir un Ouvrage, des Notes, des Éclairciſſemens, des Commentaires, &c. Il pria le Docteur Swift de parcourir le Texte, & de l'enrichir de quelques remarques qui fiſſent la Satyre du gros des Commentateurs, ou des Auteurs même nommés dans le Poème; ou qui conſiſtaſſent en traits hiſtoriques, relatifs aux Perſonnes, aux lieux, & aux tems, ou enfin, qui

indiquaſſent les paſſages imités ou copiés des Anciens. Le Docteur remplit l'attente de ſon Ami; & l'on n'avoit pas vû encore autant d'excellente ſatyre réunie à tant de bon-ſens.

Le Héros de la première Édition étoit un certain Théobald, que Pope rettancha dans les ſuivantes, pour mettre à la place Colley Cibber, Poète couronné, & Penſionnaire de la Cour, mais meilleur Comédien que Poète. Cibber rapporte ainſi, dans une Lettre, la cauſe de ſa brouillerie avec Pope, & la raiſon pour laquelle ce dernier le ſubſtitua à Théobald. « Jouant le rôle de Petit-» maître, j'avois lâché quelques traits ſatyriques » contre une Comédie qui avoit paru ſous le nom » de Gay, mais à laquelle MM. Pope & Arbu-» thnot avoient eu part, & qui avoit été ſifflée. » Après que la Pièce fut jouée, M. Pope vint à » moi derrière le Théâtre, me demanda, la pâ-» leur ſur le viſage & d'une voix tremblante, » raiſon de l'injure que je lui avois faite, & m'ac-» cabla de tous les reproches que la fureur peut » inſpirer à un homme hors de ſens. On peut ju-» ger, par le vif intérêt qu'il prenoit à cette Co-» médie (1), quel étoit le Père de l'Enfant. Re-

(1) Inſérée dans ce Recueil, ſous le titre de *Trois heures avant Mariage.*

» venu de ma ſurpriſe, je lui dis : Monſieur Pope, » vous êtes un homme ſi extraordinaire, que j'au- » rois honte de vous répondre comme je le de- » vrois ; mais puiſque vous m'attaquez d'une ſi » étrange manière, vous pouvez compter que tant » que l'on jouera la Pièce de ce jout, je ne man- » querai pas de répéter le même trait. Je tins pa- » role ; & ſans doute qu'il a cru pouvoir ſe ven- » ger plus ſûrement par ſa plume que par ſa lan- » gue. Voilà la ſeule choſe qui ait pu m'attirer ſa » haine ».

La gloire d'avoir fait la *Dunciade* fut non-ſeulement troublée par les Écrits que l'on publia contre l'Auteur, mais d'une manière infiniment plus ſenſible encore, ſi l'on en croit une Relation publiée dans le tems, où l'on prétendoit qu'il avoit eſſuyé une flagellation ignominieuſe. Cette Pièce eſt d'un ſérieux & d'une naïveté ſingulière ; & Pope en fut, dit-on, ſi décontenancé, qu'il y répondit par un avis froid, qu'il fit imprimer ſur le champ, & dans lequel il proteſtoit qu'il n'étoit pas ſorti de ſa maiſon, le jour où l'on diſoit qu'il avoit eu le fouet. On peut voir la relation de cette flagellation prétendue dans l'Ouvrage de l'Abbé Yart, intitulé, *Idée de la Poéſie Angloiſe.*

La *Dunciade* de Pope, dont on trouve ici, dans

la Collection de ſes Œuvres, une Verſion Françoiſe à côté du texte Anglois, nous intéreſſe aujourd'hui doublement, & par le mérite de ce Poème, qui eut en Angleterre le plus grand ſuccès, & par l'avantage que nous avons, d'avoir auſſi nous mêmes, dans notre Langue, une *Dunciade* qui n'a pas moins réuſſi. Celle de M. Paliſſot n'eſt ni une Traduction, ni même une imitation de l'Ouvrage Anglois. A la vérité, c'eſt à Pope qu'il en doit l'idée principale; mais les deux Poèmes ſont originaux; de manière que ſi on les comparoit l'un à l'autre, cette comparaiſon pourroit donner une idée aſſez juſte de la différence reſpective du génie des deux Nations. Pope eſt plus violent, plus amèr, plus énergique, plus outré, & tombe quelquefois dans le bas. M. Paliſſot a mis plus de gaîté, plus de fineſſe, plus de grace dans ſa *Dunciade*: on y trouve auſſi plus de variété, & non moins de peinture. Il l'a faite en dix Chants; & peut-être gagneroit-elle à être reſſerrée en huit. Celle de Pope n'en a que quatre, qui ſont, il eſt vrai, beaucoup plus longs; ce qui peut-être n'eſt pas un avantage. Une ſingularité qu'on peut obſerver dans l'Ouvrage de M. Paliſſot, c'eſt que l'Auteur a plus imité le ton de l'Arioſte, que celui du Poète Anglois, quoique naturellement le dernier parût de-

voir plutôt lui ſervir de modèle ; mais il a ſenti que le badinage de l'Italien convenoit mieux à des têtes Françoiſes, que la violence & l'énergie de Pope.

Après que l'orage excité par la *Dunciade* fut un peu calmé, Pope rempli de vues plus nobles, commença à travailler ſur des ſujets de Morale. Il donna d'abord, en 1731, l'Epître ſur le bon & le mauvais Goût dans l'uſage des richeſſes, qu'il adreſſa à Richard Boyle, Comte de Burlington, ſon Ami. Ce ſujet important y eſt traité avec beaucoup de juſteſſe, de diſcrétion & de ſens. C'eſt une Morale pure, ornée de toutes les graces de la Poéſie. Il s'y trouve un caractère de Timon, que la malignité du Public appliqua mal-à-propos au Duc de Chandos. Pope écrivit à ce Seigneur, ainſi qu'au Comte de Burlington pour ſe juſtifier. L'année ſuivante, il adreſſa l'Epître ſur le véritable uſage des richeſſes à Mylord Allen Bathurſt. Elle reſpire l'amour de l'humanité, & celui du bien Public.

Dans le même-tems, ſes Amis le forcerent de faire imprimer ſon Imitation de la premiere Satyre du ſecond Livre d'Horace, deſtinée à le juſtifier contre les clameurs de ceux qui n'étoient pas contens de ſes Epîtres. Il imita encore d'autres mor-

ceaux dans le même goût, non-ſeulement d'Horace, mais encore du Docteur Donne, dont il mit les Satyres en meilleur langage, & ſubſtitua de nouveaux perſonnages à ceux que Donne avoit employés.

L'exemple d'un Théologien de poids, tel que ce Docteur, lui parut un titre ſuffiſant, pour autoriſer ſon indignation contre le vice & la ſottiſe. Sa déclaration là-deſſus eſt d'un homme intrépide : « Quoi, dit-il, lorſque je tiens une plume, gar-» dienne de la vertu ; lorſque je note d'infamie le « front hardi des Coupables effrontés ; lorſque » j'attaque le glorieux Publicain dans ſon char do-» ré ; lorſque je montre nud le cœur bas qu'il ca-» che derrière un cordon faſtueux, pourrois-je » bleſſer les Loix de l'Etat & de l'Egliſe » ?

L'Art avec lequel ce Poète applique aux travers de ſon ſiècle la mâle Satyre du Docteur Donne, n'eſt pas moins digne d'obſervation, que le zèle pour la vertu qui en fait la baſe, la noble intégrité qui en dirige les traits, & l'indulgente humanité qui en adoucit l'amertume.

L'Epilogue à ces Satyres, où l'Auteur prend la réſolution de ne plus rien imprimer dans ce genre, eſt diviſé en deux Dialogues. D'un côté, il répand le ridicule ſur la plupart des caractères vicieux

qu'il avoit déja frappés; & de l'autre, il donne des louanges à ceux dont il avoit célébré les vertus. Le but de cet Ouvrage eſt donc de prouver l'équité des jugemens de l'Auteur dans ſes Cenſures comme dans ſes Éloges. C'eſt une eſpèce de proteſtation ſolemnelle contre la dépravation des mœurs, où il dévoue à une éternelle infamie, des Gens dont les vices & les folies auroient peut-être été oubliés avec leurs noms, & conſerve la mémoire des Gens honnêtes, qui auroit pu être enſevelie avec eux dans la tombe. Pope auroit continué à faire la guerre aux vices, s'il avoit eu quelque eſpérance de corriger leurs Partiſans; mais ils étoient devenus ſi puiſſans & ſi hardis, qu'il n'y avoit plus à attendre de ſuccès, ni même de ſûreté, en perſiſtant à les couvrir de ridicule.

Ce Poète, qui avoit traité avec tant de politeſſe Madame Dacier, quoique vivement attaqué par elle, n'eut pas les mêmes ménagemens pour une Dame Angloiſe de beaucoup d'eſprit, Mylady Montague, qui, dans un Ouvrage de ſa compoſition, lui avoit donné de grands éloges; mais croyant que quelques endroits de ſes Satyres s'adreſſoient à elle, quoiqu'elle n'y fût point nommée, elle changea tout-à-coup; & la haine ſuccédant à l'eſtime, il y eut entr'eux une rupture ou-

verte. Mylady Montague ſaiſit toutes les occaſions de dire du mal de ſon nouvel Ennemi ; Pope prit la même liberté à ſon égard ; & l'un & l'autre ſe porterent à de tels excès, qu'il ſeroit difficile de décider qui des deux ſe montra plus injuſte ou plus déraiſonnable. On aſſure que Pope ſe repentit dans la ſuite de la violence de ſes procédés.

La fameuſe Épître au Docteur Arbuthnot parut à-peu-près vers le même-tems. L'Auteur dit qu'il ne la publia, que pour repouſſer les traits de quelques Perſonnes de diſtinction qui avoient attaqué non-ſeulement ſes Ecrits, mais encore ſa Perſonne, ſes mœurs & ſa famille. Cette Épître, qui contient grand nombre de faits concernant notre Poète, ſes Amis & ſes Ennemis, eſt écrite avec la force & la véhémence de Juvenal, jointes à la légèreté & à la fineſſe d'Horace. Pope y affecte auſſi la préciſion & l'obſcurité myſtérieuſe de Perſe, pour dérober aux yeux de ſes Ennemis dangereux & puiſſans les traits qu'il leur lance. Mais cette Pièce manque d'ordre & de liaiſon ; & l'on ſent un peu trop qu'elle n'a été inſpirée que par la vengeance.

Dans ſon Épître morale ſur la connoiſſance des Hommes, & leurs divers caractères, Pope expoſe combien il eſt difficile de parvenir à cette con-

noiſſance, ſoit par la grande différence des caractères, ſoit par leur diſſimulation & leurs caprices, ſoit enfin par les circonſtances où ſe trouve l'Obſervateur. On remarque, dans cette compoſition, l'Homme le plus profondément inſtruit des ſecrettes opérations de l'Eſprit humain, & l'art de conſerver la manière de raiſonner des Dialecticiens, ſans la moindre apparence d'une régularité affectée. Les raiſonnemens ſont convainquans, les exemples juſtes, les portraits bien tracés, bien finis.

L'*Épître ſur le caractère des Femmes*, non moins eſtimée que la précédente, prouve que l'Auteur avoit vécu dans le grand monde, & connoiſſoit parfaitement les divers Perſonnages que jouent les Femmes, leurs fantaiſies, leurs caprices; mais il faut convenir qu'il y a des endroits trop durs, & que Pope, comme le lui reprochoit ſon ami Arbuthnot, s'appliquoit plus à châtier qu'à corriger.

Cette Pièce eſt adreſſée à Mademoiſelle Blount, pour qui l'Auteur eut dès ſa jeuneſſe beaucoup d'eſtime & d'attachement: on peut même ajourer qu'elle lui inſpira des ſentimens plus tendres; car elle joïgnoit aux graces d'une beauté touchante, un eſprit délicat & orné, du goût pour les Sciences, l'amour

l'amour des Beaux-Arts, & la connoiſſance des intérêts de ſa Nation : Pope fut ſenſible à tant de qualités ; il lui adreſſa une Épître en Vers, en lui envoyant le Recueil des Œuvres de Voiture : il la compare dans cette Pièce à Mademoiſelle de Rambouillet, & la met même fort au-deſſus d'elle.

Mademoiſelle Blount répondit à ſa paſſion, mais en Platonicienne ; car notre Poète n'étoit ni d'une figure, ni d'une ſanté à pouvoir déſirer davantage. Du reſte il préféroit ſes Amis à ſes études, & ſes études à ſon amour. Ce fut à cette Fille, belle, vertueuſe & ſavante, qu'il adreſſa l'Épître ſur le Caractère des Femmes, lui croyant aſſez de raiſon, pour ne ſe point choquer des traits qu'il lance contre ſon Sèxe, & qui ne pouvoient la regarder.

Pope travailloit à ſon *Eſſai ſur l'Homme* depuis l'année 1729 ; il y mit la dernière main en 1733. C'eſt de tous les Ouvrages de ce Poète, celui qui lui a donné le plus de célébrité, & lui a attiré le plus d'éloges & de critiques. C'eſt la Métaphyſique la plus ſolide & la plus profonde, embellie des charmes d'une Poéſie douce & aiſée ; les penſées les plus fortes, unies aux images les plus ſenſibles & les plus touchantes.

Ce Poème conſiſte en quarre Epîtres adreſſées à Mylord Bolingbroke, leſquelles, ſelon l'expreſſion de notre Auteur, contiennent la Carte générale de l'Humanité. Dans la première, le Poète traite de la Nature & de l'Erat de l'Homme par rapport à l'Univers ; & il y prouve que tout ce qui eſt, eſt bien. Dans la ſeconde, il conſidère l'Homme par rapport à lui-même, & comme individu. Dans la troiſième, il l'enviſage par rapport à la Société ; & dans la quatrième, par rapport au bonheur.

L'amour de l'Humanité fir croire à notre Poète, qu'il ne pouvoit mieux ſervir la Société, qu'en compoſant un Ouvrage de cette nature, qui portoit l'Homme à jetter ſur ſa vie un regard de contentement, & lui offroit les plus importantes vérités de la Religion & de la Morale, diſpoſées ſelon la méthode Philoſophique, & embellies de tous les ornemens d'une compoſition auſſi élégante qu'harmonieuſe.

L'*Eſſai ſur l'Homme* n'eſt qu'une partie du plan que Pope avoit deſſein d'exécurer. L'Ouvrage entier devoit former quatre Livres. Le premier auroit éré compoſé des quatre Epîtres que nous avons. Le ſecond en auroit contenu un pareil nombre, ſavoir ſur l'étendue & les bornes de la Raiſon ; ſur les Sciences, les Arts & les connoiſſances uti-

les, & ſur celles qui, étant inutiles, ne doivent pas nous occupet ; ſur la manière d'employer les divers talens des Hommes ; ſur l'eſprit enfin ; & ce ſecond Livre devoit être terminé par une Satyre contre le mauvais uſage de toutes ces choſes. On trouve une partie du ſujet de cette Satyre dans le quatrième Livre de *la Dunciade*, & quelques morceaux dans les trois autres.

L'Économie civile, ou la Science de la Politique, dans laquelle les diverſes formes d'une République devoient être examinées & développées avec les différentes eſpèces de cultes Religieux, autant qu'ils peuvent avoir d'influence ſur la Société, auroit fait la matière du troiſième Livre. Le quatrième devoit renfermer la Morale particulière, ou des Individus, conſidérée dans toutes les circonſtances, états, profeſſions & âges de la vie humaine.

Tout ce ſyſtême avoit été mûrement digéré & communiqué à Mylord Bolingbroke, au Docteur Swift & à d'autres Amis de Pope, qui s'étoit propoſé d'en faire le ſeul travail de la maturité de l'âge ; mais cet Ouvrage fut interrompu, éloigné & enfin abandonné en quelque façon, par diverſes circonſtances oppoſées à la liberté d'eſprit qu'il exigeoit, telles que les dérangemens de

la ſanté, les découragemens, le malheur des tems, & peut-être même des raiſons de prudence. Comme il devoit faire l'occupation favorite de notre Poète, c'eût été celui de tous ſes Écrits qui eût donné une plus juſte idée de la force de ſon génie.

L'*Eſſai ſur l'Homme* eſt aujourd'hui trop connu, pour qu'il ſoit néceſſaire d'entrer ici dans d'autres détails. Nous ne parlerons donc ni des fauſſes imputations de Spinoſiſme intentées contre ſon Auteur, ni de l'examen pédanteſque de Crouzaz, ni des Critiques des Journaliſtes du tems, ni même des Apologies qu'ont publiées MM. de Silhouette, de Ramſay & Warburton. Ces dernières n'étoient pas néceſſaires; les autres ſont oubliées; & le Poème immortel de Pope ſera toujours lû avec une égale admiration.

Nous croyons qu'il n'eſt pas beſoin de juſtifier le Chriſtianiſme de Pope : toutes les accuſations que l'on peut former contre lui portent ſur des raiſons trop vagues; & il faut quelque choſe de plus pour avoir droit de taxer un Écrivain d'irreligion. Dans la crainte qu'on ne lui imputât des ſentimens étrangers à ſa croyance, il compoſa une Prière qui en eſt le Précis, & qu'on a imprimée ſous le titre de *Prière Univerſelle*.

Un reproche qu'on peut faire avec plus de raiſon à l'Auteur de l'*Eſſai ſur l'Homme*, c'eſt l'obſcurité qui y règne dans pluſieurs endroits, comme ſes Amis même en ſont convenus. « J'ai été » obligé de les lire deux fois pour les entendre, » lui écrivoit le Docteur Swift; & le Duc de » Dorſer diſoit : les *Eſſais* m'ont beaucoup fait » de plaiſir à la première lecture; mais j'y ai » trouvé quelques Vers un peu obſcurs. A la ſe» conde, la plupart de ces endroits m'ont paru » plus clairs, & mon plaiſir a augmenté; mais » à la troiſième lecture, il ne m'eſt plus reſté de » doute; & j'ai admiré tout l'Ouvrage ».

Enfin on voit, dans une Lettre, Pope lui-même convenir de cette obſcurité. « Vous avez » rendu, écrit-il à Warburton, mon ſyſtême auſſi » clair que j'aurois dû le faire; mais je n'ai pu » y réuſſir. Vous entendez mon Ouvrage auſſi» bien que moi-même; & vous vous êtes mieux » exprimé ».

Au reſte cet *Eſſai* eſt peut-être le Corps de Morale le plus compler & le plus précis qu'il y air dans aucune Langue. C'eſt une Compoſition de ce genre qui manquoit, ſelon le Chancelier Bacon; & il ſemble que Pope ait eu deſſein de remplir ce vuide.

Il eſt un autre morceau qui parut peu de tems après, & qu'on pourroit regarder comme une ſuite du Poème précédent : c'eſt l'*Eſſai ſur la Vie Humaine*, publié ſous le nom de Pope, & qu'il n'a jamais deſavoué. Le ſtyle, la force des penſées, les images gracieuſes, la Morale, tout y annonce le génie de l'Auteur de l'*Eſſai ſur l'Homme*. Il publia encore deux Dialogues ſatyriques, qui furent ſes dernières Pièces en ce genre, ſi l'on en excepte le quatrième Livre de la Dunciade.

Le génie de Pope étoit ſi vaſte & ſi varié, que ce n'eſt peut-être pas trop s'avancer, que de dire qu'il a excellé dans toute eſpèce de Compoſition. Lorſque nous conſidérons que le Poète Didactique, qui, dans l'*Eſſai ſur la Critique*, conduit notre jugement, perfectionne notre goût dans la recherche des connoiſſances humaines; que le ſublime Poète moral, qui, dans l'*Eſſai ſur l'Homme*, inculque les plus importantes vérités, & confirme les obligations les plus ſolemnelles de la Religion & de la Vertu, eſt le même Auteur qui joue dans la *Boucle de Cheveux enlevée*, qui raille dans la *Dunciade*, qui badine dans la *Veuve de Bath* & autres Pièces de cette gaîté, nous ne pouvons croire que la même Perſonne ait pu compoſer tant d'excellens Ouvrages dans des genres différens.

Pope avoit pour-lors acquis ce qu'il regardoit comme le plus grand bonheur de la vie, l'eſtime & l'amitié des Gens honnêtes & eſtimés. Il n'étoit pas moins admiré pour ſes Écrits, que chéri pour ſes vertus ſociales & morales. Comme il étoit le Prince des Poètes de l'Angleterre, il eut à éprouver tous les deſagrémens qui ſont la ſuite de la flatterie & de l'envie; mais ſa patience fut pouſſée à bout par l'impertinence continuelle des petits Poètes de tous les rangs, ou qui recherchoient ſa protection, ou qui envioient ſa réputation. Ce ne fut cependant pas ſon ſeul mérite qui lui attira des Ennemis : ſon penchant à la raillerie, & la malignité de ſa Muſe lui en ſuſcitèrent un grand nombre. Il déplur aſſez généralement par le portrait ſatyrique qu'il fit d'Addiſſon, qui, à la vérité, étoit jaloux de la gloire naiſſante du jeune Poète, comme on l'a dit de Corneille à l'égard de Racine.

Dégoûté du genre ſatyrique, & enhardi par une juſte confiance en ſes forces, & la droiture de ſes intentions, Pope ſe propoſa d'eſſayer s'il lui ſeroit poſſible, en fixant l'attention générale ſur des objets d'étude & de diſputes agréables, de calmer la rage de l'eſprit de parti qui tenoit la Nation diviſée, & animoit une partie des Ci-

toyens contre l'aurre. Dans ce deſſein, & pour garantir ſon ami Steele de la fureur d'une faction que ſon zèle inconſidéré avoit offenſée, il conçut le projet de publier avec lui un Papier ſous le titre de *Spectateur*. Cet Ouvrage eut le plus grand ſuccès; on n'en ſera pas ſurpris, en conſidérant qu'il étoit le fruit du travail des Gens les plus capables d'écrire dans ce genre; & aujourd'hui même, on le lit encore avec plaiſir. Piqué de ce qu'il détournoit l'arrenrion publique des matières poliriques, dans leſquelles il n'avoit point de Rival, Swift témoigna quelque méconrentement de ce que les Whigs & les Torys applaudiſſoient unanimement au *Spectateur*, & il affectoit de le regarder comme un ouvrage de Femmes, qui ne pouvoit plaire qu'à elles.

Outre les écrirs dont on a parlé juſqu'à préſent, Pope a compoſé des Odes, des Fables, des Epitaphes qui ſont regardées comme des chefs-d'œuvres dans leur genre. Ses Letttes n'ont pas été moins goûrées; on y trouve beaucoup d'eſprit, de gaîeté, de plaiſanrerie, de ſentiment & de ſagacité : elles peuvent ſervir de modèle du ſtyle Epiſtolaire. On en a donné un Recueil aſſez ample; mais peur-être trouvera-t-on qu'il a le mérite & le défaut de ces ſortes de Collections, où parmi un

grand nombre de morceaux qui peuvent intéreſſer, on en gliſſe toujours quelques autres qui ne ſont pas du même prix.

La première édition de ces Lettres parut, ſans la participation de l'Auteur, en 1727. Elles avoient été vendues, dans un moment de beſoin, par Madame Thomas, qui avoit tiré copie de celles que le Poète avoit écrites à M. Cromwell, tandis qu'elle étoit ſa maîtreſſe. On en publia également à ſon inſû un Recueil beaucoup plus ample que le premier, en 1735; ce qui contribua ſans doute à faire prendre à Pope le parti de les donner lui-même au Public. On y voit qu'il a toujours eu l'amitié des Gens de mérite; & comme elles ſont écrites, pour-ainſi-dire, à cœur ouvert, on y reconnoît ſes ſentimens intimes: ſi on avoit voulu faire ſon portrait, il n'auroit pû être ni plus vrai, ni plus naturel.

En 1740, Pope donna une belle Édition des meilleurs Poèmes Latins, compoſés par les plus excellens Poètes Italiens, tels que Fracaſtor, Vida, Palearius, Sannazar, &c. Il avoit projetté de compoſer un Poème épique ſur un fait rapporté dans l'ancien Annaliſte Geoffroy de Monmouth. C'eſt la deſcente de Brutus, petit-fils d'Énée, en Angleterre, qui jetta les premiers

fondemens de la Monarchie Britannique. On a le Manuſcrit d'une partie de ce Poème en vers blancs ; différentes circonſtances empêchèrent l'Auteur de le finir. Il avoit encore tracé le plan de deux Odes, ou Poèmes moraux, ſur les malheurs qu'amène le pouvoir arbitraire, & ſur la folie de l'ambition. Il ſe propoſoit auſſi de tracer la naiſſance & les progrès de la Poéſie Angloiſe, depuis les Poètes Provençaux, & claſſoit ceux de ſa Nation en différentes écoles qui ſe ſont ſuccédées. Il avoit coutume de dire qu'on ſe plaiſoit à toute eſpèce d'étude, quand on y avoit donné un peu d'application ; auſſi malgré la ſéchereſſe de l'Antiquité, il avoit tellement étudié Grœvius, qu'il compoſa, d'après cet Auteur, ſur les Edifices de Rome, un Traité Latin, dont le Manuſcrit étoit encore, en 1769, dans la Bibliothèque du Lord d'Oxford.

La ſanté de Pope, toujours foible & chancelante, le devenant encore davantage, il fut obligé de faire un voyage à Bath & à Briſtol. Il y paſſa trois mois, & s'occupa de ſon commerce Épiſtolaire avec ſes Amis, & principalement avec M. Warburthon, avec lequel il s'étoit lié très-particulièrement, depuis que ce Savant avoit pris ſa défenſe à l'occaſion de l'Eſſai ſur l'Homme. On

voit, par ſes Lettres, qu'il employa les deux ou trois dernières années de ſa vie à revoir ſes Ouvrages, & à les diſpoſer pour une nouvelle Edition.

J'ai donné, je crois, une idée ſuffiſante de l'Écrivain; il eſt tems de faire connoître l'Homme; & c'eſt ainſi qu'il s'eſt peint lui-même dans une Épître au Docteur Arbuthnot : « Puiſſé-je » vivre & mourir dans l'indépendance; ſoutenir » l'aiſance & la dignité d'un Poète; voir quels » Amis, & lire quels livres il me plaira; au- » deſſus du beſoin d'avoir un Protecteur, quoi- » que je veuille bien conſentir quelquefois à ap- » peller un Miniſtre mon Ami! voilà toute mon » ambition. Je ne ſuis point né pour les Cours » ni pour les grandes affaires; je paye mes dettes; » je crois en Dieu; & je dis mes Prières. »

Conformément à ces principes, quoiqu'il eût vécu en ſociété, & été même intimement lié avec pluſieurs Miniſtres, & Gens qui jouiſſoient de la plus grande autorité, il n'a jamais demandé de penſion, ni accepté les offres que lui fit Robert Walpole. Ce Miniſtre, en préſentant la Dunciade au Roi & à la Reine d'Angleterre, voulut profiter de cette occaſion pour le faire mettre ſur l'état des Penſionnaires de la Cour. Pope le re-

mercia de ſa bonne volonté, & marqua toujours le plus grand éloignement pour le bienfait. Le Lord Halifax, M. Craggs, furent encore plus preſſans pendant leur miniſtère; le dernier, ſurtout, s'offroit de lui faire payer lui-même la penſion que le Roi lui donneroit. Le Poète ſe montra ſenſible à l'amitié & aux ménagemens du Miniſtre, & l'aſſura que s'il avoit jamais beſoin d'argent, il s'adreſſeroit à lui; mais il ne l'a jamais fait. Il craignoit peut-être qu'en acceptant de pareils bienfaits de la part de ceux qui ſe trouvoient à la tête d'un Parti, il ne fût comme obligé de ne plus voir des Gens d'un Parti contraire, qu'il eſtimoit. L'idée de la dépendance lui étoit inſupportable; & par ſa prudence, il s'eſt toujours garanti de la néceſſité de s'y ſoumettre.

A l'égard de ſes ſentimens ſur la Religion, il les a exprimés dans une Lettre au Docteur Atterbury, Evêque de Rocheſter, qui vouloit le rendre Proteſtant. « Je ſais, dit-il, que mon intention » eſt auſſi pure dans la doctrine que je profeſſe, » qu'elle pourroit l'être dans une autre. Un » Homme qui penſe de la ſorte, peut-il juſtifier » ſon inconſtance, même en ſuppoſant les deux » Partis également bons? Vous m'avez conſeillé » de lire les meilleurs Controverſiſtes; vous di-

» rai-je un ſecret ? je les ai lûs dès l'âge de qua-
» torze ans ; car j'aimois les Livres, & mon Père
» n'en avoit point d'autres. Il avoit ramaſſé tout
» ce qui s'étoit écrit à ce ſujet ſous le règne de
» Jacques II. Cette lecture m'échauffoit la tête ;
» je me trouvois Catholique & Proteſtant tour-à-
» tour, ſuivant le Livre que je liſois. J'ai grand'-
» peur que la plupart des Rechercheurs de Reli-
» gion ne ſoient dans le même cas, & qu'il ne
» leur arrive ſouvent d'être moins perſuadés
» qu'indécis. Vous voyez, Mylord, le peu d'hon-
» neur que vous feroit un pareil Proſélyte. Après
» tout, je ne ſuis pas éloigné de croire que vous
» & moi nous nous trouverions penſer de même,
» ſi nous pouvions nous entendre, & que tous
» les Chrétiens qui ont de la probité ſe réuni-
» roient ainſi, s'ils vouloient ſeulement une fois
» le jour converſer enſemble, & n'avoir autre
» choſe à faire qu'à ſervir Dieu, & vivre en
» paix avec leurs Frères. Je ne penſe, en fait de
» domination, qu'autant qu'il faut pour conſer-
» ver la paix de ma vie dans quelque Gouverne-
» ment que ce puiſſe être, & en fait de Religion,
» que ce qui eſt néceſſaire pour conſerver la paix
» de ma conſcience, avec quelque Egliſe que je
» communique. Je préſume que tous les Gou-

» vernemens & toutes les Egliſes bien entendus » & bien adminiſtrés, ſont de Dieu. Quant à ce » qu'ils ont, ou ce qu'ils peuvent avoir de mau- » vais, lorſque la Providence le voudra corriger, » ce ſera, ſans doute, par de plus grands & de » meilleurs inſtrumens que moi. Je ne ſuis point » un Papiſte ; car je deſapprouve les invaſions » temporelles du Gouvernement Papal. Je ſuis » un Catholique dans le ſens le plus étroit. Si » j'étois né ſous un Prince abſolu, ce qui, Dieu » merci, n'eſt pas arrivé, il me ſemble que je » vivrois en Sujet ſoumis & tranquille. Je ſens » toute l'excellence du Gouvernement Britan- » nique. »

Les Poètes, en général, ont peu d'attachement pour leur famille, pour leurs Amis : leur eſprit eſt ſi occupé, que leur cœur eſt oiſif : l'habitude de penſer leur fait perdre celle d'aimer ; & ils ſont plus jaloux d'exprimer un ſentiment tendre, que de l'éprouver. Il étoit réſervé à Pope de poſſéder, dans un même degré, les talens d'un grand Poète, & les qualités d'un bon Parent & d'un Ami ſolide. Quand il parle de ſon Père & de ſa Mère, c'eſt avec un reſpect, une tendreſſe capable d'émouvoir le cœur le plus indifférent. « L'un & l'autre, dit- » il, naquirent d'un ſang illuſtre, en partie verſé

» pour la cauſe de l'honneur, quand l'honneur » étoit encore applaudi dans Albion. Mon Père » élevé ſans faſte, n'avoit hérité de nul débat; il » n'avoit point épouſé la Diſcorde ſous l'habit » d'une Fille noble. Etranger aux fureurs civiles & » religieuſes, l'Homme-de-bien vécut ſans jamais » nuire à perſonne. Il ne vit point les Cours des » Rois; il ne voulut jamais eſſuyer de Procès; il » n'oſa ni faire un ſerment, ni haſarder un men- » ſonge utile; il négligea ce qu'on appelle Scien- » ce, ignora l'Art ſubtil des Ecoles, & ne parla » que le langage du cœur. La probité lui fut na- » turelle; ſon expérience le rendit ſage; la tem- » pérance & l'exercice le maintinrent en ſanté; ſa » vie fut longue & ſans maladie; ſa mort fut un » inſtant qu'il paſſa ſans gémir ». Il mourut en 1717 âgé de 75 ans.

L'Evêque Atterbury écrivit à Pope pour lui faire ſon compliment ſur cette mort. « Je vous ſuis » très-obligé, lui répondit notre Poète, de la part » que vous prenez au malheur qui vient de m'arri- » ver. Il faut que je vous ouvre mon cœur ſans » réſerve : il eſt vrai que je perds un Père, & que » rien ne peut m'en dédommager; mais ce n'étoit » pas le ſeul lien qui me tînt attaché à la vie; il

» me reſte une Mère, une Mère que j'aime mille » fois plus que moi-même. Un Théologien rigide » appellera peut-être cela un engagement charnel ; » maïs je ſuis bien ſûr que c'en eſt un vertueux. » C'eſt un devoir que de conſerver la vie, & de » faire la conſolation d'un bon Parent. Cette vé- » rité tient le premier rang entre mes ſpécula- » tions ; & je n'en ai point de plus certaine ».

Pope dit dans un autre endroit : « Puiſſé-je pro- » longer, avec un doux artifice, les jours d'une » Mère, faire ſourire ſa langueur, lui faire goûter » quelque plaiſir dans ſon lit de mort, chercher » adroitement ſa penſée, expliquer ce que ſon » œil demande, en priver encore quelque-tems le » Ciel qui la reclame » ! Il perdit ſa Mère en 1733, âgée de 93 ans. « Sa mort, graces au Ciel, » a été douce comme ſa vie avoit été innocente. » Elle ne lui a pas coûté un ſoupir. Elle porte en- » core ſur ſon viſage une expreſſion de tranquilli- » té, de plaiſir même. C'eſt l'image d'une Sainte » qui ne vit plus ; on n'en ſauroit voir une plus » belle peinture ». Elle fut, ainſi que ſon Mari, enterrée à Twickenham dans le Comté de Middle- ſex. La piété filiale de notre Poète leur erigea un Monument, ſur lequel il fit graver ces mots :

D. O. M.

D. O. M.

Alexandro Pope, viro innocuo, probo, pio,
Qui vixit annos LXXV. *Obiit* M. DCCXVII.
Et Editha conjugi inculpabili,
Pientiſſimæ, quæ vixit annos XCIII,
Obiit M. DCCXXXIII.
Parentibus bene merentibus
Filius fecit, & ſibi.
Obiit An. 1744, ætatis 56.

Cette derniere ligne fut ajoutée après ſa mort, conformément à ſes ordres.

La vérité de l'Hiſtoire, qui conſacre les vertus de Pope, ne permet pas de diſſimuler ſes défauts. Il étoit vain, railleur, colere, envieux, ſacrifiant tout à ſa réputation, d'une ſenſibilité puérile ſur la Critique, capable des plus grandes violences pour la repouſſer. Il alloit ſouvent chez ſon Libraire; & il y donnoit de tems en tems des ſcènes de fureur que ſa figure, ſa taille, & peut-être ſa profeſſion rendoient comiques. Si l'on en veut croire Addiſſon, il trompa & trahit tous ſes Amis, & tous ceux de ſa connoiſſance.

Cependant ſi l'on peut juger de ſon caractère

par ſes Ecrits, il ambitionna le titre d'Homme vertueux, & l'honneur d'être le fléau du vice & du mauvais goût. La conſtitution de ſon tempérament & la trempe de ſon ame, lui firent prendre de bonne-heure une heureuſe habitude de réſerve & de circonſpection. Il étoit lent à juger des hommes & des choſes; & cette lenteur rendoit ſes jugemens d'autant plus ſûrs, qu'ils étoient plus réfléchis. Ses manieres étoient délicates, aiſées, prévenantes; il recevoit ſes Amis avec une politeſſe qui les charmoit, & une généroſité qui lui faiſoit honneur. Avec tout cela il étoit, à certains égards, un aſſemblage de contradictions aſſez communes parmi les Hommes: une humeur ſombre, jointe aux graces d'un eſprit brillant; de l'indifférence pour les Grands, & cependant un ſoin de ſa fortune plus qu'il n'eſt ordinaire aux Poëtes; une nobleſſe de ſentiment qui ſembloit devoir le rendre incapable d'envie, & en même-tems une ſenſibilité extrême à la critique des plus mauvais Écrivains; un cœur tendre & bon, & un eſprit ſatyrique & vindicatif; mais on peut dire que les vertus de Pope étoient à lui; au-lieu que ſes vices étoient entrés forcément dans ſon ame, à la vue des excès du vice & du mauvais goût triomphant par le déchaînement violent de ſes Ennemis. Pope,

avec moins de génie, auroit vécu plus heureux; mais il auroit moins fait d'honneur à ſon Siècle, à ſa Patrie, à l'Humanité.

Il ne jouit jamais d'une ſanté parfaite; & l'Art fut ſouvent appellé au ſecours de la Nature. Dans ſa dernière maladie, les Médecins lui ayant déclaré qu'il eût à mettre ordre à ſes affaires, il écrivit lui-même ſes dernières volontés. Il eſt ſi ſingulier de voir un Poète faire un Teſtament, que pour la tareté du fait, nous copierons celui de Pope. On y prendra d'ailleurs une idée de ſa fortune, de ſa Famille & de ſes Amis.

AU NOM DE DIEU, *Amen.*

MOI, ALEXANDRE POPE, de Twickenham, dans le Comté de Middleſex, fais ce Teſtament. Je réſigne mon ame à ſon Créateur, comme à un Être infiniment bon, dans l'humble eſpérance qu'il la rendra un jour heureuſe. Pour mon corps, je veux qu'il ſoit enterré près du Monument de mes chers Parens à Twickenham, & qu'on ajoute après ces mots; *Filius fecit*, ceux-ci ſeulement, *& ſibi: Qui obiit anno 17—ætatis —*, & qu'il ſoit porté au ſépulcre par ſix des plus pauvres Gens de la Paroiſſe, à chacun deſquels on fournira un habit complet de bure griſe, en forme de deuil. Si je viens

à mourir en quelque endroit un peu trop éloigné, que la même choſe ſe faſſe dans toute autre Paroiſſe, & que l'Inſcription ſoit ajourée ſur le Monument à Twickenham. Je nomme mes Amis particuliers, Allen Lord Bathurſt, Hugh Comte de Marchmont, Guillaume Murray, Solliciteur-Général de Sa Majeſté, & George Arburhnot, de la Cour de l'Echiquier, Ecuyer, ou les Survivans d'entr'eux, Exécuteurs de ma dernière volonté.

Tous les Manuſcrits & Papiers non-imprimés que je laiſſerai au tems de mon décès, ſeront remis à mon noble Ami Henri Sainr-Jean, Mylord Bolingbroke, aux ſoins & au jugement duquel je les confie, ſoit pour les conſerver, ou les brûler; ou, en cas qu'il vienne à mourir avant moi, au ſuſdit Comte de Marchmont. Comme ils m'ont rendu, dans tout le cours de ma vie, toutes ſorres de bons offices, ils ne me refuſeront pas celui-ci après ma mort. Je leur laiſſe donc cer embarras, comme une marque de ma confiance & de mon amitié, deſirant ſeulement qu'ils veuillent bien accepter quelque petite marque de mon ſouvenir. Mylord Bolingbroke mettra dans ſa Bibliothèque tous les volumes de mes Œuvres & Traductions d'Homère, reliés en ma-

roquin rouge, & les onze volumes de celle d'Eraſme. Mylord Marchmont prendra la grande Edition de De Thou, par Bukley, & celui des Portrairs de Mylord Bolingbroke, par Richardſon, qu'il trouvera le plus à ſon gré. Mylord Bathurſt aura les trois Statues de l'Hercule Farnèſe, de la Vénus de Médicis, & de l'Apollon, par Kneller. M. Murray acceptera la Tête de marbre d'Homère par Bernoni, & du Chevalier Newton par Guelfi; & M. Arburhnot recevra la Montre que j'ai ordinairement portée ſur moi, dont le Roi de Sardaigne avoit fait préſent au feu Comte de Peterborowgh, & que celui-ci m'a léguée en mourant, avec un des Portraits de Mylord Bolingbroke.

Item. Je deſire que M. Lyttleton accepte les Buſtes en marbre de Spencer, de Shakeſpear, de Milton & de Dryden, que Son Alteſſe Royale le Prince m'a donnés. Je lègue ma Bibliothèque de Livres imprimés à Ralph Allen de Wicombe, Ecuyer, & au Révérend Guillaume Warburton, ou à celui qui ſurvivra, quand ceux qui appartiennent à Mylord Bolingbroke en auront été ôtés, & que Madame Marthe Blount en aura choiſi ſoixante à ſon gré. Je donne auſſi & légue audit Warburton la propriété de toutes celles de

mes Œuvres ſur leſquelles il a écrit ou écrira des Notes ou Commentaires, & dont je n'ai pas diſpoſé autrement, ou que je n'ai pas aliénés, avec tous les profits qui pourront revenir, après ma mort, des Éditions qu'il publiera, ſans y faire de nouveaux changemens.

Item. En cas que Ralph Allen, Ecuyer, me ſurvive, j'ordonne que mes Exécuteurs Teſtamentaires lui payent la ſomme de cent cinquante livres ſterling, que j'ai reçue de lui, autant qu'il peut m'en ſouvenir, pour l'employer à des charités, ou autrement, comme je le trouverois à propos. S'il ne veut pas la reprendre, je deſire qu'elle ſoit donnée à l'Hôpital de Bath; ce qui ne déplaira pas à mon Ami. Je donne & lègue à ma Belle-Sœur, Madame Madelaine Racket, la ſomme de trois cens livres, & cent livres à chacun de ſes Fils, Henri & Robert Racket. Je lui donne & cede auſſi tous mes droits ſur une Obligation de cinq cens livres que j'ai à la charge de ſon Fils Michel. Je lui legue auſſi les Portraits de famille, de mon Père, de ma Mère & de mes Tantes, avec la Bague à diamans que ma Mère portoit, & ſa Montre d'or. Eraſme Lewis, Gilbert Weſt, le Chevalier Cotterell, Guillaume Rollinſon, Nathanaël Hook, Ecuyers, & Madame Anne Arbu-

thnor, recevront chacun cinq livres ſterling, pour en acheter une bague, ou quelque autre marque de ſouvenir. Pour mon Valet, Jean Searl, qui m'a bien & fidélement ſervi pluſieurs annnées, je lui donne & lègue la ſomme de cent livres, outre une année de ſes gages, à lui & à ſa Femme. Les Pauvres de la Paroiſſe de Twickenham auront vingt livres, qui leur ſeront diſtribuées par ledit Jean Searl. Et ma volonté eſt que, ſi ledit Jean Searl vient à mourir avant moi, ladite ſomme de cent livres ſoit à ſa Femme & à ſes Enfans.

Item. Je donne & lègue à Mademoiſelle Marthe Blount, Fille cadette de Madame Matthe Blount, la ſomme de mille livres, qui lui ſeront comptées immédiatement après mon décès. Tout ce qui ſe trouve dans ma Grotte, les Urnes de mon Jardin, mes Meubles, ma Vaiſſelle, & en général tout ce dont je n'aurai pas autrement diſpoſé par ce Teſtament, je le donne & lègue à ladite Marthe Blount, en conſidération de notre longue & ſincère amitié. De plus, ma volonté eſt, que les ſuſdits Exécuteurs Teſtamentaires, ou ceux d'entr'eux qui me ſurvivront, dreſſent un état de tout ce que j'aurai d'Effets, de Contrats de rente, &c, & qu'après avoir payé mes dettes & mes legs, ils placent le reſte de la

manière qu'ils trouveront la plus convenable, & en payent le revenu, chaque demi-annnée, à ladite Madame Marthe Blount, ſa vie durant; & après ſa mort, il ſera aſſigné la ſomme de mille livres à Madame Madelaine Racket, & à ſes Fils Robert, Henri & Jean, pour être partagée également entr'eux, ou entre les Survivans; & de plus deux cens livres au ſuſdit Gilbert Weſt; deux cens à M. George Arbuthnot; deux cents à ſa Sœur, Madame Anne Arbuthnot; & cent à mon Valet Jean Searl: après quoi, tout le reſte ſera conſidéré comme ſi je n'en avois point diſpoſé, & appartiendra à mes plus proches Parens.

C'eſt ici ma dernière volonté & mon Teſtament, écrit de ma propre main & ſcellé de mon ſceau, ce douzième Décembre de l'An de Notre-Seigneur, mil ſept cens quarante-trois. Signé, ſcellé, & déclaré par le Teſtateur être ſa dernière Volonté & Teſtament, en préſence de nous, RADNOB. ETIENNE HALES, Miniſtre de Teddington. JOSEPH SPENSE, Profeſſeur en Hiſtoire dans l'Univerſité d'Oxford.

Pope vécut encore quelques mois: lorſqu'il ſe ſentir près de ſa fin, il ſe fit tranſporter à Twickenham, où il mourut le Mercredi 30 Mai, an-

cien ſtyle, c'eſt-à-dire le 10 Juin 1744, âgé de 66 ans. Il fut enterré auprès de ſon Pere & de ſa Mere, comme il l'avoit demandé. Les Papiers Publics l'avoient ſouvent fait mourir avant ſon décès : en voici un article qu'il eut le tems & le plaiſir de lire. « Hier mourut, après une longue » maladie, à ſa maiſon de Twickenham, le cé- » lèbre Pope, Ecuyer. Il compoſa, n'étant âgé » que de ſeize ans, des Paſtorales écrites du ſtyle » le plus élégant & le plus poli. Ces Ouvrages, » les plus beaux que l'Angleterre ait produits » dans ce genre, lui acquirent une grande répu- » tation. Elle n'a ceſſé de croître pendant l'eſpace » de 40 ans. Elle étoit enfin parvenue à un ſi » haut degré, que pour la louer dignement, il » faudroit avoir un génie de la force & de la » beauté du ſien ».

On fit ſur ſa mort pluſieurs Pièces de Vers. Nous n'en rapporterons qu'une ſeule, où l'on trouve quelques traits ſublimes. C'eſt une Élégie du ſtyle le plus élevé : le nom d'Ode lui auroit mieux convenu. « Accepte, Ombre illuſtre, le » tribut d'une Chanſon qui te ſalue dans la lu- » mière éternelle. A ton arrivée, les ſacrés Parvis » retentiſſent ; la Troupe Angélique s'empreſſe, » t'environne, & oublie ſes autres fonctions.

» Que ce Poète ſoit à nous, s'écrièrent les Séta-
» phins, ce Poète qui nagea contre le torrent de
» la Sotiſe & du Vice. Que ce Poète ſoit à nous;
» ce Poète, dont la Langue divine fit expirer de
» douleur la pâle Envie, cette rivale de notre
» Chant. Reçois, grand Écrivain, la palme qui
» t'étoit réſervée. Tu es le premier des Mortels
» ajouté à notre Hiérarchie. Dis-nous, as-tu voulu
» être l'Emule de notre Feu pur & ſacré? Le
» Chœur céleſte a été juſqu'à préſent imparfait.
» Nous te ſaluons, heureux Poète, conſacré aux
» nobles ſoins de corriger la Terre & de réjouir
» les Cieux. O Saint Jean! publie ſes Chanſons
» admirables; Poſtérité, elles ſont ton héritage!
» Weſtminſter, ſa Partie mortelle eſt ton dépôt;
» qu'elle repoſe auprès de celle de Gay! leur
» union fut ſi forte, qu'ils ne furent jamais ſé-
» parés pendant leur vie; que leurs cendres
» ſoient encore unies après leur mort (1)! Villes
» de Grèce, ceſſez vos envieux débats; qu'im-
» porte maintenant où naquit Homère! Elève tes
» ſuperbes Collines, Albion! Pope t'appartient;
» Pope, la gloire & le modèle de ſon âge ».

(1) Le ſouhait de l'Auteur ne pouvoit être accompli, parce que Pope étoit mort Catholique.

PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

JE ſuis tenté de croire que tant ceux qui écrivent des Livres, que ceux qui s'amuſent à les lire, ſont la plupart du tems également peu raiſonnables dans leur attente. Les premiers ſemblent penſer que tout le monde doit approuver leurs Productions; & les derniers s'imaginent que les Auteurs doivent leur plaire à tout prix. Il me paroît que comme d'un côté aucun Homme ne peut s'arroger le droit de contrôler les opinions du reſte du Genre-Humain, ainſi de l'autre le Public ne ſauroit demander avec juſtice que, pour le divertir, un Écrivain ſacrifie tous ſes ſoins & tout ſon tems. D'où j'infere qu'il y a une obligation réciproque entre les Auteurs & les Lecteurs; la réputation que ceux-là ſouhaitent, ne leur étant dûe qu'à proportion du plaiſir qu'ils procurent à ceux-ci.

On eſt aſſez généralement d'accord que ce ſeroit une folie que de s'attendre à quelque Ouvrage

humain qui fût parfait ; & l'on diroit cependant, ſi l'on conſidère le jugement qu'on porte communément des Poèmes, que la propoſition contraire eſt reconnue pour inconteſtable. Un Critique ſuppoſe avoir rempli ſa tâche, quand il prouve qu'un Écrivain a failli dans une expreſſion, ou s'eſt trompé en quelque point ; & y a-t-il lieu alors d'être ſurpris, ſi les Poètes en général ont réſolu de maintenir le dogme de leur infaillibilité ? Car auſſi longtems qu'on n'uſera d'aucune indulgence d'un côté, on n'a aucun aveu à attendre de l'autre. A mon avis, il y a dans tout ceci plus de paſſion que la choſe ne vaut ; la Poéſie & la Critique n'intéreſſent qu'une petite partie du Genre-Humain, & n'occupent que des Hommes oiſifs, qui écrivent ou qui liſent dans leurs cabinets.

Tout bien examiné pourtant, un mauvais Auteur mérite un traitement plus favorable qu'un mauvais Critique ; car un Écrivain s'efforce, au moins ordinairement, de plaire à ſes Lecteurs, & il ne manque ſon but que parce qu'il a eu le malheur de mal juger des moyens ; mais le mauvais

Critique tâche de mettre les Lecteurs de mauvaiſe humeur : deſſein qui marque qu'il y a en lui, outre le manque de jugement, un principe de malice.

J'aurois bien des choſes à dire en faveur des mauvais Poètes. Il eſt très-difficile qu'un Homme diſtingue lui-même ce que nous appellons génie, d'avec une forte inclinarion ; & quelque grand que ſon génie puiſſe être, il ne ſauroit en faire premièrement la découverte, qu'en cédant à cette puiſſante inclination qui le rend d'autant plus ſujet à ſe tromper. Tout ce qu'il y a à faire pour lui, eſt d'écrire, & puis d'en appeller au jugement des autres : or s'il lui arrive d'écrire mal (ce qui ſûrement n'eſt pas un crime) le voilà ſur le champ tourné en ridicule. Je ſouhaiterois que nous euſſions l'humanité de comprendre, que même les plus mauvais Auteurs, dans l'effort qu'ils font pour nous plaire, méritent quelque bonté de norre part. Tout ce que nous pouvons leur reprocher, eſt l'obſtination avec laquelle ils continuent à écrire ; & ce défaur même peut s'excuſer juſqu'à un certain point. Peut-être leurs Amis particuliers ſont-ils ignotans ou peu ſin-

cères; & le reſte du monde en général eſt trop bien élevé pour leur dire une vérité offenſante, dont leurs Libraires ſont ordinairement les premiers à les infotmer. Ceci n'arrive jamais que lorſqu'ils ont trop perdu de leur tems pour pouvoir embraſſer quelque profeſſion plus convenable à leurs talens, & que les talens qu'ils ont, ſont décriés au point de ne pouvoir leur êtte preſque d'aucun uſage. Car, (ce qui eſt tout-à-fait cruel) la téputation d'un Homme dépend d'ordinaire des premiers pas qu'il fait dans le Monde; & le Public détetmine ſon opinion à notre égard, d'aprés ce que nous faiſons dans un tems où nous avons le moins de jugement pout nous conduire.

D'un autre côté, un bon Poète n'a pas plutôt mis au jour ſes Ouvrages pour ſonder le jugement du Public, qu'on le taxe de folle vanité, dans le tems que le pauvte Homme ttemble peut-êtte de peur d'être ridicule. S'il a lieu de concevoir quelque eſpérance d'avoir plû, il ſe trouve par cela même dans une fâcheuſe ſituation; cat, depuis le moment qu'il donne ſes productions à l'Imprimeut, on lui

dira auſſi peu la vérité, que s'il étoit une Belle ou un Roi. S'il manque de ſens (& véritablement il y a vingt Gens d'eſprit pour un Homme de ſens) étant continuellement flatté, il court grand riſque de devenir un fat. S'il a du ſens, il ne ſe fiera pas trop à des louanges, qui données en face doivent être ſuſpectes de flatterie; & dont il ne ſauroit guère être ſûr, ſi c'eſt en ſon abſence qu'on les a données. Quand il pourroit compter ſur l'approbation des plus ſages & des plus habiles, il n'en ſera pas moins envié pour cela par les Ignorans & par les Sots, qui ſont le grand nombre. Une nouvelle mode, qui a bon air, déplaît à ceux qui ne ſont pas en état de la ſuivre. Il en eſt de même d'un beau génie; & il y a lieu de craindre, que l'eſtime fera rarement à quelqu'un autant de bien, que le malin vouloir pourra lui faire de mal. Il y a outre cela une troiſième claſſe de Gens, qui forment la partie la plus condérable du Genre-Humain, je veux dire ceux qui n'ont rien de diſtingué en fait de goût, de connoiſſances & de talens: tous, juſqu'au dernier, le haïront, ou nourriront

quelque odieux ſoupçon contre lui : cent Hommes, d'une conduite ſans reproche, le redouteront comme Bel-eſprit ; & cent Dames d'une ſageſſe exemplaire, le déteſteront comme un Satyrique. En un mot, quel que ſoit ſon deſtin en Poéſie, il y a dix à parier contre un, qu'il devra y ſacrifier les plus doux agrémens de la vie. J'avoue cependant qu'un homme de génie, qui ſe conſacre aux Muſes, jouit de divers avantages, dont voici les principaux. Il s'amuſe, lorſqu'il eſt ſeul, ou qu'il n'a rien à faire ; il a le privilège d'être admis dans les meilleures Compagnies ; & mille choſes qui lui échappent, ne ſont pas priſes ſi fort à la rigueur que ſi c'étoit un autre qui les eût dites.

Si quelqu'un, au ſortir de la jeuneſſe, pouvoit voir ce que le ſort des Auteurs a de dangereux, il n'auroit garde de groſſir leur nombre. La vie d'un Bel-eſprit eſt un état d'épreuve ſur la terre ; & les diſpoſitions préſentes du Monde Lettré ſont telles, que celui qui entreprend de le ſervir (de quelque façon que ce ſoit), doit avoir la fermeté d'un Confeſſeur, & le courage d'un Martyr. Je

voudrois

voudrois volontiers perſuader une choſe qu'on ne croira pas, qui eſt, que je me ſuis beaucoup moins mis en peine de ce qu'on appelle Réputation, que je n'ai oſé le déclarer juſqu'ici. On doit néanmoins m'en croire à préſent plus que jamais, puiſque mes Ecrits ont déja ſubi leur ſort, & qu'il n'eſt plus tems de prévenir le Lecteur en leur faveur. Qu'il me ſoit permis d'alléguer comme une eſpèce de mérite, que le Public, avant de lire les bagatelles dont je lui ai fait préſent, n'a jamais été ennuyé par des Préfaces, ſollicité par des recommandations, ébloui par les grands noms de quelques Protecteurs, trompé par de beaux prétextes, ou fatigué par des excuſes. J'avoue que ſi j'avois été plus aviſé, je ne me ſerois jamais fait Auteur ; je me mis à écrire, parce que cela m'amuſoit ; je corrigeai, parce qu'il m'étoit auſſi agréable de corriger que d'écrire ; & je publiai mes Ouvrages, parce qu'on m'avoit dit que je pourrois plaire à ceux dont j'ambitionnois l'approbation. J'ignore juſqu'à quel point je puis avoir réuſſi ; j'étois trop amoureux de mes productions

pour en juger d'abord ; & il me reſte trop de jugement pour en être charmé à la fin. Mais j'ai lieu de croire que leur réputation ne ſauroit durer longtems, ou du moins ne mérite pas une longue durée ; car elles m'ont paru bien au-deſſous de celles de tant d'autres Poètes, & même des idées que je m'étois faites de la Poéſie.

Si quelqu'un s'imagine que je ne parle pas ſérieuſement, je le prie de conſidérer que les Anciens (& ceci ne doit s'entendre que des moindres d'entr'eux) avoient autant de génie que nous ; & qu'on donne des Pièces plus achevées à meſure qu'on y travaille avec plus de ſoin, & plus longtems. Ils s'appliquoient conſtamment non-ſeulement à cet Art, mais auſſi à chaque branche de l'Art, pour lequel ils avoient le plus de talent ; & leur grande occupation durant tout le cours de leur vie, étoit de corriger & de finir les Ouvrages qu'ils deſtinoient à la Poſtérité. Si nous pouvons nous vanter d'avoir mis en uſage les mêmes moyens, nous pouvons compter ſur la même immortalité. Il y a pourtant entr'eux & nous une dif-

férence, qui eſt toute à notre deſavantage : ils écrivoient dans des Langues qui ſont univerſelles, & dont l'uſage ſubſiſtera toujours ; au lieu que la nôtre eſt renfermée dans d'étroites bornes, tant pour l'étendue que pour la durée. Puiſſant fondement pour notre orgueil ! dans le tems que tout ce que nous pouvons eſpérer de plus flatteur ſe réduit à être lu dans une Iſle, pour être enſuite laiſſé-là au bout d'un ſiècle.

Tout ce qu'il y a de meilleur à faire pour nous, eſt de rendre nos Productions recommandables par l'imitation des Anciens ; & l'on doit regarder comme une choſe certaine, que, dans chaque ſiècle, ceux qui leur ont le plus d'obligation, ont le plus brillé du côté du ſens & du ſavoir. Car, pour dire le vrai, tout ce qu'on nomme bon-ſens, doit avoir été ſens-commun dans tous les tems ; & le ſavoir n'eſt autre choſe que la connoiſſance du ſens de nos Prédéceſſeurs. D'où il ſuit que ceux qui diſent que nos penſées ne ſont pas à nous, à cauſe qu'elles reſſemblent à celles des Anciens, pourroient dire avec autant de raiſon, que nos viſages

ne nous appartiennent pas, à cauſe qu'ils reſſemblent à ceux de nos Pères. Et vérirablement il ne ſe peut rien de plus déraiſonnable que de nous regarder comme Ecoliers, & de ſe fâcher de nous trouver tels. Je confeſſe ingénument que je me ſuis ſervi tant que j'ai pu de mes lectures; que j'ai profité du jugement des Auteurs, tant de ceux qui ſont déja morts, que de ceux qui ſe trouvent encore en vie; que je n'ai rien négligé pour découvrir, tant par mes Amis que par mes Ennemis, ce qu'il pouvoit y avoir de fautif dans mes Écrits. Mais la vraie raiſon pourquoi ces Écrits ne ſont pas plus corrects, eſt le peu de tems qu'eux & moi avons à vivre : ce ſeroit une honte de conſumer la moitié de ſa vie à joindre enſemble du ſens & de la rime; & où eſt le Critique aſſez injuſte pour ne poinr accorder à un Homme le loiſir néceſſaire pour quelque occupation plus ſérieuſe, ou quelque amuſement plus agréable?

Le ſeul argument dont je ferai uſage pour me concilier la faveur du Public, eſt que je le reſpecte autant que la plupart des Auteurs ſe reſpectent eux-

mêmes ; & que, pour l'amour de lui, j'ai ſacrifié une bonne partie de mon amour-propre, en ſupprimant bien des choſes médiocres, & même quelques autres qui me ſembloient fort paſſables. Je ne voulois pas qu'on pût me comparer à ces Auteurs qui ſe pardonnent quelques lignes en conſidération de tout un Poème, & réciproquement tout un Poème en conſidération de quelques lignes. A mon avis, il n'y a aucune qualité ſi propre à faire un bon Écrivain, que le pouvoir de rejetter ſes propres penſées ; & ſi jamais j'ai quelque droit à ce titre, ce ne ſera que par-là : car je ne puis qu'aſpirer au pardon de ce que j'ai publié ; mais ce que j'ai brûlé me doit valoir quelques louanges. A cet égard le monde m'a une eſpèce d'obligation, & eſt tenu de me rendre la juſtice de ne regarder comme mienne aucune Pièce de Poéſie qui ne ſe trouve pas dans cette Collection. Et peut-être que j'aurois bien pu me diſpenſer d'indiquer quelles Pièces ſont réellement de ma façon, ſi la malice & l'ignorance ne m'avoient pas imputé un grand nombre d'Ecrits, mauvais à plus d'un égard. Je dois, outre

cela, me juſtifier du ſoupçon d'avoir prêté mon nom pour recommander tels ou tels Ouvrages d'autrui : choſe que j'ai toujours enviſagée comme peu convenable à un Homme dont les Productions ont elles-mêmes beſoin de recommandation.

En publiant ce Recueil de mes Pièces, j'ignore ſi je dois me regarder moi-même comme un Homme qui ſe bâtit un monument ou un tombeau.

Dans le premier cas, puiſſent ces Poéſies (auſſi long-tems qu'elles dureront) ſervir de témoignage que leur Auteur ne proſtitua jamais ſes talens à des vues d'intérêt ou de parti; à juſtifier le vice; à flatter des Grands ſans mérite, ou à inſulter des Malheureux! Si j'ai bien écrit, qu'on faſſe attention que la choſe n'a pas été poſſible à moins que je n'aye eu du bon-ſens : qualité qui rend quelqu'un capable non-ſeulement d'être un bon Écrivain, mais auſſi un Homme-de-bien. Et ſi je puis avoir acquis quelque eſtime ſous le premier de ces titres, j'eſpère qu'elle ne me ſera continuée qu'en vertu du dernier.

Que ſi la publication de mes Ouvrages n'eſt

qu'un enterrement plus ſolemnel des reſtes de moi-même, je ſouhaite qu'on ſache que je meurs dans des ſentimens de charité, & très-réſigné, ſans murmurer contre la juſtice de ce Siècle, ou le moindre appel au jugement de la Poſtérité. Je déclare acquieſcer humblement à toutes les vérités que le tems découvrira au préjudice de ces Écrits; ne pouvant pas même me réſoudre à ſouhaiter que le monde ſoit dans l'erreur pour l'amour de moi. Cependant je demande alors qu'on veuille bien ſe ſouvenir, qu'il y a bien peu de Pièces dans ce Recueil, qui n'ayent été compoſées avant que j'euſſe atteint l'âge de vingt-cinq ans; deſorte que ma jeuneſſe peut devenir (comme cela arrive toujours dans les Exécutions) un cas de grace: que je ne me ſuis jamais mis aſſez en peine de mes Ouvrages, pour en faire imprimer quelque défenſe, étant dans la ferme perſuaſion que ce qui pouvoit s'y trouver de bon ſauroit bien ſe défendre ſoi-même, & que j'aurois employé d'inutiles efforts à défendre ce qui étoit mauvais: que je n'ai eu recours à aucun artifice pour acquérir ou conſerver

de la réputation, décrié aucun Auteur mort auquel j'avois obligation, brigué le ſuffrage d'aucun Auteut en vie par de fauſſes louanges, traité aucun Adverſaire d'une manière peu convenable, ou aidé à noircir la conduite d'un Rival, quand il ne m'étoit pas poſſible d'attaquer ſes Ouvtages. Enfin, ſi cette Collection périt, qu'elle ſerve d'avertiſſement aux Critiques, de prendre moins de peine, à l'avenir, pout détruire des choſes qui meurent d'elles-mêmes; & ſoit un *memento mori* pour quelques-uns de mes frivoles Contemporains les Poètes, qui leut apprenne, que quand le mérite téel manque, il ne ſert de tien d'avoir été encouragé par les Grands, loué pat ceux qui ſe donnent pour Connoiſſeurs, & favoriſé par le Public en général.

Nov. 10. 1716.

POÉSIES

POÉSIES
PASTORALES.

Rura mihi & rigui placeant in vallibus amnes,
Flumina amem, Sylvaſque, inglorius.
VIRG. Georg. Lib. II. 485.

DISCOURS

SUR

LA POÉSIE PASTORALE (1).

De toutes les eſpèces de Poéſie, il n'en eſt, je penſe, aucune qui ait fourni autant de pièces, que celle à qui l'on donne le nom de *Paſtorale*. Cependant, comme le nombre de celles qui appartiennent réellement à cette claſſe eſt très-petit, j'ai tâché de donner une juſte idée de ce genre de Poème; & me ſuis propoſé de réunir dans ce Diſcours, qui ne ſera que de quelques pages, tout ce que contiennent d'eſſentiel les nombreuſes Diſſertations que les Critiques ont faites ſur ce ſujet, ſans omettre aucune de leurs règles, pourvu qu'elle ſoit en ma faveur. Je m'engage auſſi à y concilier quelques articles, ſur leſquels ils ſemblent n'a-

(1) Compoſé à l'âge de ſeize ans, en 1704.

voir point été d'accord, & à ajouter quelques remarques qui, ſi je ne trompe, onr échappé à leur arrenrion.

L'Origine de la Poéſie eſt rapportée à cet âge, qui ſuivit de près la créarion du Monde; & comme le ſoin de garder les troupeaux paroît avoir été le premier emploi du Genre-Humain, la Poéſie Paſtorale a été probablement la plus ancienne de toutes (1). On conçoit aiſément, que pour remplir en partie le vuide d'un genre de vie ſolitaire & aſſez oiſif, les premiers Bergers ont chanté, & que dans leurs Chanſons, ils n'ont pas oublié de célébrer le bonheur de leur condition. Cette idée fit naître dans la ſuite celle d'un Poème, qui fut un tableau fidèle de ces heureux tems; & comme les ſoins des Bergers étoient plus doux & plus tranquiles qu'aucune autre occupation champêtre, les Poètes jugèrent à propos de les introduire. De-là le nom de *Poéſie Paſtorale.*

Certe Poéſie eſt une imitation de l'action d'un Berger réel, ou ſuppoſé. La forme de cette imitation eſt dramatique, ou narrative, ou compo-

(1) *Fontenelle*, Diſc. ſur la Poéſie Paſtorale.

ſée de ces deux genres (1); la Fable doit être ſimple, & les Mœurs ni trop polies ni trop ruſtiques; les penſées, quoique claires & naturelles, ſont cependant ſuſceptibles de certains ornemens, & de ſentimens vifs, mais rapides & touchans; l'expreſſion ſera humble, & néanmoins auſſi pure que le langage pourra le permettre; nette, mais point fleurie; aiſée, & d'ailleurs vive. En un mot, la Fable, les Mœurs, les penſées & les expreſſions ſeront toutes marquées au coin de la plus grande ſimplicité qu'inſpire la Nature.

Le caractère complet de ce Poème conſiſte dans la ſimplicité, la brièveté, & la délicateſſe; les deux premières de ces qualités rendent une Eclogue naturelle; & la dernière la rend touchante (2).

Si nous voulons copier la Nature, il eſt bon d'avoir préſente à l'eſprit cette idée, que la Vie Paſtorale eſt une image de ce qu'on appelle le Siècle d'or. De ſorte qu'il ne s'agit pas de repréſenter nos Bergers tels qu'ils ſont aujourd'hui, mais tels qu'ils doivent naturellement avoir été dans le tems que l'occupation de garder les trou-

(1) Heinſius in Theoc.

(2) Rapin de Carm. Paſt. p. 2.

peaux & d'en avoir ſoin, étoit celle de la plus ſaine partie du Genre-Humain. Pour porter cette reſſemblance plus loin, il faudroit prêter à ces Bergers les connoiſſances Aſtronomiques dont leur genre de vie peut avoir eu beſoin. Ce ton de piété envers les Dieux, qu'on apperçoit ſi viſiblement dans tous les Ouvrages de l'antiquité, eſt eſſentiel à ce Poème, qui d'ailleurs doit être écrit dans l'ancien goût : il faut que les liaiſons ſoient faciles, les narrations & les deſcriptions abrégées, & les périodes conciſes (1). Outre cela, toute l'Eclogue doit être courte ; car on ne ſauroit ſuppoſer que dans ces premiers tems la Poéſie ait été un travail pour les hommes, mais plutôt l'amuſement de leurs loiſirs.

Relativement à notre ſiècle, rien ne contribue tant à rendre ces ſortes de Pièces naturelles, que lorſqu'on y découvre quelque connoiſſance de ce qui a rapport à la Vie Champêtre (2). Au reſte, il ne faut point qu'il y paroiſſe un deſſein formé, de peur que le deſir trop marqué de paroître na-

(1) *Rapin*, Réflexions ſur l'Art Poét. d'Ariſt. p. 2. Réflex. XXVII.

(2) Préf. to Virg. Paſt. in Dryd. Virg.

turel, ne détruiſe cet air de naïve ſimplicité qui plaît tant. Car ce qui plaît dans ce genre de Poéſie, vient principalement de l'image qu'on ſe forme d'une vie innocente & tranquille.

Pour nous aſſurer ce plaiſir, nous devons nous faire une eſpèce d'illuſion, en n'enviſageant la Vie Paſtorale que de ſon beau côté (1); & il ne ſuffit pas d'introduire des Bergers qui s'entretiennent d'une facon naturelle; il faut auſſi avoir égard au ſujet de leur converſation, en prenant garde qu'il ait quelque beauté particulière, & qu'il ſoit différent dans chaque Eclogue (2). Rien ne contribue tant à cette variété, que de fréquentes comparaiſons, tirées des objets les plus agréables qu'offre la Campagne; des apoſtrophes adreſſées à des êtres inanimés; de belles digreſſions, mais courtes; l'Art d'inſiſter quelquefois un peu ſur les circonſtances; & enfin, l'élégance dans l'arrangement des mots, afin de flatter l'oreille. Pour cet effet, quoique l'harmonie appartienne proprement à la Poéſie Héroïque, les Vers doivent être aiſés, unis & coulans.

(1) *Fontenelle*, Diſcours ſur la Poéſie Paſtorale.

(2) *Voyez* la Préface citée ci-deſſus.

C'eſt par de ſemblables règles, qu'il convient de juger de la Poéſie Paſtorale; & puiſque les inſtructions ſur tout Art quelconque, doivent être tirées de ceux qui ont porté cet Art à ſon plus haut point de perfection, les Ciriques ont puiſé dans Théocrite & dans Virgile les règles que nous venons d'indiquer.

Théocrire n'a point ſon égal en fait de ſimplicité. Le ſujet de ſes Idylles eſt purement Paſtoral; mais il n'eſt pas ſi exact dans le choix de ſes perſonnages, ayant introduir des Moiſſonneurs & des Pêcheurs auſſi bien que des Bergers. Il eſt ſujet à trop érendre ſes deſcriptions; défaut, dont celle de la Coupe dans ſa première Paſtorale, fournit un exemple frappant. Ce même Poète paroît auſſi manquer un peu du côré des mœurs, ayant fair quelquefois ſes Bergers trop groſſiers à plus d'un égard, témoins ſa quarrième & ſa cinquième Idylles. Mais il ſuffit qu'il ait été le Maître de tous ceux qui onr écrit dans le même genre après lui, & que ſon dialecte ſeul ait un charme ſecret qu'aucun autre n'a imiré juſqu'ici.

Virgile, qui copie Théocrire, rafine ſur ſon modèle, qu'il ſurpaſſe dans tous les points où le jugement eſt ſur-tout requis. Quoique certains ſu-

jets qu'il traite ne ſoient pas proprement du genre Paſtoral, il ne laiſſe pas d'y jetter une admirable variété, dont le Poète Grec n'avoit aucune idée (1). Virgile l'emporte auſſi en fait d'exactitude & de briéveté ; mais il ne l'égale, ni en ſimplicité, ni par le choix analogue du ſtyle. On pourroit peut-être attribuer le premier de ces défauts à ſon ſiècle, & l'autre à ſa langue.

Parmi les Modernes, ceux qui ont le plus fidèlement imité ces Anciens, ont le mieux réuſſi. Le Taſſe & notre Spenſer ont marqué le plus de génie. Le premier, dans ſon Aminte, s'eſt montré auſſi ſupérieur à ceux de ſes Contemporains qui ont fait des Poéſies Paſtorales, qu'il l'eſt aux Poètes Épiques de ſon pays dans ſa Jéruſalem délivrée. Mais comme l'Aminte ſemble avoir été, en Italie, l'original d'une nouvelle eſpèce de Poème, ſavoir, la Comédie Paſtorale, on ne ſauroit guères conſidérer cette pièce comme imitée des Anciens. Le Calendrier de Spenſer, au jugement de M. Dryden, eſt l'ouvrage le plus achevé en ce genre qu'aucune Nation ait produit depuis

(1) *Rapin*, Réfl. ſur Ariſt. Part. II. Réfl. XXVII. Pref. to the Ecl. in Dryden's Virg.

l'époque de Virgile (1). Ce n'eſt pas qu'il ſoit ſans défauts. Les Éclogues de ce Poète ſont un peu trop longues quand on les compare avec celles des Anciens. Il donne quelquefois trop dans l'Allégorie, & parle de matières de Religion en ſtyle Paſtoral, comme le Taſſe avoit fait avant lui. Il a fait uſage de la Meſure Lyrique; ce qui eſt contraire à la pratique des anciens Poètes. Ses Stances ne ſont pas toujours égales, ni toujours bien choiſies. Par exemple, pour avoir employé quelquefois des Quatrains, il s'eſt vu obligé d'étendre dans quatre vers ce qu'il auroit pu dire nettement en deux.

En fait de mœurs, de penſées & de caractères, il approche fort près de Théocrite lui-même, auquel néanmoins il eſt très-inférieur par le dialecte, nonobſtant toutes les peines qu'il s'eſt données pour l'égaler: car le dialecte Dorien étoit d'une grande beauté du tems de Théocrite; il étoit en uſage dans une partie conſidérable de la Grèce, & fréquemment dans la bouche de pluſieurs des plus grands perſonnages de ce Pays; au lieu que l'Anglois ſuranné & les phraſes villa-

(1) Dedication to Virg Ecl.

geoiſes de Spenſer, ſe trouvoient hors d'uſage excepté parmi le peuple. Comme il y a une différence réelle entre ſimplicité & ruſticité, auſſi l'expreſſion d'une penſée ſimple doit elle être claire, mais non groſſière. L'addition qu'il a faite d'un Calendrier à ſes Éclogues, eſt quelque choſe de beau; puiſque par-là, outre ce qu'il a de commun avec les autres Auteurs de Poéſies Paſtorales, il a l'avantage de pouvoir comparer la vie humaine aux différentes Saiſons, & d'expoſer en même tems aux yeux de ſes lecteurs le grand & le petit Monde dans leurs différens changemens & la variété de leurs aſpects. Cependant la diviſion ſcrupuleuſe de ſes Paſtorales en mois, l'a obligé ou de répéter la même deſcription en d'autres mots, pour un période de trois mois; ou de l'omettre, pour éviter la répétition : d'où il eſt arrivé que quelques-unes de ſes Éclogues (comme la ſixième, la huitième & la dixième) ne ſont diſtinguées l'une de l'autre, que par leurs titres; & la choſe ne peut être autrement, puiſque l'année n'a pas aſſez de variété, pour que chaque mois ſoit ſuſceptible d'une deſcription particulière.

Pour ce qui regarde les quatre Éclogues ſuivantes, je me contenterai de dire ſimplement, qu'elles comprennent tous les ſujets que les Cri-

tiques qui ont fait des remarques ſur Théocrite & ſur Virgile, ont reconnu comme propres au Genre Paſtoral ; que relativement aux différentes Saiſons, les diſcriptions en ſont auſſi variées que celles de Spenſer ; que pour l'emporter même à cet égard ſur mon Rival, j'ai tâché de mettre de la variété dans les différens intervalles du jour, dans les occupations champêtres qui les rempliſſent, & dans les lieux propres à de pareilles occupations ; ſans négliger ce qui convient à l'âge des Interlocuteurs, & aux paſſions convenables à chaque âge.

Après tout, ſi ces Pièces ont quelque mérite, je le dois aux chef-d'œuvres des Anciens, que j'ai tâché d'imiter. C'eſt à quoi je n'ai point épargné mes peines, ayant eu tout le loiſir néceſſaire pour bien étudier ces grands modèles.

LE PRINTEMS,

OU

DAMON.

PREMIERE PASTORALE.

AU CHEVALIER TRUMBALL.

AVERTISSEMENT.

Cette Éclogue & les trois ſuivantes, ont été compoſées par M. Pope à l'âge de ſeize ans, & ont paſſé alors entre les mains de MM. Walsh, Wycherley, Mainwaring, Granville, dans la ſuite Lord Lansdown, du Chevalier Trumball, du Docteur Garth, des Lords Halliſax & Somers, & de quelques autres. L'Auteur reçut de grands encouragemens de tous ces Meſſieurs, & particulièrement de M. Walsh, que Dryden appelle le meilleur Critique de ſon ſiècle. » *L'Auteur, dit-*
» *il, ſemble avoir un génie tout particulier pour*
» *cette eſpèce de Poéſie, & un jugement très-ſupé-*
» *rieur à ſon âge. Il a beaucoup emprunté des*
» *Anciens. Mais ce qu'il y a mêlé du ſien, n'eſt*
» *nullement inférieur à ce qu'il a pris d'eux. On*
» *peut dire, ſans la moindre flatterie, qu'au même*
» *âge Virgile n'a rien écrit de ſi bon; ſa Préface*
» *eſt également judicieuſe & ſavante* ». Lettre à M. Wycherley, *Avril* 1705.

» *Vers ce même tems, Mylord Lansdown, par-*
» *lant de la jeuneſſe de notre Poète, dit (dans une*
» *Lettre imprimée) que s'il continuoit comme il avoit*
» *commencé, la Poéſie Paſtorale des Anglois ne*

» *ſe trouveroit nullement inférieure à celle des La-* » *tins du tems de Virgile* ». *Quoique ces pièces ſoient les productions d'un Poète fort jeune encore, il ne laiſſoit pas de les regarder comme ſupérieures à toutes ſes autres Poéſies, dont aucune, ſuivant lui, n'eſt auſſi correcte pour la verſification, ni auſſi harmonieuſe.*

La raiſon qui l'aura déterminé à rendre les vers de ſes Éclogues ſi coulans & ſi doux, étoit ſans doute que cette ſorte de Poème eſt portée au plus haut point de perfection, quand des penſées ſimples & naturelles ſont tournées d'une manière aiſée, & exprimées par des ſons qui flattent agréablement l'oreille; au lieu que la beauté de la plupart des autres eſpèces de Poéſie exige un caractère d'énergie, tant pour la penſée que pour l'expreſſion.

Parmi les Lettres que M. Pope écrivit vers ce même tems à M. Walsh, il y en a une, où il fait l'énumération de pluſieurs délicateſſes dont la verſification eſt ſuſceptible, & qui peut-être n'ont jamais été auſſi exactement obſervées dans ancun Poème Anglois, que dans ces Paſtorales.

Le Chevalier Trumball, qui venoit de réſigner ſa Charge de Secrétaire d'État ſous Guillaume III, ſe lia d'amitié, à l'âge de plus de ſoixante ans, avec notre Poète, qui n'en avoit que ſeize.

LE

LE PRINTEMS,

OU

DAMON.

PREMIÈRE PASTORALE.

J'ESSAYE le premier (& je n'en rougis pas) de faire entendre des airs champêtres dans les plaines fortunées de Windſor (1). Belle Tamiſe, coule doucement de ta ſource ſacrée, tandis que la Muſe qui inſpira Théocrite, chante ſur tes bords. Que l'haleine des tendres Zéphirs, qui ſe jouent parmi ces roſeaux, annonce le retour & les beautés du Printems; & que les rochers d'Albion rétentiſſent à ſes accens. O toi qui, trop ſage pour connoître l'orgueil, & trop bon pour exercer

(1) *Pryma Syracuſio dignata eſt ludere verſu,*
Noſtra nec irubuit ſylvas habitare Thalia.
Virg. Ecl. VI. 1.

C'eſt-là l'Exorde général des Paſtorales, à l'imitation de la ſixième Eclogue de Virgile.

le pouvoir, jouis de la gloire d'avoir ceſſé d'être grand, & t'es montré ſupérieur au Monde en le quittant ! permets que ma Muſe tire des ſons d'un ruſtique chalumeau, en attendant que ta lyre nous raviſſe encore en admiration à l'ombre des bocages qui t'ont vu naître (1). Ainſi quand le Roſſignol ſe retire pour goûter les douceurs du repos, la Fauvette peut ſuppléer à ſes chants ; mais lorſqu'il revient à ſa mélodie, elle l'écoute en ſilence, & lui applaudit, avec tous les habitans de l'air, en battant des aîles.

Les troupeaux ſecouoient déja la roſée, ces pleurs que l'Aurore naiſſante verſe ſur toute la nature, lorſque deux bergers que l'Amour & les Muſes tenoient éveillés, les menèrent dans un vallon riant. Les premiers feux d'un beau jour s'échappoient déja ſur la pente de la montagne, quand Daphnis & Strephon s'entretintent ainſi.

DAPHNIS.

Écoute comme les oiſeaux, par la gaieté de leurs chants, hâtent le lever de l'Aurore ! Pour-

(1) Le Chevalier Trumball, né dans la Forêt de Windſor, s'y choiſit une retraite, après qu'il eut réſigné le poſte de Sécretaire-d'État. Le tems de cette Éclogue eſt le matin, & la ſcène un Vallon.

quoi nous taire ! L'Alouette ſe fait déja entendre ; & Philomèle ſalue le Printems par ſon ramage. Serions-nous triſtes quand l'Étoile du matin brille avec tant d'éclat, & que la Nature prodigue ſes merveilles de toutes parts ?

STREPHON.

Chante donc, pendant que ces bœufs tracent à pas lents des ſillons dans la plaine, & Damon écoutera nos accords. Ici le crocus & la violette étalent leurs brillantes couleurs. Ici le zéphir careſſe d'un ſouffle amoureux la roſe qui vient d'éclorre. Que Damon juge qui de nous deux aura le mieux chanté. Je parie cet agneau qui bondit près de la fontaine, & qui s'arrête enſuite pour voir le mouvement de ſon image dans l'eau.

DAPHNIS.

Et moi je haſarde cette coupe, ſur laquelle eſt gravé un mêlange de lierre, de pampres & de grappes (1) : le contour eſt orné de quatre bas-reliefs, qui repréſentent les différentes ſaiſons de l'année ; & comment s'appelle cette bande, où douze Signes ſe ſuivent dans un ſi bel orde (2)?

(1) *Lenta quibus torno facili ſuperaddita vitis,*
Diffuſos ederâ veſtit pallente corymbos.
Virg. Ecl. III. 38.

(2) Le ſujet de ces quatre Paſtorales, gravé ſur la coupe,

DAMON.

Vous chanterez l'un après l'autre ; c'eſt ainſi que chantent les Muſes. L'aubépine fleurit ; les marguerites pouſſent déja ; les arbres ſont parés de feuilles, & la terre de fleurs (1) ; commencez ; l'écho du vallon va rendre votre harmonie.

STREPHON.

Apollon, inſpire-moi ; je chante ma Délie ; donne à mes accens la touchante mélodie de Waller ou de Granville (2) : j'offrirai aux pieds de tes autels un taureau fier, & blanc comme du lait, qui cherche les combats, & d'un pied menaçant fait voler la pouſſière dans l'arène (3).

---

eſt très-bien imaginé. C'eſt à l'exemple de Virgile que Pope repréſente Daphnis, comme embarraſſé à déſigner le Zodiaque.

Et quis fuit alter
Deſcripſit radio totum qui gentibus orbem ?
Eclog. III. 42.

(1) *Alternis dicetis, amant alterna Camenæ :*
Et nunc omnis ager, nunc omnis parturit arbos ;
Nunc frondent ſylvæ ; nunc formoſiſſimus annus.
Virg. Ecl. III. 60.

(2) George Granville, dans la ſuite Lord Landsdown, connu par ſes Poéſies, dont il compoſa la plupart étant encore fort jeune. Il s'étoit propoſé Waller pour modèle.

(3) ——— *Paſcite taurum,*
Qui cornu petat, & pedibus jam ſpargat arenam.
Virg. Ecl. III. 86.

DAPHNIS.

Amour ! couronne mes efforts en faveur de Sylvie : que ma voix triomphe comme ſes yeux. Je ne t'immolerai point d'agneau : ta victime, Amour ! ſera le cœur du Berger.

STREPHON.

Mon aimable Délie me fait ſigne de la plaine, puis ſe cache dans quelque endroit ombragé. Auſſitôt je la cherche avec empreſſement : elle voit mon embarras, & feint d'en rire : ſon rire, interprète de ſes vœux, me découvre où elle eſt.

DAPHNIS.

Sylvie ſemble voler ſur l'émail des prairies; elle court, & ſe flatte qu'elle ſera apperçue : un tendre regard m'invite à la pourſuivre. Ah ! que ſes yeux & ſes pieds ſont peu d'accord (1).

STREPHON.

Que le riche Pactole roule ſes flots ſur un ſable d'or, & que les arbres verſent l'ambre ſur les rives du Pô : Tamiſe fortunée ! tes heureux bords ſont habités par les plus charmantes Bergères :

(1) *Malo me Galatea petit, laſciva puella ;*
Et fugit ad ſalices, ſed ſe cupit ante videri.
Virg. Ecl. III. 65.

paiſſez ici, mes agneaux; je ne vous mènerai pas dans d'autres climars.

DAPHNIS.

La Mère des Amours aime les boſquets d'Idalie; Diane ſe plaît à Cynthe, & Cérès à Hybla; mais Hybla, Cynthe, & les boſquets d'Idalie, ne ſauroient être comparés à la forêt de Windſor, dont l'ombre & le frais plaiſent tant à ma Sylvie.

STREPHON.

Toute la Nature ſe couvre de deuil; le ciel ſe fond en eau; les oiſeaux gardent un triſte ſilence; les fleurs languiſſent & n'ont pas la force de s'ouvrir : un ſourire de Délie fait épanouir les fleurs; le ciel devient ſerein; & les oiſeaux reviennent à leurs chants (1).

DAPHNIS.

Toute la Nature s'égaye; les arbres, plus beaux que jamais, procurent une fraîcheur délicieuſe; le Soleil répand dans l'air une douce chaleur : Sylvie ſourit; & tout éclat ſemble éclipſé.

(1) *Aret ager, vitio moriens ſitit aëris herba*, &c.
Phyllidis adventu noſtræ nemus omne virebit.
Virg. Ecl. VII. 57.

STREPHON.

Au Printems j'aime nos prairies, en Automne les côteaux, le matin les plaines, & à midi l'ombre des forêts; mais pour Délie, je l'aime toujours: dès que je ceſſe de la voir, ni les plaines le matin, ni l'ombre des forêts à midi, n'ont plus d'agrémens pour moi.

DAPHNIS.

Sylvie réunit les beautés de l'Automne & celles du mois de Mai : plus éclatante que le Soleil en plein midi, elle a encore toute la fraîcheur de l'Aurore. Le Printems même déplaît, quand elle n'eſt point ici; mais avec elle mes vœux ſont ſatisfaits; c'eſt un Printems éternel.

STREPHON.

Dis-moi, Daphnis, dis-moi, en quel heureux pays croît un arbre merveilleux, qui produit des Monarques auguſtes (1)? Si tu le devines, je te cède le prix; & j'avouerai que ta Bergère eſt plus belle que la mienne.

DAPHNIS.

Non, dis-moi, premièrement, en quels champs

(1) Par alluſion au chêne, dans lequel Charles II ſe tint caché, après la perte de la Bataille de Worceſter.

plus fortunés naît un Chardon, auquel le Lys n'oſeroit s'égaler (1)? & je te cèderai un prix bien plus noble, Sylvie elle-même.

DAMON.

Ceſſez de diſputer. Daphnis, j'aſſigne la coupe à Strephon, & à toi l'agneau. Heureux Amans, dont les Nymphes poſſèdent tant d'atrraits! Heureuſes Nymphes, dont les attraits ſont ſi bien chantés par leurs Amans! Levons-nous; & pour être à couvert de l'inondation qui nous menace, gagnons ces berceaux d'aubépine: leur parfum embaume l'air; & le gazon y eſt parſemé de fleurs. Hâtons-nous; les troupeaux raſſemblés cherchent un aſyle; & les Pléïades verſent déja leurs pluies fécondes.

(1) Par alluſion au chardon que les Rois d'Angleterre portoient dans leurs armes. On ſait que les fleurs de lys ſont les armes de France. Ces deux Énigmes ſont une imitation de ce paſſage de Virgile:

Dic quibus in terris (& *eris mihi magnus Apollo*)
Tres pateant, &c.

Ecl. III. 104.

L'ÉTÉ,

OU

ALEXIS.

SECONDE PASTORALE.

AU DOCTEUR GARTH.

LE fils d'un Berger (il n'ambitionne pas un plus beau nom) menoit ſon troupeau le long des flots argentés de la Tamiſe, en regardant triſtement les rayons du Soleil, qui ſe jouoient ſur la ſurface des eaux, & l'ombre tremblante des Aunes verdoyans. A peine eut-il commencé ſon amoureuſe plainte, que les flots oublièrent de couler; ſes moutons rangés autour de lui, témoignèrent une compaſſion muette; les Nayades pleurèrent dans leur humide ſéjour; & Jupiter approuva ſa douleur en faiſant tomber du Ciel une douce pluie (1). Accepte, ô Garth! ces premiers hommages de

(1) *Et lato deſcendet plurimus imbri.*
Virg. Ecl. VII. 60.

ma Muſe, qui voudroit ajouter une couronne de lierre à tes lauriers (1). Entends le récit des maux que l'amour fait ſouffrir à des cœurs ſans expérience ; c'eſt la ſeule maladie que tu ne ſaurois guérir.

Hêtres touffus, Ondes limpides, plus propres à garantir des rayons brûlans de Phœbus, que des traits enflammés de Cupidon, c'eſt à vous que j'adreſſe ma plainte ! Tout paroît attentif à ma voix : les Collines & les Rochers ſe prêtent à ma douleur ; & les échos répèteront mes triſtes accens (2). Pourquoi es-tu plus fière & plus inſenſible qu'eux ? Mes Brebis bêlantes répondent à mes ſoupirs ; la chaleur les incommode ; un feu plus ardent me conſume ; & tandis que Syrius brûle l'aride plaine, un éternel hiver règne dans ton cœur.

Où êtes-vous Muſes ? en quelles plaines, ou en quels bocages errez-vous, tandis que votre Alexis languit dans les chaînes d'un amour ſans eſ-

(1) Le Docteur Samuel Garth, Auteur du *Diſpenſary*, fut un des premiers amis de notre Poëte, qui, quand il fit connoiſſance avec lui, étoit âgé de quatorze ou quinze ans. Leur amitié dura depuis l'année 1703 juſqu'à 1718, qui fut celle de la mort de Garth.

(2) *Non canimus ſurdis, reſpondent omnia ſylvæ.*
Virg. Ecl. X. 8.

poir (1)? Êtes-vous dans ces belles prairies que l'Iſis arroſe de ſes ondes ſacrées, ou dans ces vallons délicieux que le Cam travetſe & fertiliſe ? Je me ſuis regardé l'autre jour dans le cryſtal d'une fontaine; & j'ai rougi de me trouver ſi beau (2). Mais depuis que je n'ai plus d'attraits à tes yeux, je m'éloigne des fontaines que je cherchois auparavant. Il fut un tems, où je connoiſſois les vertus de chaque herbe, & de chaque plante qui boit la roſée du matin. Ah ! malheureux Berger, à quoi te ſert l'art de guérir tes agneaux, ſans pouvoir guétir ton cœur ?

Que d'autres Bergers s'occupent de ſoins champêtres; que leurs troupeaux ſoient en meilleur état & rendent de plus riches toiſons; mais, pour moi, ah ! que je puiſſe ſeulement chanter auprès de cette montagne, jouir de mon amour & ceindre mon front de lauriers ! J'ai le chalumeau dont Colin tira autrefois des ſons ſi doux (3). Il me le

(1) *Quæ nemora, aut qui vos ſaltus habuere, puellæ*
Nayades, indigno cum Gallus amore periret ?
Ibid. v. 9.

(2) *Nuper me in littore vidi,*
Cum placidum ventis ſtaret mare; non ego Daphnim,
Judice te, metuam, ſi nunquam fallat imago.
Virg. Ecl. II. 25.

(3) C'eſt le nom que Spenſer a pris dans ſes Eclogues, où ſa Maîtreſſe eſt célébrée ſous celui de Roſalinde.

laiſſa en mourant, & me dit : » Alexis, prends » ce chalumeau (1) : c'eſt le même qui apprit » aux échos de nos bois le nom de ma Roſalinde ». Je le ſuſpendrai à cet arbre ; je le condamne à un ſilence éternel puiſque tu le mépriſes. Ah ! ſi quelque pouvoir ſupérieut me transformoit en cet Oiſeau captif, qui chante dans ce berceau iſolé, ma voix pourroit alors te flatter ; & je jouirois des tendres baiſers que tu lui deſtines.

Les Habitans de nos bois ne méptiſent point mes accens : les Satyres danſent au ſon de ma voix ; & Pan applaudit à mes chanſons : les Nymphes, quittant leurs tranquiles retraites, m'appottent les prémices de leurs fruits, & des tourtetelles blanches comme du lait ; mais c'eſt en vain que chaque Nymphe me vante ſes préſens. C'eſt à toi ſeule qu'ils ſont deſtinés. C'eſt pour toi que nos Bergets tâchent de raſſemblet dans une guirlande toutes les beautés des plus brillantes fleurs : accepte un hommage uniquement dû à celle en qui tous les charmes ſont réunis

Songe aux délices de la Vie Champêtre ! Les

(1) *Eſt mihi diſparibus ſeptem compacta cicutis*
Fiſtula, Damatas dono mihi quam dedit olim,
Et dixit moriens, te nunc habet iſta ſecundum.
Virg. Ecl. II. 36.

Dieux mêmes ont choiſi leur Élyſée parmi nous. C'eſt dans les bois que Vénus s'égaroit avec Adonis ; & la chaſte Diane aime l'ombre des forêts (1). Viens, Nymphe aimable, viens embellir ces lieux ; goûte la volupté dans ces heures conſacrées au ſilence, où les Bergers, après avoir dépouillé les troupeaux de leur laine, vont chercher le repos ; où les Moiſſonneurs fatigués quittent leurs champs brûlés par le ſoleil, &, couronnés d'épis, viennent rendre graces à Cérès. Aucune Vipère ne ſe tient cachée dans ce bocage ; mais le Serpent, qu'on appelle Amour, loge dans mon ſein. Ici la diligente Abeille exprime le parfum des fleurs ; mais ton Alexis ne connoît d'autres délices que ta préſence. Ah ! daigne viſiter ces retraites tranquilles, nos fontaines & ces berceaux de verdure. La douce haleine des Zéphirs rafraîchira l'air par-tout où tu porteras tes pas ; & les arbres plieront leurs branches pour te procurer de l'ombre par-tout où tu ſeras aſſiſe : les fleurs naîtront ſur tes pas ; & ce que tu voudras bien regarder, prendra une face riante. Que je ſoupire après le bonheur de paſſer

(1) ——— *Habitarunt Dî quoque ſylvas.*
Virg. Ecl. II. 60.
Et formoſus oves ad flumina pavit Adonis.
Idem. Ecl. X. 18.

mes jours avec toi, d'invoquer les Muſes, & de faire retentir ces côteaux de tes louanges ! Tes louanges ſeront chantées par les oiſeaux dans nos bois ; & les Vents en porteront les ſons juſqu'à l'Empirée (1). Ah ! ſi chantant toi-même, tu diſputois à Orphée le prix de l'harmonie, on verroit bientôt les forêts étonnées recommencer de nouvelles danſes, les montagnes, dociles à la voix qui les appelle, ſe mouvoir, & les flots reſter ſuſpendus pour écouter.

Mais vois les Bergers chercher une retraite contre les ardeurs du Midi, les troupeaux mugiſſans gagner les bords des ruiſſeaux, & mes moutons haletans ſe traîner vers des ombrages plus épais. O Dieux ! n'y a-t-il point de remède contre l'Amour ? Le Soleil, moins ardent, ſe plongera bientôt dans le ſein des Mers, où finit ſa courſe ; pour moi, je brûle toujours des mêmes flammes ; le cruel amour me tourmente le jour ; & la nuit il ne me laiſſe aucun repos (2).

(1) *Partem aliquam venti Divûm referatis ad auras.*
Virg. Ecl. III. 73.

(2) *Me tamen urit amor, quis enim modus adſit amori ?*
Virg. Ecl. II. 68.

L'AUTOMNE,

OU

HYLAS ET ÆGON,

TROISIÈME PASTORALE (1).

A M. WYCHERLEY.

HYLAS & Ægon chantoient leurs triſtes amours à l'ombre d'un Hêtre touffu. Celui-ci ſe plaignoit d'une Amante infidèle; l'autre pleuroit une Bergère abſente; les bocages retentiſſoient des noms de *Délie* & de *Doris*. Nymphes de Mantoue, inſpirez-moi! je répète les tendres accens d'Hylas & d'Ægon.

O Toi, que les neuf Sœurs ont doué de l'eſprit de Plaute, de l'art de Térence, & du feu de Ménandre (2)! Toi, dont la raiſon inſtruit, dont la

(1) Cette Paſtorale conſiſte en deux parties, comme la huitième de Virgile. La ſcène eſt une Colline; le tems, l'heure du coucher du Soleil.

(2) Wycherley s'eſt acquis beaucoup de réputation par ſes

gaieté charme, dont le jugement ſert de régle, & dont le génie ſe prête à tout! Toi, qui connois ſi bien la Nature, vois le cœur des Bergers, leurs paſſions ſans artifice, & leurs tendres peines!

Phœbus prêt à finir ſa carrière, brilloit d'un éclat moins vif; des nuances de pourpre & d'or embelliſſoient les nuages, quand le malheureux Hylas fit entendre aux rochers & aux montagnes ces accens mélodieux, ſi propres à les attendrir.

Doux Zéphirs, allez, emportez ſur vos aîles mes ſoupirs! portez-les juſqu'à l'oreille de Délie! Tel qu'une Tourrerelle, à qui la perte de ſa compagne coûte de profonds regrets, mes gémiſſemens ſe perdent dans les airs ſans être entendus de Délie.

Doux Zéphirs, allez, emportez ſur vos aîles mes ſoupirs! Depuis que Délie eſt abſente, les oiſeaux ont ſuſpendu leur chant; les arbres laiſſent tomber leurs feuilles & ne procurent plus d'ombre; les lys penchent la tête & ſe flétriſſent. O

Comédies, & en particulier par celles qui ſont connues ſous les noms de *Plain-dealer* & de *Country-Wife*. Il étoit ſatyrique; & c'eſt avec raiſon qu'on lui a reproché d'avoir mis trop d'eſprit dans ſes Pièces. Congrève ſe l'eſt dans la ſuite propoſé pour modèle, avec cette différence pourtant qu'il a été plus correct que lui.

fleurs,

Fleurs, qui vous fanez quand le Printems vous abandonne ; Oiſeaux, qui ne chantez plus dès que l'Eté eſt paſſé ; Arbres, qui dépériſſez auſſi-tôt que les chaleurs de l'Automne ne ſe font plus ſentir, dites-moi, l'abſence n'eſt-elle pas une mort pour ceux qui aiment ?

Doux Zéphirs, allez, emportez ſur vos aîles mes ſoupirs ! Malheur aux champs qui arrêtent ma Délie. Que les fleurs s'y flétriſſent ; que les arbres y ſéchent & meurent ; que tout y périſſe, excepté elle. Qu'ai-je dit ? en quelques lieux que ma Délie ſe trouve, puiſſe le Printems l'y accompagner, & les fleurs naître ſous ſes pas ; que des boutons de roſe entr'ouverts ornent les chênes, & que l'ambre découle de chaque buiſſon (1).

Doux Zéphits, allez, emportez ſur vos aîles mes ſoupirs ! Les Oiſeaux oublieront de faire entendre leur chant du ſoir, les Vents de prendre haleine, les Sommets des hauts pins de flotter par ondes, & les Ruiſſeaux de murmurer, avant que je ceſſe d'aimer Délie. Sa vue a plus de charmes

(1) ——————— *Aurea dura*
Mala ferant quercus ; narciſſo floreat alnus ;
Pinguia corticibus ſudent electra myrica.
Virg. Ecl. VIII. 58.

pour moi, que les fontaines jailliſſantes pour un Berger que la ſoif dévore; que le ſommeil pour un Laboureur accablé des fatigues de la journée; qu'une pluie douce pour les alouettes, ou qu'un beau ſoleil pour l'induſtrieuſe abeille (1).

Doux Zéphirs, allez, emportez ſur vos aîles mes ſoupirs! Viens Délie, viens; où reſtes-tu ſi long-tems? N'entends-tu pas les rochers & les cavernes retentir de ton nom? O Dieux, où s'égarent mes eſpérances? Eſt-ce un ſonge d'Amant? ou ma Délie ſeroit-elle ſenſible à mon amour (2)? Elle vient; ma Délie vient!.... Zéphirs, retenez vos haleines, & n'emportez plus ſur vos aîles mes ſoupirs.

Ægon chanta enſuite, & fut admiré des bocages de Windſor. Muſes, daignez redire ce que vous mêmes avez inſpiré.

Répétez, ô Collines, mes triſtes accords! Je me plains de la parjure Doris. Son infidélité me fera mourir ici, où les ſommets des montagnes s'élèvent

(1) *Quale ſopor feſſis in gramine, quale per æſtum*
Dulcis aquâ ſaliente ſitim reſtinguere rivo.
Virg. Ecl. V. 45.

(2) *An qui amant, ipſi ſomnia fingunt?*
Idem. Ecl. VIII. 108.

au-deſſus des humbles vallons pour ſe petdre dans les nues ; tandis que les bœufs rendus de chaleur & de laſſitude, chancellent en quittant les champs ; tandis que la fumée ſort en nuages des toîts de nos cabanes, & que les ombres mobiles gliſſent ſur la ſombre verdure des prairies.

Répétez, ô Collines ! mes triſtes accords. Que de jours n'avons-nous point paſſés ſous ce vieux peuplier ! Souvent j'ai gravé ſur l'écorce les tendres vœux de Doris, tandis qu'elle attachoit des guirlandes de fleurs aux branches où elle pouvoit atteindre : les fleurs, hélas ! ſont fanées, & les vœux mis en oubli. Ainſi ſon amour expire ; & mon eſpoir n'eſt plus.

Répétez, ô Collines ! mes triſtes accords. Le brillant Arcture mûrit nos moiſſons par ſes douces influences ; les branches plient ſous le poids de leurs fruits dotés ; les grapes préparent des flots de vin ; & les baies de génevre parent nos boſquets jauniſſans. Juſtes Dieux ! l'amour ſeul ſera-t-il ingrat ?

Répétez, ô Collines ! mes triſtes accords. Les Bergers me crient ; » Ton troupeau eſt en danger «. .... Ah ! de quoi me ſert-il de garder mon troupeau, à moi qui, en le gardant, ai perdu mon cœur ? Pan vint, & me demanda, quel charme magique cauſoit mes peines, ou quel œil ſiniſtre

m'avoit faſciné (1)? Eh! quels autres yeux que ceux de Doris ont le pouvoir de charmer? ou quelle autre magie y a-t-il que celle de l'Amour?

Répétez, ô Collines! mes triſtes accords. Je vais fuir les Bergers, les troupeaux, & les plaines fleuries. Je puis quitter les plaines, les troupeaux, les Bergers, le Genre-humain, tout l'univers... excepté l'Amour. Je te connois, Amour! tu as pris naiſſance ſur une montagne déſerte, & une Tigreſſe t'y a nourri de ſon lait (2). L'Ærna t'a vomi de ſes entrailles brûlantes, au milieu d'un tourbillon de feu, & au bruit du tonnerre.

Répétez, ô Collines! mes triſtes accords. Adieu, boſquets, adieu lumière du jour! En me précipitant du haut de ce rocher eſcarpé, j'aurai bientôt terminé mes peines. Collines, ne répétez plus mes triſtes accords.

Ainſi chantèrent les Bergers, juſqu'à l'approche de la nuit; les Cieux étinceloient encore d'un foible éclat; le Serein commençoit à couvrir les champs; & le Soleil, au bord de l'horiſon, augmentoit les ombres de chaque objet.

(1) *Neſcio quis teneros oculus mihi faſcinat agnos.* Virg. Ecl. III. 108.

(2) *Nunc ſcio quid ſit Amor: duris in cotibus illum*, &c. *Id.* Ecl. VIII. 43.

L'HIVER (1),
OU
DAPHNÉ.
QUATRIÈME PASTORALE.

A la Mémoire de Madame TEMPEST (2).

LYCIDAS.

THYRSIS, le tendre murmure de cette ſource n'eſt pas ſi touchant que tes accords ; les ruiſſeaux qui ſerpentent dans nos vallons, coulent avec moins de douceur. Les troupeaux dorment mol-

(1) C'étoit la Paſtorale favorite de notre Poète.

(2) Cette Dame étoit d'une ancienne famille d'Yorkshire. Walsch, ami de Pope, avoit beaucoup de conſidération pour elle ; car après avoir célébré ſon mérite dans une Élégie Paſtorale, il exigea la même choſe de ſon Ami, comme il paroît par une de ſes Lettres, en date du 6 Septembre 1706. » Comme votre dernière Églogue roule ſur le même ſujet que » celle que j'ai compoſée ſur la mort de Madame Tempeſt, » vous m'obligeriez ſenſiblement ſi vous vouliez la tourner

lement ſur leurs roiſons : la Lune parée de tout ſon éclat, s'élève, & les Oiſeaux gardent un ſilence profond. Chante donc, je te prie, le ſort de Daphné & ſes louanges.

THYRSIS.

Vois les bocages couverts de frimats, après avoir perdu leur riante verdure. Veux-tu que j'eſſaye de chanter ces vers d'Alexis, qui exciroient la ſenſibilité des Dryades, & les faiſoient accourir dans la plaine ? La Tamiſe les entendit en roulant ſes flots, & commanda aux Saules de ſes bords de les retenir (1).

LYCIDAS.

Ainſi puiſſent de fécondes pluies enrichir déſormais tes champs d'une abondante moiſſon. Commence ; Daphné donna cet ordre en mourant, & dit : » Bergers, chantez ſur mon tombeau » !

» de façon, à paroître avoir été faite en mémoire de cette » Dame ». Elle mourut la nuit du grand orage de 1703 ; & le tour général de cette Éclogue fait alluſion à cette particularité. La ſcène eſt dans un Bocage, & le tems de la Paſtorale à minuit.

(1) *Audiit Eurotas, juſſitque edifcere lauros.*
Virg. Ecl. VI. 83.

Remplis ce pieux devoir, tandis que je pleurerai ſes deſtins, & que j'ornerai ſon tombeau de quelques branches de Laurier.

THYRSIS.

Aimables Muſes, quittez vos ſources ſactées; que les Nymphes & les Sylvains apportent des Guirlandes de Cyprès; Amours éplorés, couvrez de Myrtes les ruiſſeaux d'alentour; rompez vos carquois, comme à la mort d'Adonis; & avec vos flèches d'or, déſormais inutiles, gravez ces mots ſur la pierre de ſon tombeau (1). » Que la » Nature ſe couvre de deuil; & que le Ciel, de » concert avec la Terre, partage ma douleur; la » belle Daphné eſt morte; il n'eſt plus d'Amour «. C'en eſt fait: l'éclat de la Nature s'altère; de ſombres nuages obſcurciſſent la tranquille lumière de l'Aſtre qui préſide à la nuit; & les arbres penchent triſtement leur tête orgueilleuſe: vois leurs débris épars ſur ce monument; les fleurs, arrachées de leurs tiges, ſe flétriſſent ſur la Terre; elles brilloient avec Daphné; elles expirent avec elle. Mais

(1) ——— *Inducite fontibus umbras,*
Et tumulum facite, & tumulo ſuperaddite carmen.
Virg. Ecl. V. 41.

à quoi ſervent les beautés qui paroient autrefois la Nature ? La belle Daphné eſt morte ; il n'y a plus de beauté.

Les Troupeaux que ſon abſence attriſte, perdent le goût des verds pâturages ; les Geniſſes ne veulent plus étancher leur ſoif dans des ſources limpides ; les Cygnes déplorent ſa perte avec des tons plus lugubres, que ceux qui annoncent leur propre mort. La Nymphe Écho reſte dans ſes antres profonds ; elle y garde un morne ſilence, ou ne répète tout au plus que le nom de Daphné, ce nom qu'elle prononçoit autrefois avec plaiſir : mais Daphné eſt morte ; il n'eſt plus de plaiſir.

La Nuit vient ſans que les roſées deſcendent pour déſaltérer la Terre ; les Fleurs n'exhalent plus leurs parfums au lever de l'Aurore ; les Herbes odorantes ceſſent d'embaumer l'air dans nos fertiles campagnes ; la délicieuſe haleine des Zéphirs ne ſe fait plus ſentir ; ils gémiſſent ſur l'extinction d'un ſouffle plus enchanteur ; la diligente Abeille néglige ſes doux travaux. La belle Daphné eſt morte ; il n'eſt plus de douceur.

L'Alouette ne ſuſpendra plus ſon vol au milieu des airs pour écouter le chant de Daphné : ce chant ne ſera plus imité par les oiſeaux ſurpris d'entendre une voix auſſi touchante ; les Flots ne ſuſpendront

plus leur agréable murmure, arrêtés par une mélodie plus rendre; mais ils diront aux Roſeaux qui couvrent leurs bords, la belle Daphné eſt morte; il n'eſt plus de mélodie.

Le Zéphir vient d'annoncer, en ſoupirant, le ſort de Daphné aux Arbres qui en frémiſſent: les Arbres agités le répètent aux Ondes; les Ondes tremblantes, auparavant ſi calmes, ſemblent ſe troubler, franchir leurs limires & ſe répandre en torrens de larmes. Les Vents, les Arbres, les Ondes déplorent ſa mort. Daphné, notre gloire & l'objet de nos regrets, n'eſt plus.

Que vois-je? L'éclatante Daphné s'élève, perce la nue; elle brille au-deſſus de la voute étoilée (1). Des beautés immortelles décorent cet auguſte ſéjour. Des champs, où règne une fraîcheur éternelle, des bocages toujours verds! Daphné, ſoit que tu repoſes dans des berceaux d'Amaranthe, ou que tu te plaîſes à cueillir des fleurs qui ne ſe fanent jamais, jette un regard favorable ſur nous qui t'invoquons, Daphné, notre Déeſſe, & dont le ſort n'excite plus nos regrets!

(1) ——— *Miratur limen Olympi,*
Sub pedibuſque videt nubes & ſydera Daphnis.
Virg. Ecl. V. 55.

LYCIDAS.

Comme toute la nature étoit attentive à tes triſtes accens ! Tel eſt le ſilence qui accompagne les accords de Philomèle, quand, vers la fin d'un beau jour, Zéphir ſoupire parmi les fleurs, & s'éteint entre les rameaux. O Déeſſe ! ſi mes brébis ſont fécondes, je t'immoletai plus d'un tendre agneau (1). Auſſi long-tems que les arbres donneront leur ombre, & les fleurs leur parfum, ton nom & ta gloire vivront dans la mémoire des Hommes.

THYRSIS.

Pattons, Lycidas : Orion verſe déja une roſée malſaine ; l'ombre des Pins commence à devenir pernicieuſe ; l'âpre Borée ſouffle ; & la Nature languit (2). Le tems ſoumet tout à ſon empire : il faut céder au tems (3). Adieu vallons, montagnes, ruiſſeaux & bocages. Adieu amours champêtres, tendres chanſons. Adieu mes troupeaux, adieu Bergers, Daphné, & le reſte du monde, adieu (4).

(1) ——————— *Illius aram*
Sæpe tener noſtris ab ovilibus imbuet agnus. Virg. Ecl. I. 7.

(2) —— *Solet eſſe gravis cantantibus umbra,*
Juniperi gravis umbra. Virg. Ecl. X. 75.

(3) *Omnia vincit amor ; & nos cedamus amori.*
Virg. Ecl. X. 69.

(4) Ici l'Auteur fait alluſion aux différens ſujets des quatre Paſtorales.

LE MESSIE,

ÉGLOGUE SACRÉE;

A L'IMITATION

DU POLLION DE VIRGILE.

AVERTISSEMENT.

En lisant divers passages du Prophète Isaïe, qui annoncent la venue du Sauveur, & les félicités de son règne, j'ai été frappé de plusieurs traits de conformité entre les pensées de l'Auteur Sacré, & celles qui se trouvent dans le Pollion de Virgile. On sera moins surpris de cette analogie, si l'on se rappelle que l'Églogue a été tirée d'un Oracle de la Sibylle de Cumes sur le même sujet. Virgile n'a pas copié cet Oracle mot à mot ; mais il a dû naturellement choisir les idées qui s'accordoient le mieux avec le genre Pastoral, & les disposer de la manière la plus propre à embellir son Poème. Je me suis proposé le même but dans cette Imitation, en me gardant bien d'y rien mêler de ma façon ; car j'ai eu particulièrement dessein de mettre le lecteur en état de comparer les différentes pensées, & de juger combien les images & les descriptions de l'Auteur inspiré sont supérieures à celles du Poète. Mais comme j'aurai sans doute affoibli les premières dans mes vers, je me suis cru obligé de leur rendre leur force, en plaçant au bas des pages leur traduction littérale.

LE MESSIE,

ÉGLOGUE SACRÉE;

A l'imitation du Pollion de Virgile.

FILLES de Jéruſalem ! entonnez le Cantique ; & que vos ſublimes accords répondent à la majeſté du ſujet. Le cryſtal des Fontaines, l'ombre des Forêts, les ſonges du Pinde, & le commerce des Aonides, n'ont puls de charmes pour moi.... O toi, qui touchas d'un charbon de l'Autel les lèvres d'Iſaïe, daigne animer ma foible voix !

Tranſporté en eſprit dans les âges fururs, le Prophète s'écrie. Une Vierge concevra ; une Vierge enfantera un Fils. (1). Je vois de la tige de

---

(1) *Jam redit & Virgo ; redeunt Saturnia regna ;*
Jam nova progenies cælo dimittitur alto :
Te duce, ſi qua manent ſceleris veſtigia noſtri,
Irrita perpetuâ ſolvent formidine terras. ....
Pacatumque reget patriis virtutibus orbem.
Virg. El. IV. 6.

Jeſſé, ſortir un rejetton ; cette Fleur ſacrée remplira le Ciel de ſes parfums ; l'eſprit céleſte agitera doucement ſes feuilles ; & la Colombe myſtique deſcendra ſur ſon ſommet. Cieux, faites deſcendre cette roſée précieuſe, dans le ſilence reſpectueux de toute la Nature (1) !

La Plante ſalutaire donnera la force aux Foibles, la ſanté aux Malades, un aſyle durant la

» Aſtréé reparoît ſur la Terre ; & le règne de Saturne » va recommencer. Un Enfant, d'un nouvel ordre, deſcend » du Ciel ſur la Terre. S'il reſte encore quelques traces de » notre crime, ſous tes auſpices elles vont être effacées ; » pour jamais la Terre ſera délivrée de ſes craintes ; & il » gouvernera l'Univers avec les mêmes vertus que ſon Père ». *Isaïe*, *VII.* 14. » Voici une Vierge qui ſera enceinte & » enfantera un Fils. *IX.* 6, 7. L'Enfant nous eſt né ; le Fils » nous a été donné ; le Prince de paix : il n'y aura point de » fin à l'accroiſſement de ſon empire ſur le Trône de David, » pour l'affermir & l'établir en jugement & en juſtice, dès » maintenant & pour toujours. »

(1) Il y a ici une belle alluſion à divers paſſages de l'Écriture, où la venue de Dieu eſt annoncée, non par une tempête, mais par un ſon doux ou même par un parfait ſilence. L'Hiſtoire d'Elie fournit un exemple du premier de ces cas : l'autre peut ſe juſtifier par ces remarquables paroles d'Eliphas, qui introduit Dieu lui-même comme lui ayant parlé en ſonge : » Quelqu'un s'offrit à mes yeux ; mais je n'en diſtinguai point » les traits : il ſe fit un ſilence ; & j'entendis une voix ». *Job IV.* 16.

tempête, & de l'ombrage contre la chaleur. Tous les crimes ceſſeront, & l'ancienne fraude ſuccombera (1); la Juſtice reparoîtra la balance à la main; la Paix étendra ſur tout l'Univers ſon rameau d'olivier; & l'innocence ingénue redeſcendra du Ciel. Tems, coulez rapidement, & amenez le jour de l'Éternel.

Venez, divin Enfant, manifeſtez-vous; la Nature s'empreſſe de vous offrir les prémices de ſes fleurs, & tous les parfums que le Printems reſpire; les Cèdres du Liban baiſſent leur tête orgueilleuſe; les Forêts treſſaillent ſur les Montagnes; des vapeurs d'encens s'élèvent de l'humble Saron; & la Cime fleurie du Carmel porte ſes aromates juſques dans les nues (2).

(1) C'eſt-à-dire, la fraude du Serpent.

(2) *At tibi prima, puer, nullo munuſcula cultu,*
Errantes hederas paſſim cum baccare tellus,
Mixtaque ridenti colocaſia fundet acantho;
Ipſa tibi blandos fundent cunabula flores.
Virg. Ecl. IV. 18.

» Illuſtre Enfant, la Déeſſe de la Terre viendra la pre-
» mière t'offrir ſes préſens ſimples & ſans magnificence.
» Elle prodiguera en ton honneur le lierre & le baccar, le
» colocaſe & l'achante. Ton berceau même te produira des
» fleurs. »

Isaïe XXIV. 1. » Le deſert & le lieu aride ſe réjouiront;

Quel cri d'allégreſſe s'eſt fait entendre au Déſert? Préparez la voie! Un Dieu, un Dieu vient! Les échos des Montagnes répètent, un Dieu, un Dieu! La gloire de l'Éternel deſcend ſur toi, ô Terre; reçois ce don ineffable. Montagnes, abaiſſez-vous; Vallons, élevez-vous; Cèdres, inclinez-vous pour lui rendre hommage; que les rochers s'amolliſſent; & que les fleuves rapides ſe répandent en torrens (1). Le Sauveur vient! Ce Sau-

» & le lieu ſolitaire s'égayera, & fleurira comme une roſe. *LX.* 13. La gloire du Liban viendra vers toi, le ſapin, l'or» me & le bouis enſemble pour rendre honorable le lieu de » mon Sanctuaire. »

(1) *Aggredere ô magnos, aderit jam tempus, honores,*
Cara Deûm ſoboles, magnum Jovis incrementum.
Virg. Ecl. IV. 48.

Ipſi lætitiâ voces ad ſidera jactant
Intonſi montes, ipſæ jam carmina rupes,
Ipſa ſonant arbuſta, Deus, Deus ille Menaëta!
Ecl. V. 62.

» Enfant chéri des Dieux, digne rejetton de Jupiter, entre » dans la route des honneurs! Le tems va t'en ouvrir bientôt » la carrière. Les montagnes font entendre des cris d'allé» greſſe juſqu'au Ciel : les rochers & les arbres rediſent à » l'envi, il eſt Dieu! il eſt Dieu! »

Isaïe XL. 3, 4. » La voix de celui qui crie au déſert eſt : » préparez le chemin de l'Eternel; dreſſez parmi les landes » les ſentiers à notre Dieu. Toute vallée ſera comblée; & « toute montagne & tout côteau ſeront abaiſſés. »

veur

veur annoncé par d'anciens Oracles : Sourds, écoutez-le ; Aveugles, voyez. Il rendra la vue à ceux dont les yeux ſont couverts d'épaiſſes ténèbres ; & ils verront la lumière ; il rétablira l'organe de l'ouie, & charmera l'oreille inſenſible par les accords de l'harmonie : le Muet chantera ; & le Boiteux extaſié ſautera comme un Faon. Ce vaſte Univers n'entendra plus ni ſoupirs, ni murmures ; & toute larme ſera eſſuyée des yeux : la Mort ſe verra liée de chaînes d'airain ; & le pâle Tyran des Enfers frémira éternellement ſous les ruines de ſon Empire.

Tel qu'un Berger qui fait reſpirer à ſon troupeau un air pur dans de frais pâturages ; qui raſſemble ſes Brébis diſperſées ; qui ne les perd point de vue le jour, & qui veille la nuit à leur ſûreté ; qui nourrit de ſa main les tendres Agneaux, & qui les réchauffe dans ſon ſein ; tel le ſouverain Paſteur donnera aux Hommes tous les ſoins de ſa tendreſſe ; c'eſt le Père du ſiècle à venir. Une Nation ne s'élèvera plus contre l'autre : des Guerriers féroces ne ſe déchireront plus avec une rage meurtrière ; un fer homicide n'étincelera plus dans nos champs ; & la fureur ne ſera plus excitée par le ſon de la trompette ; les lances, devenues inutiles, ſeront courbées en ſerpes ; & le

large cimeterre ſe terminera en ſoc de charue.

Alors on verra s'élever des palais ; le Fils content, achèvera les ouvrgaes que ſon Père n'a pu finir. Il paſſera des jours tranquilles à l'ombre de ſa vigne ; & la main qui ſemera, fera la récolte. Le Berger verra avec un étonnement mêlé de joie les lys ſortir de terre, & une verdure ſoudaine naître dans une terre aride : il voleta dans un triſte déſert pour entendre des ſources d'eau, qui l'enchanteront par un doux murmure. Les Rochers entr'ouverts, repaire des Dragons, ſeront couverts de joncs & de roſeaux. Les Vallons ſtériles autrefois hériſſés de ronces, produiront des ſapins & des oliviers : des Palmiers en fleurs remplaceront les arbriſſeaux dépouillés de feuilles, & des myrtes odorans les plantes venimeuſes (1). Les Loups

(1) *Molli paulatim flaveſcet campus ariſtâ ;*
Incultiſque rubens pendebit ſentibus uva ;
Et dura quercus ſudabunt roſcida mella. Virg. Ecl. IV. 28.
» De belles moiſſons jauniront les campagnes ; le raiſin
» rougira des buiſſons incultes ; & du miel, auſſi pur que la
» roſée, coulera des chênes ».

Isaïe XXXV. 7. » Les lieux, qui étoient ſecs, devien-
» dront des étangs ; & la terre altérée deviendra des ſources
» d'eau ; & dans les repaires, où les dragons faiſoient leur
» gîte, il y aura un parvis à roſeaux & à joncs. *LV.* 13.
» Au lieu du buiſſon croîtra le ſapin, & le myrthe au lieu de
» l'épine. »

paîtront l'herbe tendre avec les Agneaux ; & les Enfans conduiront le Tigre avec une leſſe de fleurs : le Tauteau & le Lion mangeront enſemble à la même crêche ; & les Serpens lèchetont les pieds du Voyageur (1). L'Enfant qu'on vient de ſevrer, careſſera, en ſouriant, le Baſilic & la Vipere ; & charmé de leurs vives couleurs, jouera avec leur langue fourchue.

(2) Jéruſalem, lève ta tête auguſte couronnée de gloire ! Vois une nombreuſe poſtérité couvrir tes vaſtes parvis ! Ce ſont les Enfans qui doivent naître de toi. Ils ſe preſſent dans ton ſein, ſollicitant

(1) *Ipſa lacte domum referent diſtenta capella*
Ubera ; nec magnos metuent armenta leones ;
Occidet & ſerpens, & fallax herba veneni
Occidet . . . . Virg. Ecl. IV.

» Les Chèvres reviendront à la Bergerie chargées de lait ; » les Troupeaux ne craindront plus la fureur des Lions ; les » Serpens périront ; & les herbes venéneuſes perdront leur » force. »

Isaïe XI. 6, &c. » Le Loup demeurera avec l'Agneau, & » le Léopard gîtera avec le Chevreau ; & le Lionceau & le » Bétail qu'on engraiſſe ſeront enſemble ; & un petit Enfant » les conduira..... Le Lion mangera du fourage comme le » Bœuf, & l'Enfant qui tette, s'abattra ſur le trou de l'Aſpic ; » & l'Enfant qu'on ſèvre, mettra ſa main au trou du Baſilic. »

(2) Les penſées d'Iſaïe, qui terminent ce Poème, ſont merveilleuſement élevées, & bien ſupérieures à toutes ces exclamations générales de Virgile, qui cependant ſont ce qu'il y a de plus beau dans ſon Pollion.

la vie, & l'avantage d'être admis au ſéjour des Saints. Vois ces Peuples barbares s'avancer vers tes portes, marcher à ta lumière, & fléchir le genou dans ton Temple ! Vois tes brillans Autels couverts de l'encens de Séba, & entourés de Rois proſternés ! C'eſt pour, toi que les Forêts de l'Idumée exhalent leurs parfums, & que l'or brille dans les montagnes d'Ophyr. Vois la voûte étincelante des Cieux, qui s'ouvre pour verſer ſur toi des torrens de lumières ! Le Soleil levant ne te promettra plus l'éclat d'un beau jour ; la Lune n'étalera plus pour toi ſes rayons argentés : mais ces Aſtres, perdus, abſorbés dans ta ſplendeur, verront un océan de gloire inonder tes parvis, & le jout éternel du Seigneur prendre leur place. Les Mers s'épuiſeront ; le Ciel ſera diſſout ; les Rochers ſeront réduits en pouſſière ; & les Montagnes périront : mais la parole du Maître de la Nature eſt immuable ; ſon Empire ſalutaire eſt inébranlable ; ton Trône eſt immortel ; c'eſt le règne du MESSIE qui t'avoit été promis (1).

(1) *Magnus ab integro ſaclorum naſcitur ordo !*
. . . toto ſurget gens aurea mundo !
. . . incipient magni procedere menſes !
Aſpice venturo lætentur ut omnia ſaclo ! &c.

Que le Lecteur compare ces paſſages avec ceux d'Iſaïe, qu'on vient de lire.

LA FORÊT DE WINDSOR,

A MYLORD LANSDOWN.

Non injuſſa cano : Te noſtræ, Vare, myricæ,
Te nemus omne canet ; nec Phœbo gratior ulla eſt,
Quam ſibi quæ Vari præſcripſit pagina nomen.

VIRG.

LA FORÊT DE WINDSOR,

A MYLORD LANSDOWN (1).

LA Forêt, Windſor, & tes bocages délicieux, ſéjour des Muſes & des Rois, invitent mes accens (2). Nymphes, qui honorez de votre préſence ces beaux lieux, ouvrez en ma faveur vos ſources ſacrées; & recevez-moi dans vos berceaux de verdure. Granville le commande; Muſes ſecondez-moi! quelle Muſe, en effet, peut ſe refuſer à ſes ordres (3)? Les boſquets d'Éden, perdus de-

(1) *Voyez* la page 180 du Tome VII.

(2) Ce Poème a été compoſé en deux tems différens. La première Partie, qui comprend ce que la deſcription de la Forêt de Windſor a de champêtre, eſt de l'an 1704, & de même date que les Paſtorales; la dernière Partie n'a été ajoutée qu'en 1713, c'eſt-à-dire, la même année que le Poème a été publié.

(3) ——— *Neget quis carmina Gallo?*

Virg. Ecl. X. 3.

puis ſi long-tems, ſubſiſtent, & brillent encore dans les raviſſantes deſcriptions de la Poéſie. Que la même flamme allûme mon génie; & Windſor qui égale Éden en beauté, l'égalera encore par ſa réputation.

Les collines & les vallons, les bois & les plaines, la terre & l'eau, ſe trouvent ici mêlés enſemble. Ce n'eſt point un mêlange confus, comme dans le ſein du Chaos, mais un tour admirable, comme l'univers, où l'ordre éclate dans la diverſité, où l'accord de l'enſemble réſulte des différences de ſes parties.

Ici des boſquets forment une ſcène variée; ils interceptent en partie, & laiſſent paſſer en partie la lumière du jour. Telle une timide Bergère, attendrie par les diſcours de ſon Amant, ne cède ni ne réſiſte entièrement à ſes deſirs. Là des clairières ſont parſemées d'arbres qui ſemblent craindre de réunir leurs ombres. Ici les plaines s'étendent en plain air; là des monts azurés ſe perdent dans les nues. La ſauvage Bruyère même déploye ſa couleur de pourpre; & des champs cultivés s'élèvent dans un ſol ingrat: ornés d'arbres touffus & d'épis naiſſans, ils reſſemblent à des Iſles verdoyantes au milieu d'un ſable aride.

Que l'Inde vante les propriétés de ſes plantes;

nous n'envions pas davantage ces arbuſtes précieux, qui diſtillent l'ambre & le baume, tant que nos Chênes contribueront à nous rendre maîtres du Commerce & ſouverains de la Mer. La cime orgueilleuſe de l'Olympe, que les Dieux mêmes daignent viſiter quelquefois, n'a jamais formé un ſpectacle plus raviſſant, que celui qu'offrent ici nos humbles collines, dont les fertiles ſommets raſſemblent les faveurs de tous ces Dieux. Pan y fait paître ſes troupeaux; Pomone y prodigue ſes fruits; les fleurs y naiſſent ſous les pas de leur Déeſſe; les épis dorés, riches dons de Cérès, flottent par ondes, & ſemblent inviter la main de l'avide Moiſſonneur : l'Induſtrie, Mère de l'Opulence, ſourit au milieu de ces champs fortunés; l'Abondance & la Paix s'écrient par-tout : Anne règne dans ces lieux.

La face de cette terre chérie offroit un aſpect bien différent, il y a quelques ſiècles : c'étoit un un horrible déſert, une affreuſe ſolitude en proie à des bêtes féroces & à des loix également ſauvages (1); que dis-je? à des Rois plus féroces encore, qui portoient leurs prétentions juſqu'au ciel, dépeuploient l'air & les ondes, ſemoient par-tout

(1) Les Loix Foreſtières.

une vaſte déſolation, ravagoient les villes, aſſiégoient les antres & les cavernes (car les bêtes plus ſages ne vouloient pas être eſclaves). Qui auroit pu être libre, lorſque des animaux indépendans étoient forcés d'obéir, & que la tyrannie commandoit aux élémens même ?

Envain des ſaiſons favorables, de douces pluies, & la féconde chaleur du Soleil, faiſoient-elles enfler le grain confié à la terre ; le Laboureur, les yeux en larmes, voyoit ſes eſpérances trompées, & mouroit de faim à la vue de ſes champs couverts d'une riche moiſſon. N'en ſoyons pas ſurpris : tuer un Cerf ou un Sujet, c'étoit un crime égal aux yeux du Deſpote. Sacrifiés l'un l'autre au plaiſir barbare du Tyran, leur ſort ne différoit qu'en ce que le gibier étoit nourri, & que l'homme périſſoit de misère.

Le ſuperbe Nemrod donna le premier exemple de ce divertiſſement ſanguinaire, & fit la chaſſe aux hommes. Le Conquérant d'Albion aſpira pareillement au titre de puiſſant Chaſſeur ; & ſes Eſclaves tremblans furent immolés à ſes plaiſirs. Il enleva au Cultivateur ſes poſſeſſions, aux Hommes leurs villes, aux Dieux leurs temples (1). Auſſi-tôt

(1) Un Moine, dont j'ai oublié le nom, faiſant alluſion

les villes ſont couvertes de ronces & de plantes ſauvages ; les vents impétueux fondent dans les temples renverſés ; le lierre embraſſe encore des colonnes rompues ; la biche foule aux pieds des monceaux de ruines ; le renard immonde fait ſon repaire des tombeaux profanés ; & les hurlemens affreux des bêtes féroces retentiſſent dans le ſanctuaire. Rédouté des grands, & déteſté du peuple, l'Oppreſſeur exerçoit ſa tyrannie autant qu'il l'oſoit ; il étendoit ſon ſceptre de fer ſur les Infortunés & les Miniſtres des Autels ; en un mot, il traitoit également ſes Sujets & ſon Dieu. Ceux que le féroce Saxon & le Danois ſanguinaire avoient épargnés, devinrent les victimes de ſes paſſe-tems homicides.

Mais quel revers ! Cet homme, qui avoit changé l'Angleterre en une vaſte ſolitude, trouve à peine un tombeau (1). Son fils, ſa ſeconde eſpérance,

aux injuſtices commiſes par Guillaume I à l'occaſion de ſa Forêt, a dit :

Templa adimit divis, fora civibus, arva colonis.

(1) Comme on étoit prêt à le mettre dans le tombeau, un Gentilhomme Normand cria *Haro* ſur ſon corps, diſant que ce terrein lui appartenoit, & que le défunt y avoit fait bâtir cette Egliſe ſans le lui payer. On fut donc contraint de s'arrêter, ſuivant les Loix du Pays, pour examiner cette prétention, qui ſe trouva bien fondée.

étendu ſur la pouſſière, ſe trouve à la fois le Chaſſeur & la proie (1); & tel qu'un daim, Rufus frappé d'une flèche mortelle, expire au ſein des forêts (2).

Les Succeſſeurs de ces Princes furent touchés des cris de leurs Sujets; ils virent avec joie les cabanes renaître, un pays ſauvage ſe couvrir d'abondantes moiſſons, les troupeaux paître l'herbe tendre, & les forêts étonnées du retour ineſpéré de Cérès (1). L'aimable Liberté, Déeſſe tutélaire de la Grande-Bretagne, leva alors gaiement la tête, & ramena avec elle l'Age d'or.

Vous, Bergers robuſtes & vigoureux, tandis que le feu de la jeuneſſe coule dans vos veines, volez ſur les montagnes; aſſiégez le gibier dans ſon fort; donnez du cor, ou tendez vos filets. Lorſque la douceur de l'Automne ſuccède aux ardeurs de l'Été, & que la perdrix cherche ſa nourriture dans les champs nouvellement moiſſonnés, le bouillant Epagneul folâtre, & ſe précipite devant ſon Maître; haletant d'eſpoir il furète dans les guerêts; mais lorſque les fumées trahiſſent ſa

(1) Richard, ſecond fils de Guillaume le Conquérant.
(2) Guillaume le Roux, frère de Richard.
(3) *Miraturque novas frondes & non ſua poma.*
Virg. Georg. II. 82.

proie, il ſe tapit & l'obſerve, juſqu'à ce qu'elle s'engage dans le rêts fatal. De même (s'il eſt permis de comparer le petit au grand) lorſqu'Albion envoie ſes fiers Enfans dans les champs de Mars, quelque ville imprudente, comptant ſur ſes forces & ſon abondance, ſe voit inſenſiblement inveſtie & ſerrée de plus près; ils forcent ſes murs étonnés; & les Drapeaux de la Grande-Bretagne ſont arborés ſur le rempart.

Voyez ce Braque, qui fait partir un Faiſan : l'oiſeau perce la nue d'une aîle triomphante, & ſemble inſulter à ſon ennemi. Mais ſa joie eſt de courte durée : il eſt atteint du plomb meurtrier; il s'agite dans ſon ſang; il tombe & frappe la terre en palpitant. A quoi lui ſervent maintenant ſes couleurs éclatantes & variées, ſa crête de pourpre, le beau cercle qui pare ſes yeux, le verd brillant de ſes plumes, ſes aîles peintes, & ſa poitrine dorée?

Les champs & les bois ont d'autres agrémens quand le pluvieux Arcturus couvre le Ciel de nuages : des baſſets bien dreſſés joignent le lièvre après qu'il a épuiſé toutes ſes feintes (c'eſt ainſi que des animaux, devenus par nos ſoins ennemis de leur propre eſpèce, apprennent des hommes l'art de s'entre-détruire.)

Dans le tems que la gelée blanchit les boſquets

dépouillés de leur verdure, l'Oiſeleur parcourt avec des armes meurtrières, les lieux humides où la bécaſſe ſolitaire ſe plaît, & ceux où les arbres ſans feuilles ſont couverts de ramiers ; il lève & dirige de l'œil ſon fuſil ; cette foudre paſſagère fend la nue ; & tantôt le bruyant vaneau, qui raſe le bruyère, eſt frappé du coup mortel ; tantôt l'alouette, toute occupée de ſes chants, s'élance comme un trait, & trouve la mort dans l'atmoſphère (1).

Au retour du Printems, le Pêcheur, ami du ſilence, tient ſa ligne tremblante à la main. L'eſpérance fixe ſes regards, & lui fait obſerver d'un œil attentif le liège qui s'enfonce, & le roſeau qui commence à plier avec effort. Lequel des Habitans de l'eau s'eſt laiſſé prendre à l'appas trompeur ? Eſt-ce la perche aux nageoires teintes de pourpre, l'anguille argentée, la carpe aux écailles nuancées d'or, la truite tachetée de cramoiſi, ou le brochet, tyran de la plaine liquide ?

Mais déja le Char du Soleil étincèle dans le ſigne brûlant du Cancer ; de jeunes Audacieux portent l'allarme dans le ſein des forêts ; ils volent dans les clairières, aſſiégent les avenues ; ils lancent

(1) *Præcipites altâ vitam ſub nube relinquunt.*
Virg. Georg. III. 547.

le cerf rapide, & careſſent le limier qui met ſur la voie. Le bouillant Courſier, haletant d'impatience, frappe la terre & ſemble déja battre les plaines éloignées qu'il brûle de meſurer : montagnes, valons, ruiſſeaux, il croit tout franchir dans un inſtant ; & avant qu'il ſe précipite dans la carrière, il a déja perdu mille pas. Voyez ce jeune Téméraire, qui le pouſſe dans l'épaiſſeur des forêts, dans le fond des vallées, & voit fuir la terre devant lui (1).

Que l'ancienne Arcadie vante ſes vaſtes campagnes, la Déeſſe qui les parcouroit, & les Nymphes de ſa ſuite : n'envie pas cette gloire, ô Windſor, puiſque tes bocages ont vu une Divinité auſſi aimable, une Reine auſſi chaſte, qui protège comme elle les travaux champêtres, qui eſt le flambeau

(1) Imitation de ces deux Vers de Stace :

Stare adeo miſerum eſt ! pereunt veſtigia mille
Ante fugam, abſentemque ferit gravis ungula campum.

Dryden, dans la Préface qu'il a miſe à la tête de ſa Traduction du *Traité de la Peinture* de Freſnoy, appelle ces vers admirablement beaux, & dit qu'il lui faudroit une heure entière pour les rendre en Anglois. C'eſt apparemment ce qui a déterminé Pope à tenter une imitation, que Dryden trouvoit même ſi difficile.

de l'univers & l'Impératrice des mers (1). Diane erra, dit-on, autrefois dans tes forêts, & négligea le ſommet du Cynthe pour les ombrages délicieux de Windſor. On la vit ſouvent, dans tes aimables ſolitudes, chercher le cryſtal de tes fontaines, & s'égarer dans tes labyrinthes. Ici ſes Nymphes en brodequin, armées de carquois d'argent, fouloient au point du jour l'herbe naiſſante couverte d'une tendre roſée.

Une d'elles, nommée Lodone, fille du Dieu de la Tamiſe, étoit ſurtout fameuſe par ſa beauté : (ma Muſe chantera le ſort de Lodone oublié depuis long-tems ; & ſes accens feront immortels.) Sans la ceinture éclatante & le croiſſant de la Déeſſe, on auroit pris la Nymphe pour Diane même. Également inſenſible aux ſoins & au triomphe de ſa beauté, Lodone ſembloit ignorer ſes propres attraits, & ne connoître d'autre plaiſir, que celui de bleſſer un daim au plus fort de ſa courſe.

Un jour que la belle Nymphe, le carquois ſur l'épaule, & les cheveux treſſés, s'égare dans ſa chaſſe, Pan la voit, l'aime & la pourſuit, les yeux pétillans de déſir. Sa fuite augmente le feu qui le

(1) La Reine Anne.

dévore.

dévore. Quand le vautour aux ſerres cruelles fend les plaines de l'air pour fondre ſur la timide colombe, elle fuit avec moins de vîteſſe, que Lodone ne s'éloigne d'un Amant odieux. En vain elle précipite ſes pas; le Dieu, qui la pourſuit, redouble d'ardeur. La Nymphe, pâle & tremblante, ſemble perdre ſes forces & ſuccomber; elle entend le bruit des pas de ſon Ennemi qui la ſerre de près; ſon ombre l'atteint déja dans ſa courſe: déja l'haleine brûlante de Pan ſe porte ſur ſa gorge, & agite ſes beaux cheveux. Vainement elle implore le ſecours de ſon Père, ou de Diane: la Déeſſe ne pouvoir défendre ſa Nymphe outragée. Enfin, épuiſée, elle s'adreſſe ainſi à l'Immortelle; & ſa prière ne fut pas vaine: » Ah Cynthie! quoiqu'éloignée » de mes Compagnes, rendez-moi aux lieux qui » m'ont vu naître pour y pleurer & ſoupirer ». Elle dit; & fondant en larmes, elle ſe diſſout & forme une onde limpide, qui conſerve encore ſa première froideur, qui ſe plaint & ne ceſſe de pleurer ſon deſtin. Elle porte encore le nom de cette Nymphe infortunée (1); & elle arroſe la forêt qui fut le théâtre de ſon aventure.

Diane ſe baigne ſouvent dans ſes eaux pures,

(1) Le Loddon.

& les groſſit de ſes pleurs toutes les fois qu'elle ſe rappelle le triſte ſort de ſa Compagne. Souvent un Berger, dans quelque rêverie amoureuſe, y voit avec ſurpriſe les Nuages ſe mouvoir au-deſſous de lui, le ſommet des Montagnes renverſé, le Payſage que forment les Boſquets qui couvrent la pente des Collines, les Arbres écartés qui vacillent dans le ſein des flots, les Forêts mobiles qui ſemblent y peindre leur verdure & ſon Troupeau qu'il aime. L'onde coule lentement, & quittant à regret les plus beaux lieux de la terre, ſe perd enfin dans la Tamiſe.

O Tamiſe! illuſtre ſouveraine des Fleuves de la Bretagne, tu vois avec complaiſance & fierté les Chênes orgueilleux qui couvrent tes bords, & ces vaſtes Forêts, l'eſpérance de notre Marine. De tous les tributs que Neptune reçoit, il n'en eſt point de comparable à celui qu'il paye lui-même à tes ondes. Il n'eſt point de Mer auſſi riche, point de Rives auſſi riantes, point de Lac auſſi beau, enfin point de Source auſſi pure. Le Pô, tant vanté par les Poètes, ne voit pas, dans toute l'étendue de ſon cours, des lieux auſſi raviſſans, que ceux que tu baignes en traverſant la célèbre Forêt de Windſor pour embellir le ſéjour de nos demi-Dieux; & les Aſtres de l'Empirée ont moins d'éclat que

les Beautés qui habitent tes rives. Si Jupiter brûloit encore pour quelque Mortelle, un autre Mont que l'Olympe attireroit ſes regards.

Heureux qui mérite les faveurs d'une auguſte Souveraine, & ſe rend les délices de ſa Patrie! Plus heureux qui, ſenſible aux charmes de la Nature, aime le commerce des Muſes, & ſe cache au Monde dans ces retraites! Il ſe contente de plaiſirs plus modeſtes, & partage ſa vie entre l'exercice, l'étude & le repos. Il puiſe la ſanté dans les Simples que les Campagnes lui préſentent; il ſait à l'aide de la Chymie, exalter la vertu des plantes, & extraire le parfum des fleurs. Tantôt marquant le cours de ces Globes qui roulent dans l'immenſité des Cieux, il s'élance en eſprit juſques dans ces Mondes divers; tantôt il ouvre les tréſors des anciens Ouvrages, il conſulte les Morts, & vit dans les ſiècles paſſés; quelquefois livré à ſes méditations, il erre dans le ſilence des Forêts, où il étudie les devoirs du Sage & de l'Homme d'honneur; il apprend à tenir un juſte milieu entre les extrêmes, à être ſon Ami, à ſuivre la Nature, & à contempler le terme & le but de ſa courſe mortelle: ou bien, tournant vers les Cieux le regard d'un Être immortel, il ordonne à ſon Ame de s'élever au-deſſus de la Voûte étoilée, de

reconnoître ſa Patrie, & d'être ſenſible au bonheur d'y retourner. Tel fut le genre de vie que le grand Scipion admira autrefois, & dont Atticus & Trumball ont goûté les douceurs.

O vous, dont l'amour poſſède mon ame, & qui m'avez fait éprouver les plus doux raviſſemens, Muſes! tranſportez-moi dans ces ſcènes ſolitaires, ces Bocages, ces Berceaux de verdure, ſur ces Rives heureuſes de la Tamiſe, où les Zéphirs exhalent leurs parfums, & ſur le mont Cooper, qui eſt votre ſéjour favori : on y verra des fleurs éclorre, tant que cette Montagne ſubſiſtera, & que la Tamiſe portera dans l'Océan le tribut de ſes ondes. Je m'imagine parcourir vos Retraites ſacrées ; j'entends la divine Harmonie qui expire le long du Bocage : entraîné par ces accens, je me jette dans ces ombrages délicieux que des Poètes immortels ont rendu vénérables : ici le ſublime Denham préluda pour la première fois ſur ſa lyre (1) ; là Cowley paya ſon dernier hommage au Dieu du Génie (2). Ah qu'il fut bientôt moiſſon-

(1) Le Chevalier Denham s'eſt fait un nom, par pluſieurs Pièces de Poéſie. Sa *Montagne de Cooper* eſt pleine d'idées brillantes, & de deſcriptions d'après nature.

(2) Quelques traits Anacréotiques de ce Poète, mort jeune, plaiſent par leur facilité.

né ! Que de larmes le Dieu du Fleuve ne verſa-t-il pas, lorſque ſa pompe funèbre paſſoit ſur ſes bords. ! Les Muſes négligèrent leurs lyres & les ſuſpendirent à des ſaules ; les Cygnes expirèrent de douleur.

Depuis que le barbare deſtin a condamné la voix divine de ces Poètes à un ſilence érernel, les Forêts, les Bocages ne retentiſſent plus aux accords de l'harmonie. Mais quelle nouvelle mélodie ! La Mort les auroit-elle rendus à nos vœux ? Ou eſt-ce Granville qui chante ? C'eſt à vous, Mylord, à embellir nos retraites, & à ramener les Muſes dans leur ancien ſéjour ; à peindre avec de nouvelles couleurs les beautés champêtres, & à jetter ſur nos Forêts un coloris immortel ; à célébrer, par la pompe des Vers, la gloire de Windſor, & à relever par vos chants ces marques d'honneur, qui ſont le prix du mérite & de vos vertus.

Ici l'illuſttre Surrey (le Granville d'un autre ſiècle,) éprouve le feu ſacré du génie (1) : ſa plume & ſon épée ont égalemenr obtenu des triomphes ; il fut intrépide dans les combats, & aima-

(1) Henri Howard, Comte de Surrey, un de ceux qui ont commencé à faire honneur à la Poéſie Angloiſe. Ce Seigneur vivoit du tems de Henri VIII.

ble en ſes plaiſirs. C'eſt dans ces mêmes Boſquets, que les Amours accordoient ſa lyre, & qu'il exprimoit avec tant de douceur les accens de la volupté. Le nom de la belle Géraldine, l'éclatant objet de ſes vœux, rempliſſoit alors ces bocages.

O ſi vous vouliez chanter les Héros qu'a donnés Windſor, les Rois qu'elle a vu naître, ou évoquer les anciens Guerriers, dont cette terre ſacrée renferme la cendre précieuſe! Peignez dans vos Vers les exploits immortels d'Edouard (1); tranſmettez ſes longs triomphes dans tous les âges; repréſentez des Monarques dans les fers, les champs glorieux de Crécy, & les Lys éclatans ſur ſon bouclier. Ainſi, quand les couleurs, dont le pinceau habile de Verrio repréſenta ces glorieux exploits, ſeroient effacées par la main du tems qui ne reſpecte rien, tes chants les rendroient immortels; & dans tes deſcriptions la France gémiroit toujours ſous le fer de la Bretagne.

Que des accens plus tendres déplorent les funeſtes deſtinées de Henry (2); que des palmes

(1) Édouard III.
(2) Henri VI.

immortelles s'élèvent autour de ſon Urne. Ici le marbre gémit ſur la mort d'un Roi immolé par ſon Peuple. Édouard, la terreur de ſon ſiècle, repoſe près de lui (1). Des Princes, que la vaſte Albion ne pouvoit contenir, ſont reſſerrés dans un tombeau : c'eſt là que l'inquière ambition des Grands vient échouer, & où la cendre des Infortunés oſe ſe mêler à celle des Tyrans.

Conſacrez pour roujours le monument ſacré de Charles, dépoſé, ſans honneur & ſans inſcription, dans un lieu obſcur (2). O crime ! ô atrentat ! Que de larmes l'Angleterre a verſées; Dieux ! ſes plaies ſaignèrent longtems. Elle vit ſes Enfans moiſſonnés par la contagion ; ſes Temples auguſtes en proie aux flammes ; toutes les horreurs d'une longue ſuite de guerres civiles ; des pertes flétriſſantes & des triomphes honteux. Enfin notre grande Reine dit : » Que la Diſcorde diſparoiſſe ! « A ces mots l'Univers obéit ; & la paix conſola les Nations.

Dans cet inſtant fortuné, le Dieu de la Tamiſe leva au-deſſus des ondes ſa tête vénérable. Ses cheveux dégoûtoient de roſée ; & l'éclat doré de ſon croiſſant brilloit au-deſſus de ſes flots. L'image

(1) Édouard IV.
(2) Charles I.

de la Lune, qui élève & baiſſe alternativement ſes vagues argentées, étoit gravée ſur ſon Urne : on voyoit ſur ſes bords la Statue de l'auguſte Reine d'Albion.

Ses Frères, fils de la Mer, rangés autour de ſon trône, lui payoient le tribut de leurs eaux. On voyoit à leur tête ceux dont il a pris ſon nom illuſtre, le Tame fécond, & l'Iſis qui ſe plaît à faire de longs circuits ; puis le rapide Kennet, célèbre par ſes anguilles d'argent ; le Loddon plus lent, couronné d'aunes verds ; le Cole dont les flots baignent ſes iſles fleuries ; le Wey chargé de craie, qui ſemble rouler des flots de lait ; le bleu Vandalis aux ondes tranſparentes ; le Lée preſque caché au milieu de ſes roſeaux ; le ſombre Mole qui cache dans les terres la trace de ſon cours ; & le tranquille Darent, teint du ſang Danois. Elevé au-deſſus d'eux, & panché ſur ſon Urne, le Dieu parut avec ſon manteau verd de Mer, agité par les vents. D'abord il tourna ſes yeux azurés vers les dômes brillans de Windſor ; puis s'inclina (à l'inſtant même, non-ſeulement les vents firent ſilence, mais les flots coulèrent plus doucement) & dit : Je te ſalue, divine Paix, que j'attends depuis ſi long-tems, & qui dois élever ma gloire juſqu'aux Cieux. Que Rome rende le Tibre immortel ; que

l'Hermus ſoit une ſource intariſſable d'or ; que le Nil, dont l'origine eſt dans les nues, nourriſſe par la fécondité de ſes eaux juſqu'à cent Royaumes ; le nom de ces fleuves effacé du Temple de Mémoire, ſera abſorbé par ma gloire, comme leurs flots le ſont par ceux de la Mer ; & pendant que les rives du Volga ſeront couvertes d'eſcadrons hériſſés de fer, que des forêts de lances étincèleront ſur les bords du Rhin, que le Gange armera une troupe de vils eſclaves, je goûterai les douceurs d'un règne paiſible. Mes Fils ne teindront plus de leur ſang le ſable doré de l'Ebre, ni les ondes écumantes du Danube : le Berger tranquile paîtra ſon troupeau le long de mes rives ; & la main qui a ſemé fera la récolte ; l'empire des forêts ne ſera plus arroſé de ſang, & on n'y verſera plus que celui des animaux ; la trompette guerrière fera place au tendre chalumeau. Mais que vois-je ? De ſuperbes Palais s'élèvent ſur mes bords, & érendent leur ombre ſur mes ondes ; des Temples magnifiques, précieux ouvrage de la paix, augmentent l'éclat de cette brillante ſcène (1) ; deux belles Villes réuniſſent leur vaſte circonférence (2). Je vois un nouveau

(1) Les cinquante nouvelles Egliſes.

(2) Londres & Weeſtminſter.

Whitehall reparoître (1). C'eſt-là que de puiſſantes Narions recevront leur arrêt, & qu'on réglera les deſtins de l'Univers. On verra encore une fois, aux pieds d'une Reine Bretonne, des Etats ſupplians, & des Rois humiliés.

Tes Arbres, aimable Windſor, quitteront la terre où ils ont pris naiſſance; & la moitié de tes Forêts voguera ſur le vaſte ſein des Mers pour la gloire de la marine Angloiſe; ils porteront le tonnerre & l'étendard de la Bretagne juſqu'aux climats où naît l'Aurore; ils pénétreront les glaces du Nord à la lueur des feux qui environnent le Pole; & l'Hémiſphère méridional verra avec ſurpriſe leurs Voiles triomphantes, guidées par de nouveaux aſtres, & pouſſés par le ſouffle parfumé des Zéphirs. C'eſt pour toi que le baume & l'ambre diſtilleront des arbres; que le corail prendra les plus vives couleurs; que le rubis étincèlera; que les perles brilleront dans le ſein d'Amphitrite, & que les feux du Soleil prépareront des mines d'or. Le tems vient, où libres comme les vents & les mers, les flots de la Tamiſe couleront pour tout le genre-humain, où chaque marée amènera des Nations entières, & où l'Océan réunira les peuples

(1) L'ancien Palais de Whitehall avoit été incendié en 1697.

qu'il ſépare; les extrémités de la terre ſeront témoins de notre gloire; & le nouveau Monde viendra chercher l'ancien (1). Alors des vaiſſeaux d'une nouvelle forme monteront vers ma ſource; des Hommes, ornés de plumes, couvriront mes rives; des Sauvages nuds, & des Caciques peints, admireront notre idiome, notre teint & notre étrange parure.

Divine Paix, daigne étendre ton règne d'un pole à l'autre! Que la fureur des conquêtes ceſſe; & que l'on ne voie plus d'eſclaves.

A ta voix la barbare Diſcorde, bannie de la terre, ſera précipitée pour toujours dans les abîmes du Ténare; tu y plongeras avec elle l'Orgueil effréné, la pâle Terreur, le ſombre Souci & la folle Ambition. C'eſt-là que l'horrible Vengeance ſe retirera, après avoir vu briſer ſes armes, & éreindre ſon flambeau parricide. L'exécrable Envie y ſera dévorée par ſes ſerpens; & la ſanglante Perſécution regrettera ſes buchers allumés par le Fanatiſme. La Faction frémira; la Sédition mordra ſes fers: & c'eſt en vain que les Furies chercheront à s'abreuver dans des flots de ſang humain.

Mais réprimez votre eſſor, ô Muſe; & ne ter-

(4) Pope ſouhaite ici que Londres devienne un Port franc.

niſſez pas, par vos chants profanes, la gloire des beaux jours d'Albion. Que GRANVILLE pénètre dans le Conſeil des Dieux; & qu'il ouvre à nos regards ſurpris le Livre des Deſtins. Pour vous, plus modeſte & ſans ambition, peignez des Campagnes émaillées, des Payſages & des ſcènes champêtres, où la Paix fait éclorre ſon olive bienfaiſante, & verſe tous ſes dons. Je coulerai même avec plus de délices, dans le ſilence de ces Retraites, des jours indolens & peu célèbres. C'eſt aſſez pour moi que j'aie appris le premier aux Bergers à faire retentir ces échos de leurs accens.

ESSAI
SUR LA CRITIQUE,

COMPOSÉ EN L'ANNÉE 1709;

TRADUIT

PAR DE SILHOUETTE,

Qui fut depuis Contrôleur Général des Finances.

AVERTISSEMENT.

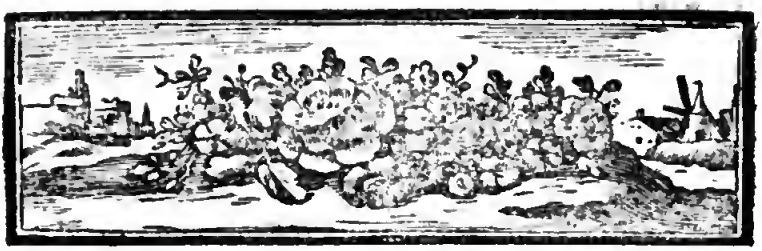
LE but de l'Eſſai ſur la Critique *eſt d'apprendre à connoître la portée de ſon génie ; à démêler les différences preſque infinies qui ſe trouvent entre les eſprits ; à découvrir les cauſes de nos erreurs & de nos faux jugemens, les ſources où il faut puiſer pour ſe former le goût ; en quoi conſiſte la véritable beauté des Ouvrages de Littérature ; avec quelles précautions on doit les lire, pour dicerner le bon du mauvais ; & en général, quelles ſont les qualités qui font les bons Auteurs & les bons Critiques.* Pope *n'avoit que vingt ans, lorſqu'il compoſa ce chef-d'œuvre d'imagination, de légèreté, de correction, de ſolidité & de juſteſſe. C'eſt une eſpèce d'Art Poétique, où l'Auteur donne des loix pour bien écrire, pour bien juger des Ouvrages de goût.*

Ce Poème Didactique eſt rempli de préceptes &

*de règles, où les obſervations ſe ſuivent comme dans l'Art Poètique d'Horace, ſans cette régularité méthodique, qu'on exige d'un Ecrivain en Proſe. M. de Silhouette, en le traduiſant en François, s'eſt attaché à la fidélité littérale, & a été imité en Vers par l'Abbé Dureſnel. Ce dernier avoit été précédé par M. Robeton, Conſeillé & Secrétaire du Roi Georges; mais on a jugé peu favorablement de ſon travail. Le Comte Hamilton avoit fait une autre Traduction qui n'a point paru, & que le Préſident Bouhier, qui en poſſédoit une Copie, mettoit bien au-deſſous de celle de l'Abbé Dureſnel. Nous ne connoiſſons qu'une bonne Traduction en Proſe de ce même Ouvrage : c'eſt celle de M. de Silhouette, dont nous faiſons uſage dans cette Edition. Ces mêmes Auteurs nous ont donné, l'un en Proſe, l'autre en Vers, une Traduction de l'*Eſſai ſur l'Homme, *bien ſupérieure à toutes celles qui ont paru depuis. On en publia une en vers en 1739, de M. de Seré, Conſeiller au Parlement de Paris, qui avoit été faite*

avant

avant celle de l'Abbé Dureſnel ; & ce n'eſt que par déférencepour lui, dit M. de Seré dans l'Avertiſſement, qu'on n'a pas voulu la donner avant ou en même tems que la ſienne.



AN ESSAY
ON CRITICISM.

PART I.

'Tis hard to ſay, if greater want of skill
Appear in writing or in judging ill;
But of the two, leſs dang'rous is th' offence
To tire our patience, than miſlead our ſenſe.
Some few in that, but numbers err in this,
Ten cenſure wrong for one who writes amiſs;
A fool might once himſelf alone expoſe,
Now one in verſe makes many more in proſe.

'Tis with our judgments as our watches, none
Go juſt alike, yet each believes his own.
In Poets as true genius is but rare,
True Taſte as ſeldom is the Critic's share;

ESSAI
SUR LA CRITIQUE.

PREMIÈRE PARTIE.

IL eſt difficile de dire qui des deux manque le plus d'habileté, d'un mauvais Ecrivain ou d'un faux Critique. L'un fatigue notre patience; l'autre égare notre jugement; mais le premier eſt le moins dangereux & le moins commun. Pour un qui écrit mal, dix critiquent de travers. Il y eut un tems qu'un Fat pouvoit ſe commettre ſeul; à préſent un Sot en vers en augmente le nombre en proſe.

Il en eſt de nos jugemens ainſi que de nos montres : aucune d'elles ne s'accorde ; chacun ajoute foi à la ſienne. Un goût ſûr n'eſt pas moins rare parmi les Critiques, qu'un vrai génie parmi les Poètes. Les uns & les autres doivent être embraſés

Both muſt alike from Heav'n derive their light,
Theſe born to judge, as well as thoſe write.

Let ſuch teach others who themſelves excel,
And cenſure freely who have written well.
Authors are partial to their wit, 'tis true,
But are not Critics to their judgment too?

Yet if we look more cloſely, we ſhall find
Moſt have the ſeeds of judgment in their mind:
Nature affords at leaſt a glimm'ring light;
The lines, tho' touch'd but faintly, are drawn right.
But as the ſlighteſt ſketch, if juſtly trac'd,
Is by ill-colouring but the more diſgrac'd,
So by falſe learning is good ſenſe defac'd:
Some are bewilder'd in the maze of ſchools,
And ſome made coxcombs Nature meant but fools.
In ſearch of wit theſe loſe their common ſenſe,
And then turn Critics in their own defence:
Each burns alike, who can, or cannot write,
Or with a Rival's, or an Eunuch's ſpite,
All fools have ſtill an itching to deride,
And fain would be upon the laughing ſide.
If Mævius ſcribble in Apollo's ſpight,
There are, who judge ſtill worſe than he can write.

d'un feu céleſte; il faut être né Critique, pour juger; comme il faut être né Poète, pour monter ſur le Parnaſſe.

C'eſt à ceux qui excellent, à enſeignet les autres; c'eſt à ceux qui écrivent bien, à critiquer avec liberté. Un Auteur eſt partial pour ſes écrits, je l'avoue; mais un Critique ne l'eſt-il pas pour ſes ſentimens?

Si l'on examine de près, on trouvera que la plûpart des hommes ont en eux les principes du jugement. La Nature leur donne au moins une lueur; Les traits, quoique foiblement tracés, ſont réguliers : mais comme une légère eſquiſſe qui eſt correcte, perd ſes graces par un faux coloris, de même le bon-ſens eſt défiguré par un faux ſavoir. Pluſieurs s'égarent dans le Dédale de l'Ecole; & tel ſe fait lui-même un Fat, que la Nature ne deſtinoit qu'à être un Sot; il perd le bon-ſens à la pourſuite du bel-eſprit, & devient enſuite Critique pour ſa propre défenſe. Ceux qui ne ſauroient écrire, ainſi que ceux qui le peuvent, ſoit Eunuques, ſoit Rivaux, ſont également rongés par le dépit. Tous les Sots ont la démangeaiſon de railler; & ils voudroient être du côté des Rieurs. Si en dépit d'Apollon Mevius rimaille, il y en a qui jugent encore plus mal qu'il n'écrit.

Some have at firſt for Wits, then Poets paſt,
Turn'd Critics next, and prov'd plain fools at laſt.
Some neither can for Wits nor Critics paſs,
As heavy mules are neither horſe nor aſs.
Thoſe half learn'd witlings, num'rous in our iſle,
As half-form'd inſects on the banks of Nile;
Unfiniſh'd things, one knows not what to call,
Their generation's ſo equivocal:
To tell 'em, would a hundred tongues require,
Or one vain wit's, that might a hundred tire.

But you who ſeek to give and merit fame,
And juſtly bear a Critic's noble name,
Be ſure yourſelf and your own reach to know,
How far your genius, taſte, and learning go;
Launch not beyond your depth, but be diſcreet,
And mark that point where ſenſe and dulneſs meet.

Digitized by Google

Quelques-uns ont d'abord paſſé pour Beaux-Eſprits, enſuite pour Poètes; de Poètes ils ſont devenus Critiques; & ils ont enfin été reconnus pour Sots dans toutes les formes. Il y en a d'autres qui ne ſauroient paſſer pour Beaux-Eſprits ni pour Critiques, ſemblables aux Mulâtres qui ne ſont ni blancs ni noirs (1). Notre Iſle ne fourmille pas moins de ces Eſprits avortons, de ces demi-Savans, que les bords du Nil d'inſectes à demi-formés; ce ſont des Êtres manqués, d'un genre ſi équivoque, qu'on ne ſait quel nom leur donner : cent bouches ſuffiroient à peine pour les nommer tous; & il y auroit dequoi fatiguer un de ces vains Parleurs, capables de fatiguer cent perſonnes.

Mais vous, qui courez après la gloire de diſpenſer la réputation & d'en acquérir; vous qui prétendez vous parer à juſte titre du beau nom de Critique, aſſurez-vous de la connoiſſance de vous-même & de celle de votre portée; reconnoiſſez l'étendue de votre génie, de votre goût, de votre

(1) Il y a dans l'Original : *ſemblables au Mulet peſant, qui n'eſt ni Cheval ni Ane.* Cette comparaiſon ne choque point un Anglois comme un François; je l'ai remplacée le mieux qu'il m'a été poſſible. Ce n'eſt point manquer à la fidélité de la Traduction, lorſqu'on ne fait point de changemens, qu'on ne les faſſe remarquer au Lecteur.

Nature to all things fix'd the limits fit,
And wiſely curb'd proud man's pretending wit.
As on the land while here the ocean gains,
In other parts it leaves wide ſandy plains;
Thus in the ſoul while memory prevails,
The ſolid pow'r of underſtanding fails;
Where beams of warm imagination play,
The memory's ſoft figures melt away.
One ſcience only will one genius fit;
So vaſt is art, ſo narrow human wit:
Not only bounded to peculiar arts,
But oft in thoſe confin'd to ſingle parts.
Like Kings we loſe the conqueſts gain'd before,
By vain ambition ſtill to make them more:
Each might his ſev'ral province well command,
Would all but ſtoop to what they underſtand.

Firſt follow Nature, and your judgment frame
By her juſt ſtandard, which is ſtill the ſame:
Unerring Nature, ſtill divinely bright,
One clear, unchang'd, and univerſal light,

ſavoir ; ſondez votre profondeur ; ne cherchez point à pénétrer au-delà ; mais diſcrers, fixez votre attention ſur ce point critique où le ſens finit, & où la ſtupidité commence. La Nature a preſcrir de juſtes bornes à toutes choſes ; elle a ſagemenr rabaiſſé la préſomption de notre eſprit orgueilleux. Ainſi que l'Océan ne gagne point ſur quelque endroit de la Terre, qu'il ne laiſſe ailleurs des plaines de ſable à découvert ; de même la mémoire ne domine point dans l'ame, que la ſolidité de l'entendement n'y règne avec moins de puiſſance ; & les rayons d'une imagination ardente ne ſauroient y briller, qu'ils n'y diſſipent les tendres impreſſions de la mémoire. Une relle ſcience n'eſt que pour un tel génie ; tant l'art eſt étendu, tant l'eſprit de l'Homme eſt borné, & borné non-ſeulement à quelque art particulier, mais bien ſouvent encore à quelque partie d'un ſeul art ! Nous perdons, comme les Rois, une parrie des conquêtes que nous avons faites, par la vaine ambition d'en faire de nouvelles ; chacun pourroit bien gouverner ſon diſtrict, s'il vouloit s'en tenir à ce qu'il entend.

La première loi eſt de ſuivre la Nature. Que vos jugemens ſoient marqués à ſon coin, qui eſt conſtamment le même. La nature qui n'erre point, qui brille toujours du même feu divin, lumière

Life, force, and beauty, muſt to all impart,
At once the ſource, and end, and teſt of Art.
Art from that fund each juſt ſupply provides;
Works without show, and without pomp preſides:
In ſome fair body thus th' informing ſoul
With ſpirits feeds, with vigour fills the whole,
Each motion guides, and ev'ry nerve ſuſtains;
Itſelf unſeen, but in th' effect remains.
Some, to whom Heav'n in wit has been profuſe,
Want as much more, to turn it to its uſe;
For wit and judgment often are at ſtrife,
Tho' meant each other's aid, like man and wife.
'Tis more to guide, than ſpur the Muſe's ſteed;
Reſtrain his fury, than provoke his ſpeed;
The winged courſer, like a gen'rous horſe,
Shows moſt true mettle when you check his courſe,

Thoſe Rules of old diſcover'd, not devis'd,
Are Nature ſtill, but Nature methodiz'd;
Nature, like Liberty, is but reſtrain'd
By the ſame Laws which firſt herſelf ordain'd.

pure, invariable, universelle, doit donner à tout la vie, la force, la beauté. Elle est tout-à-la fois la source, la fin, la règle de l'art. C'est de ce fond que l'art doit pourvoir à ses justes besoins, travaillant sans se montrer, & présidant sans faste; semblable à l'ame qui nourrit d'esprits le corps qu'elle anime, qui le remplit de vigueur, dirige chaque mouvement, & fait agir chaque nerf; invisible elle-même, elle n'est apperçue que dans ses effets. Tel à qui la faveur du Ciel a prodigué les trésors de l'esprit, auroit besoin d'en avoir encore autant pour en savoir faire usage; car l'esprit & le jugement sont sans cesse aux prises, quoique destinés, comme l'homme & la femme, à s'entr'aider mutuellement. Il y a plus d'habileté à guider, qu'à éperonner le Coursier aîlé des Muses, à modérer sa fougue qu'à l'exciter. Pégase, ainsi qu'un cheval généreux, ne fait jamais paroître un plus beau feu, que lorsque sa course est sagement réglée par celui qui le monte.

Ces règles, anciennement découvertes & non inventées, ne sont que la simple nature mise en méthode. Telle qu'une Monarchie, elle n'est restreinte que par ses propres loix qu'elle même a d'abord prescrites.

Hear how learn'd Greece her uſeful rules indites,
When to repreſs, and when indulge our flights:
High on Parnaſſus' top her ſons she show'd,
And pointed out thoſe arduous paths they trod;
Held from afar, aloft, th' immortal prize,
And urg'd the reſt by equal ſteps to riſe.
Juſt precepts thus from great examples giv'n,
She drew from them what they deriv'd from Heav'n.
The gen'rous Critic fann'd the Poet's fire,
And taught the world with Reaſon to admire.
Then Criticiſm the Muſes handmaid prov'd,
To dreſs her charms, and make her more belov'd:
But following wits from that intention ſtray'd,
Who could not win the miſtreſs, woo'd the maid;
Againſt the Poets their own arms they turn'd,
Sure to hate moſt the men from whom they learn'd.
So modern 'Pothecaries, taught the art
By Doctor's bills to play the Doctor's part,

Ecoutez la Grèce ſavante nous annoncer ces utiles règles, & nous apprendre quand il faut modérer ſon eſſor, ou s'y abandonner. Du ſommet du Parnaſſe elle nous montre ſes Nourriſſons, & nous marque les traces de leur courſe hardie; elle tient de loin, & fort haut, le prix immortel; & elle nous preſſe d'y atteindre par des pas ſemblables aux leurs. Les règles furent ainſi copiées d'après de grands modèles; elle tira d'eux ce qu'ils tenoient du Ciel. Une généreuſe Critique épuroit le feu de la Poéſie, & enſeignoit à admirer avec connoiſſance. Servant aux Muſes de Dame d'atour, elle s'occupoit à relever leurs charmes & à les rendre plus aimables. Les Beaux-Eſprits s'écartèrent dans la ſuite de cet ordre; ne pouvant gagner la Maîtreſſe, ils courtisèrent la Suivante; ils tournèrent contre la Poéſie ſes propres armes; & ils ne haïrent perſonne avec plus de violence, que ceux dont ils avoient le plus appris. C'eſt ainſi que les Suppôts modernes de la Pharmacie apprennent, par les ordonnances des Médecins, l'art d'en jouer le rôle (1); & que hardis

(1) Cette réflexion a particulièrement lieu pour l'Angleterre. Il y a dans l'Original le terme d'Apothicaire, auquel on n'attache point en Anglois une idée auſſi ignoble qu'en François.

Bold in the practice of miſtaken rules,
Preſcribe, apply, and call their maſters fools.
Some on the leaves of antient authors prey,
Nor time nor moths e'er ſpoil'd ſo much as they.
Some drily plain, without invention's aid,
Write dull receipts how poems may be made,
Theſe leave the ſenſe, their learning to diſplay,
And thoſe explain the meaning quite away.

You then whoſe judgment the right courſe would ſteer,
Know well each Ancient's proper character;
His Fable, Subject, ſcope in ev'ry Page;
Religion, Country, genius of his Age;
Without all theſe at once before your eyes,
Cavil you may, but never criticize.
Be Homer's works your ſtudy and delight,
Read them by day, and meditate by night;
Thence from your judgment, thence your maxims bring,
And trace the Muſes upward to their ſpring.
Still with itſelf compar'd, his text peruſe;
And let your comment be the Mantuan Muſe.

dans la pratique des règles qu'ils confondent, ils ordonnent, ils appliquent des remèdes, & traitent leurs Maîtres de ſots & d'ignorans. Il y en a qui ne s'attachent aux Ecrits des Anciens, que pour en faire leur proie; ils gâtent tout ce qu'ils touchent, plus dangereux que le tems & les vers. D'autres Critiques ſecs & plats, dénués de la moindre invention, écrivent une ſtupide recette pour compoſer une Poème. Ceux-ci décrient le bon-ſens, en voulant étaler leur ſavoir; & ceux-là défigurent les penſées des Anciens & les font diſparoître, en voulant les expliquer.

Vous donc qui voulez diriger votre jugement par une voie ſure & droite, connoiſſez bien le caractère propre de chaque Ancien; ſa fable, ſon ſujet, ſon but, ſa religion, ſon pays, & le génie de ſon ſiècle. Si vous n'avez devant les yeux toutes ces choſes à la fois, vous ne pouvez que chicaner, & non pas critiquer. Que les Ouvrages d'Homère ſoient votre étude & vos délices; liſez-les pendant le jour; méditez-les pendant la nuit : formez votre jugement ſur eux; tirez-en vos principes; & recherchez-y la trace des Muſes en remontant juſqu'à leur origine. Liſez & reliſez-en le texte, en le comparant avec lui-même; & que la Muſe de Mantoue vous ſerve de commentaire.

When firſt young Maro in his boundleſs mind
A work t' outlaſt immortal Rome deſign'd,
Perhaps he ſeem'd above the Critic's law,
And but from Nature's fountain ſcorn'd to draw;
But when t' examine ev'ry part he came,
Nature and Homer were, he found, the ſame.
Convinc'd, amaz'd, he checks the bold deſign:
And rules as ſtrict his labour'd work confine,
As if the Stagirite o'erlook'd each line.
Learn hence for ancient rules a juſt eſteem;
To copy nature is to copy them.

Some beauties yet no Precepts can declare,
For there's a happineſs as well as care.
Muſic reſembles Poetry; in each
Are nameleſs graces which no methods teach,
And which a maſter-hand alone can reach.
If, where the rules not far enough extend,
(Since rules were made but to promote their end)
Some lucky licence anſwer to the full
Th' intent propos'd, that Licence is a rule,
Thus Pegaſus, a nearer way to take,

Quand

Il trouva que la Nature et Homere n'étoient qu'une même chose:

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

Quand Virgile, jeune encore, entreprit de chanter les Rois & les Combars, avant que les avis d'Apollon euſſent frappé ſon oreille rremblante, peut-être ſe croyoit-il au-deſſus des loix de la Critique, & que prétendanr ne ſe guider que par la Nature, il dédaignoir de rien rirer d'un autre fond que du ſien. Mais quand il vint à examiner de près, il trouva que la Nature & Homère n'éroienr qu'une même choſe : convaincu, éronné, il réprima un deſſein trop hardi; & rravaillant ſes écrirs, il s'aſſujertit à des règles auſſi étroites, que ſi chaque vers eût été ſoumis à l'œil ſévère du Critique de Stagire (1). Apprenez de-là, à concevoir une juſte eſtime pour les anciennes règles; les copier, c'eſt copier la Nature.

Il eſt cependant des beautés que les règles ne peuvent enſeigner. Il y a des rraits heureux, ainſi que des traits de l'art. La Muſique & la Poéſie ſe reſſemblent; dans l'une & dans l'autre il y a des graces ſans nombre, qui ne peuvent êrre ſaiſies que par une main de Maîrre. Les règles n'érant preſcrites que pour une fin, ſi lorſqu'elles ſe trouvent trop reſſerrées, une heureuſe licence répond enrièrement au deſſein propoſé, cerre licence devient

(1) Ariſtote étoit de la ville de Stagire en Thrace.

May boldly deviate from the common track;
Great Wits ſometimes may glorioufly offend,
And riſe to faults true Critics dare not mend.
From vulgar bounds with brave diſorder part,
And ſnatch a grace beyond the reach of art,
Which without paſſing thro' the judgment, gains
The heart, and all its end at once attains.
In proſpects thus, ſome objects pleaſe our eyes,
Which out of nature's common order riſe,
The ſhapeleſs rock, or hanging precipice.
But tho' the Ancients thus their rules invade,
(As Kings diſpenſe with laws themſelves have made)
Moderns, beware! or if you muſt offend
Againſt the precept, ne'er tranſgreſs its End;
Let it be ſeldom, and compell'd by need;
And have, at leaſt, their precedent to plead.
The Critic elſe proceeds without remorſe,
Seizes your fame, and puts his laws in force.

I know there are, to whoſe preſumptuous thoughts
Thoſe freer beauties, ev'n in them, ſeem faults.

elle-même une règle. Pégaſe alors peut hardiment, pour prendre un chemin plus court, s'écarter de la route battue. De grands Génies peuvent quelquefois violer les règles avec ſuccès ; s'élever juſqu'à des fautes que les vrais Critiques n'oſent corriger ; s'éloigner des limites vulgaires avec un beau déſordre ; & franchiſſant les barrières du jugement, aller droit au cœur par une grace que l'Art ne peut atteindre, & qui, d'un ſeul coup, en remplit toutes les fins. C'eſt ainſi que dans une perſpective, l'œil ſe trouve agréablement frappé par des objets qui ne ſont point dans l'ordre ordinaire de la Nature, par un roc informe, par un précipice effrayant. Mais dans ces occaſions même, la Poéſie exige une certaine retenue ; elle veut de la diſcrétion juſque dans le délire. Quoique les Anciens aient tranſgreſſé leurs propres règles, (tels que des Rois qui ſe diſpenſent des loix qu'ils ont faites) Modernes, ſoyez réſervés : ſi vous enfreignez la loi, n'en violez jamais l'objet ; ne le faites que rarement & par néceſſité ; ayez au moins leur exemple à alléguer : ſinon, le Critique procède impitoyablement contre vos Écrits ; il ſaiſit votre réputation, & met ſes loix en vigueur.

Je ſais qu'il eſt des Eſprits préſomptueux, qui regardent, dans les Anciens mêmes, ces heureuſes

Some figures monſtrous and mis-ſhap'd appear,
Conſider'd ſingly, or beheld too near,
Which, but proportion'd to their light, or place,
Due diſtance reconciles to form and grace.
A prudent chief not always muſt diſplay
His pow'rs, in equal ranks, and fair array,
But with th' occaſion and the place comply,
Conceal his force, nay ſeem ſometimes to fly.
Thoſe oft are ſtratagems which errors ſeem,
Nor is it Homer nods, but we that dream.

Still green with bays each ancient Altar ſtands,
Above the reach of ſacrilegious hands;
Secure from Flames, from Envy's fiercer rage,
Deſtructive War, and all involving Age.
See from each clime the learn'd their incenſe bring!
Hear, in all tongues conſenting Pæans ring!
In praiſe ſo juſt let ev'ry voice be join'd,
And fill the gen'ral chorus of mankind.
Hail; Bards triumphant! born in happier days;
Immortal heirs of univerſal praiſe!

libertés comme des défauts. Des figures qui ne ſont faites que pour un certain jour & une certaine place, enviſagées ſéparémenr ou de trop près, paroiſſent irrégulières & monſtrueuſes; mais ſi on les conſidère dans leur point de vue, une diſtance proportionnée les reconcilie avec la régularité & les graces. Un Général prudent ne doit pas toujours ranger ſon armée ſur des lignes égales, & déployer généralement toutes ſes troupes en ordre de bataille; mais il doit s'accommoder au terrein, aux circonſtances; cacher ſes forces, & quelquefois même faire ſemblant de fuir. Ce qui paroît une faute, peut n'être qu'un ſtratagême; ſouvent ce n'eſt point Homère qui dott, c'eſt ſon Lecteur qui rêve.

Les lauriers qui ornent les Autels des Anciens conſetvent encore leur verdure, préſervés de l'atteinte des mains ſacrilèges, reſpectés par les flammes, par la rage encore plus cruelle de l'envie, par la guerre qui détruit tout, & par les ſiècles de la plus profonde ignorance. Voyez les Savans de tous les climats y apporter le tribut de leur encens; écoutez leurs louanges chantées en toutes les langues. Que toutes les voix s'uniſſent en leur honneur; & que l'Univers entier, formant un chœur génétal, tépète de ſi juſtes éloges. O Poètes triom-

Whoſe honours with increaſe of ages grow,
As ſtreams roll down, enlarging as they flow;
Nations unborn your mighty names ſhall ſound,
And worlds applaud that muſt not yet be found!
O may ſome ſpark of your celeſtial fire,
The laſt, the meaneſt of your ſons inſpire.
(That on weak wings, from far, purſues your flights;
Glows while he reads, but trembles as he writes)
To teach vain Wits a ſcience little known,
T' admire ſuperior ſenſe, and doubt their own!

phans, nés dans de plus heureux jours, immortels héritiers d'une gloire univerſelle, ſemblables à des fleuves qui s'actoiſſent dans leur cours, vos honneurs s'augmentent avec le nombre des années ! des Nations à naître feront retentir vos noms glorieux ; des Mondes à découvrir vous conſacreront leurs applaudiſſemens. O puiſſe une étincelle de votre feu céleſte, inſpirer le dernier, le moindre de vos Nourriſſons, qui d'une aîle foible ſuit de loin votre vol rapide, & dont l'eſprit en feu lorſqu'il vous lit, tremble lorſqu'il faut écrire ! Qu'inſtruit par vous, j'apprenne aux Eſprits vains & préſomptueux la ſcience peu commune d'admirer la ſupériorité du mérite, & de ſe défier de ſes propres lumières.

PART II.

OF all the cauſes which conſpire to blind
Man's erring judgment, and miſguide the mind,
What the weak head with ſtrongeſt bias rules,
Is Pride, the never-failing vice of fools.
Whatever Nature has in worth deny'd,
She give in large recruits of needful Pride;
For as in bodies, thus in ſouls, we find
What wants in blood and ſpirits, ſwell'd with wind:
Pride, where Wit fails, ſteps in to our defence,
And fills up all the mighty Void of ſenſe.
If once right reaſon drives that cloud away,
Truth breaks upon us with reſiſtleſs day.
Truſt not yourſelf; but your defects to know,
Make uſe of every friend —— and every foe.
A little learning is a dang'rous thing;
Drink deep, or taſte not the Pierian ſpring:
There ſhallow draughts intoxicate the brain,
And drinking largely ſobers us again.

SECONDE PARTIE.

DE toutes les cauſes qui conſpirent à aveugler le jugement & à égarer l'eſprit, celle qui entraîne un foible génie avec le plus de force, c'eſt la Vanité, le foible des Sots. Ce que la Nature leur refuſa en mérite, elle le ſuppléa libéralement par le renfort d'une vanité ſecourable. Il en eſt de l'ame comme du corps ; ce qui eſt vuide de ſang & d'eſprits, eſt gonflé de vent. Où l'eſprit manque, la ſuffiſance vient au ſecours ; & le vuide de ſens, ce grand vuide, ſe trouve entièrement rempli. Mais quand une fois la raiſon déſabuſée vient à diſſiper ce nuage, la vérité perce & répand un jour auquel on ne peut réſiſter. Ne vous fiez point à vous-même ; & pour connoître vos défauts, ne dédaignez de faire uſage d'aucun Ami, ni d'aucun Ennemi.

Un ſavoir médiocre eſt une choſe dangereuſe : il faut boire à pleine coupe à la fontaine d'Hypocrène, ou n'y point boire du tout ; de petits coups brouillent le cerveau ; & la raiſon ne revient qu'en buvant à grands traits. Enflammé d'abord par l'at-

Fir'd at firſt ſight with what the Muſe imparts,
In fearleſs youth we tempt the heights of Arts,
While from the bounded level of our mind,
Short views we take, nor ſee the lengths behind;
But more advanc'd, behold with ſtrange ſurprize
New diſtant ſcenes of endleſs ſcience riſe!
So pleas'd at firſt the tow'ring Alps we try,
Mount o'er the vales, and ſeem to tread the sky,
Th' eternal ſnows appear already paſt,
And the firſt clouds and mountains ſeem the laſt:
But, thoſe attain'd, we tremble to ſurvey
The growing labours of the lengthen'd way,
Th' increaſing proſpect tires our wand'ring eyes,
Hills peep o'er hills, and Alps on Alps ariſe!

A perfect Judge will read each work of Wit
With the ſame ſpirit that its author writ:
Survey the Whole, nor ſeek ſlight faults to find
Where nature moves, and rapture warms the mind;
Nor loſe for that malignant dull delight,
The gen'rous pleaſure to be charm'd with wit.
But in ſuch lays as neither ebb nor flow,
Correctly cold, and regularly low,

trait des Muſes, un jeune téméraire attente au ſublime de l'art : ſa vue bornée dans une ſphère étroite, n'apperçoir point, du niveau de ſon eſprit, la diſtance qui eſt au-delà ; mais à meſure qu'il avance, les ſciences lui découvrenr avec ſurpriſe de nouvelles ſcènes qui s'élèvent dans un éloignement ſans fin. C'eſt ainſi que, charmé à la première vue, le Voyageur entreprend de gagner la cime des Alpes ; il franchit les vallées, & ſemble vouloir eſcalader les Cieux ; les neiges éternelles lui paroiſſent déja paſſées ; les premiers nuages, les premières montagnes lui ſemblent les dernières ; mais les a-t-il atreintes, il tremble à la vue d'une carrière qui s'allonge & d'un travail qui s'accroît ; ſes yeux errans ſe laſſent d'une perſpective qui s'étend de plus en plus ; les montagnes entaſſées ſe multiplient ; & de nouvelles Alpes renaiſſent.

Un vrai Critique lit un Ouvtage dans le même eſprit que l'Auteur l'a compoſé ; il enviſage le tout ; il ne s'étudie point à relever de petites fautes, lorſque l'ame eſt émue par la Nature, & qu'elle eſt échauffée par des beautés raviſſantes ; il ne ſacrifie point au plaiſir inſipide d'une malignité mordante le plaiſir généreux d'être charmé d'un Ouvrage d'eſprit. On ne peut, il eſt vrai, rien blâmer dans ces Poéſies languiſſantes, qui coulent comme

That ſhunning faults, one quiet tenour keep;
We cannot blame indeed—but we may ſleep.
In Wit, as Nature, what affects our hearts
Is not th' exactneſs of peculiar parts;
'Tis not a lip, or eye, we beauty call,
But the joint force and full reſult of all.
Thus when we view ſome well-proportion'd dome,
(The world's juſt wonder, and ev'n thine, O Rome!)
No ſingle parts unequally ſurprize,
All comes united to th' admiring eyes;
No monſtrous height, or breadth, or length appear;
The World at once is bold, and regular.

Whoever thinks a faultleſs piece to ſee,
Thinks what ne'er was, nor is, nor e'er ſhall he.
In ev'ry work regard the writer's End,
Since none can compaſs more than they intend;
And if the means be juſt, the conduct true,
Applauſe, in ſpight of trivial faults, is due.

des eaux ſans flux ni reflux, exemptes de fautes, toujours égales, correctement froides, & rampantes avec régularité; on ne peut rien blâmer; mais on peut dormir. Dans les Ouvrages d'eſprit, comme dans ceux de la Nature, ce n'eſt point la régularité de quelques parties détachées qui touche le cœur. Une belle lèvre, ou de beaux yeux, ne font point ce qui s'appelle une Beauté; mais c'eſt la force réunie & le réſultat compler du tout. De même, lorſqu'on voit ce Dôme ſi bien proportionné, (digne objer de l'admiration du monde, digne même de la tienne, ô ſuperbe Rome!) des parties dérachées n'excitent point une admiration inégale; le tout enſemble ſe préſente aux yeux du Spectateur étonné : rien de choquant dans la hauteur, la longueur & la largeur : le tout eſt à la fois hardi & régulier (1).

Qui voudroit une Pièce ſans défauts, voudroit ce qui n'a point été, ce qui n'eſt point, & ce qui ne ſera jamais. En tout Ouvrage regardez le but de l'Aureur; car on ne peut y trouver plus qu'il n'y a voulu mettre; & ſi les moyens ſont bons, & que la conduite ſoit exacte, il mérire des applaudiſſemens, au mépris de quelques fautes légères.

(1) Le Dôme de l'Égliſe de S. Pierre de Rome.

As men of breeding, ſometimes men of wit,
T' avoid great errors, muſt the leſs commit:
Neglect the rules each verbal Critic lays,
For not to know ſome trifles, is a praiſe.
Moſt Critics, fond of ſome ſubſervient art,
Still make the Whole depend upon a Part:
They talk of principles, but notions prize,
And all to one lov'd Folly ſacrifice.

Once on a time, La Mancha's Knight, they ſay,
A certain Bard encount'ring on the way,
Diſcours'd in terms as juſt, with looks as ſage,
As e'er could Dennis, of the Grecian ſtage;
Concluding all were deſp'rate ſots and fools,
Who durſt depart from Ariſtotle's rules.
Our Author happy in a judge ſo nice,
Produc'd his Play, and begg'd the Knight's advice;
Made him obſerve the ſubject and the plot,
The manners, paſſions, unities; what not?
All which, exact to rule, were brought about,
Were but a combat in the liſts left out.

L'homme d'eſprit, ainſi que l'homme du monde, doit quelquefois commettre de petites fautes, pour en éviter de grandes. Négligez les règles qu'impoſent des Critiques épilogueurs ; il eſt glorieux d'ignorer de certaines bagatelles. La plupart des Critiques amoureux d'une Beauté ſubalterne, font dépendre le tout d'une partie ; ils parlent de principes ; mais ils leur ſubſtituent des idées ſuperficielles ; & préoccupés de leurs notions, ils ſacrifient tout à quelque Chimère favorite.

On dit qu'un jour le Chevalier de la Manche rencontrant un Poète en ſon chemin, diſcourut des règles du Théâtre dans des termes auſſi juſtes, d'un air auſſi ſenſé, que Dennis l'auroit pu faire (1); décidant que tous ceux qui oſoient s'éloigner des règles d'Ariſtote, étoient des fous & des ſots achevés. Notre Poète, heureux d'avoir rencontré un juge ſi habile, tire ſa Pièce, & le prie de lui dire ſon avis. Il lui en fait remarquer le ſujet & l'intrigue, les caractères, les paſſions, les différentes unités, tout ; & le tout étoit exactement conforme aux règles : mais il y avoit un combat en champ clos, qui n'étoit point repréſenté ſur le théâtre : » Com-

(1) Dennis, Poète & Critique Anglois, jugeoit avec chaleur, & écrivoit avec froideur. Il eſt cité ici par dériſion.

» What leave the Combat out? » Exclaims the Knight;
Yes, or we muſt renounce the Stagirite.
» Not ſo by Heav'n » (he anſwers in a rage)
» Knights, ſquires, and ſteeds, muſt enter on the ſtage »;
So vaſt a throng the ſtage can ne'er contain.
» Then build a new, or act it in a plain ».

Thus Critics of leſs judgment than caprice,
Curious not knowing, not exact but nice,
From ſhort Ideas; and offend in arts
(As moſt in manners) by a love to parts.

Some to Conceit alone their taſte confine,
And glitt'ring thoughts ſtruck out at ev'ry line;
Pleas'd with a work where nothing's juſt or fit;
One glaring Chaos and wild heap of wit.
Poets, like painters, thus, unskill'd to trace
The naked nature and the living grace,
With gold and jewels cover ev'ry part,
And hide with ornaments their want of art.
True wit is Nature to advantage dreſs'd;
What oft was thought, but ne'er ſo well expreſs'd;

» ment;

» ment, (s'écrie le Chevalier de la Manche) ſup-
» primer un combat? » Aſſurément il faut renoncer aux règles du Philoſophe Grec. » Non, de par
» le ciel, (répond-il en fureur) Chevaliers, Écuyers,
» Courſiers, tous doivent figurer ſur la ſcène ». Le Théâtre ne ſauroit les contenir. » Bâtiſſez-en donc
» un nouveau ; ou repréſentez en plaine cam-
» pagne ».

Voilà les Critiques ! Plus de caprice que de jugement ; curieux & non connoiſſeurs, pointilleux & non exacts, ils ſe forment de petites idées ; & ils pèchent contre l'art ; ainſi que la plupart des gens contre la politeſſe, par trop d'attachement pour les minuties.

Quelques-uns bornent leur goût aux *Concetti* ; chaque vers doit frapper par quelque trait qui pétille ; ils ſont charmés d'un Ouvrage où il n'y a rien de juſte, où tout eſt déplacé : amas bizarre & cahos éblouïſſant d'eſprit & de pointes. Ces Poètes reſſemblent à ces Artiſtes, qui incapables de peindre le nud, & de tracer les graces vives de la ſimple nature, la chargent d'or & de joyaux, & ſous ces ornemens ambitieux cachent leur manque de talent. Le vrai bel-eſprit n'eſt que la nature miſe à ſon avantage ; ce qui a été ſouvent penſé, mais ce qui ne fut jamais ſi bien exprimé ; un trait dont

Something, whoſe truth convinc'd at ſight we find,
That gives us back the image of our mind.
As ſhades more ſweetly recommend the light,
So modeſt plainneſs ſets off ſprightly wit.
For works may have more wit than does 'em good,
As bodies perish thro' exceſs of blood.

Others for Language all their care expreſs,
And value books, as women men, for dreſs:
Their praiſe is ſtill,——the Style is excellent;
The Senſe, they humbly take upon content.
Words are like leaves; and where they moſt abound,
Much fruit of ſenſe beneath is rarely found:
Falſe eloquence, like the priſmatic glaſs,
Its gaudy colours ſpreads on ev'ry place;
The face of Nature we no more ſurvey,
All glares alike, without diſtinction gay:
But true Expreſſion, like th' unchanging ſun,
Clears and improves whate'er it ſhines upon,
It gilds all objects, but it alters none.
Expreſſion is the dreſs of thought, and ſtill
Appears more decent, as more ſuitable;

la vérité porte ſa preuve à la première vue, & qui nous retrace l'image de nos propres penſées. Comme les ombres relèvent avec douceur l'éclat de la lumière, de même une modeſte ſimpliciré donne du relief à la vivacité de l'eſprit : car il peut y avoir dans un Ouvrage plus d'eſprit qu'il n'en faut pour qu'il ſoit bon, ainſi qu'un corps peut périr par réplétion de ſang.

Quelques autres n'ont pour objet de leurs ſoins, que le ſtyle ; ils apprécient un Livre, comme les femmes apprécient un homme, par l'ajuſtement. Leur éloge eſt toujours le même. » Le ſtyle en eſt » excellent ». Quant au ſens, ils ſuppoſent avec humilité qu'il eſt fort bon. Comme on ne trouve d'ordinaire que peu de fruit ſur un arbre abondamment couvert de feuilles, de même on trouve rarement beaucoup de ſens ſous beaucoup de mots. La fauſſe éloquence, ſemblable au priſme de verre, répand ſes couleurs faſtueuſes ſur toute ſorte d'objets ; on n'apperçoit plus la face de la nature ; tout paroît également vif ; tout reluit ſans diſtinction. La véritable éloquence eſt comme le Soleil qui répand un jour fidèle & lumineux ſur les objets qu'il éclaire ; il les embellit & les dore, pour ainſi dire ; mais il ne les altère point. L'expreſſion eſt l'habillement de la penſée ; elle n'eſt décente qu'au-

A vile conceit in pompous words expreſs'd
Is like a clown in regal purple dreſs'd;
For diff'rent ſtyles with diff'rent ſubjects ſort,
As ſev'ral garbs with country, town, and court.
Some by old words to fame have made pretence,
Ancients in phraſe, meer moderns in their ſenſe;
Such labour'd nothings, in ſo ſtrange a ſtyle,
Amaze th' unlearn'd, and make the learned ſmile.
Unlucky, as Fungoſo in the Play,
Theſe ſparks with aukward vanity diſplay
What the fine gentleman wore yeſterday;
And but ſo mimic antient wits at beſt,
As apes our grandſires, in their doublets dreſt.
In words, as fashions, the ſame rule will hold;
Alike fantaſtic, if too new, or old:
Be not the firſt by whom the new are try'd,
Nor yet the laſt to lay the old aſide.

But moſt by Numbers judge a Poet's ſong,
And ſmooth or rough, with them, is right or wrong:

tant qu'elle eſt bien aſſortie. Une penſée baſſe exprimée en termes pompeux, reſſemble à un payſan revêtu de la Pourpre Royale ; car différens ſtyles s'aſſortiſſent avec différens ſujets, ainſi qu'il y a différens habits pour la Campagne, la Ville, & la Cour. Il y en a qui prétendent à la gloire par un aſſemblage de vieux mots ; anciens pour la phraſe, & modernes pour le ſens. Des riens étudiés, d'un ſtyle ſi étrange, étonnent les Ignorans & font rire les Savans. C'eſt avec auſſi peu de ſuccès que le *Fungoſo* de la Comédie (1), que la vanité groſſière de ces Précieux affectés ſe pare des habits que les gens du Bel-air viennent de quitter. Ils ne reſſemblent aux eſprits de l'ancien tems, que comme des ſinges en pourpoint reſſembleroient à nos Grands-pères. C'eſt la même régle pour les mots, que pour les modes : ce qui eſt trop nouveau ou trop ancien, eſt également ridicule. On ne doit être ni des premiers à ſuivre l'un, ni des derniers à quitter l'autre.

Mais la plupart jugent d'un Poème par la ca-

(1) C'eſt le nom d'un Perſonnage d'une Comédie de Ben-Jonhſon, qui, pour me ſervir des termes de cet Auteur même, ſuivoit la mode comme un Eſpion, toujours d'un pas en arrière, attrapant régulièrement celle que l'on quittoit.

In the bright Muſe tho' thouſand charms conſpire,
Her voice is all theſe tuneful fools admire;
Who haunt Parnaſſus but to pleaſe their ear,
Not mend their minds; as ſome to Church repair,
Not for the doctrine, but the muſic there.
Theſe equal ſyllables alone require,
Tho' oft the ear the open vowels tire;
While expletives their feeble aid do join;
And ten low words oft creep in one dull line;
While they ring round the ſame unvary'd chimes,
With ſure returns of ſtill expected rhymes;
Where-e'er you find » the cooling weſtern breeze, »
In the next line, it » whiſpers thro' the trees: »
In cryſtal ſtrems » with pleaſing murmurs creep, »
The reader's threaten'd (not in vain) with » ſleep: »
Then, at the laſt and only couplet fraught
With ſome unmeaning thing they call a thought,
A needleſs Alexandrine ends the ſong,
That, like a wounded ſnake, drags its ſlow length along.

dence ; il n'eſt bon ou mauvais, qu'autant que le vers eſt dur ou coulant. Quoique mille charmes ſe réuniſſent en une Muſe brillante, un ſot épris de l'harmonie n'en admire que la voix. C'eſt le plaiſir de l'ouïe & non l'envie de ſe former l'eſprit, qui l'attire au Parnaſſe, ſemblable à ceux qui ne fréquentent les Temples, que pour la muſique & non pour l'inſtruction. Eſclaves d'une meſure égale & uniforme, il y en a qui ne s'attachent, dans un vers, qu'au nombre exact des ſyllabes, tandis que d'ailleurs l'oreille peu ménagée eſt haraſſée de voyelles qui s'entre-heurtent, tandis que des explétifs viennent prêtant l'appui de leur foible ſecours ;

Que dix mots bas ſont un ſot vers qui rampe ;

& que l'on eſt rebattu du bourdonnement d'une motononie périodique, dont le retour aſſuré eſt une rime conſtamment attendue. Dès que l'on trouve dans un vers l'haleine rafraîchiſſante des Zéphirs, le ſuivant fait entendre, au travers des feuillages, leurs tendres ſoupirs. Au murmure agréable d'un ruiſſeau cryſtallin que le Poète fait gazouiller, le Lecteur eſt menacé, & non envain, de ſommeiller. Enfin,

Tel qu'un ſerpent bleſſé qui ſe traîne avec peine,

un vers Alexandrin & déplacé termine la dernière

Leave ſuch to tune their own dull rhymes, and know
What's roundly ſmooth, or languiſhingly ſlow;
And praiſe the eaſy vigour of a line,
Where Denham's ſtrength, and Waller's ſweetneſs join.
True eaſe in writing comes from art, not chance,
As thoſe move eaſieſt who have learn'd to dance.
'Tis not enough no harſhneſs gives offence,
The ſound muſt ſeem an Echo to the ſenſe:
Soft is the ſtrain when Zephyr gently blows,
And the ſmooth ſtream in ſmoother numbers flows;
But when loud ſurges laſh the ſounding ſhoar:
The hoarſe, rough verſe ſhould like the torrent roar.
When Ajax ſtrives ſome rock's waſt weight to throw,
The line too labours, and the words move ſlow:
Not ſo, when ſwift Camilla ſcours the plain,
Flies o'er th' unbending corn, and ſkims along the main.

ſtance, & la ſeule où il y ait quelque pointe frivole qu'on qualifie de belle penſée. Laiſſons à ces Verſificateurs le ſoin de rimer avec mélodie leurs inſipides vers, & de diſtinguer un ſon moëlleux d'avec celui qui eſt languiſſamment lent. Réſervons nos éloges à l'agréable vigueur d'une Poéſie qui réunit la force de Denham & la douceur de Waller (1). Écrire d'un bon ſtyle aiſé eſt l'effet, non du haſard, mais de l'art, ainſi que l'on acquiert par la danſe des mouvemens plus naturels & plus libres. Ce n'eſt point aſſez de ne bleſſer par aucune rudeſſe; le ſon doit paroître l'écho du ſens qu'il exprime. La douce haleine du Zéphir doit ſe faire ſentir dans un vers encore plus doux; & le cours d'un ruiſſeau doit ſe trouver dans un ſtyle encore plus coulant. Mais quand les vagues courroucées ſe briſant contre le rivage, le font retentir de leurs mugiſſemens, la Poéſie rude & rauque, telle qu'un torrent, doit bruire avec effroi. Quand Ajax s'efforce de lancer une pierre d'une vaſte maſſe, ſes efforts doivent peiner le vers, & en retarder la marche peſante. Le ſtyle au contraire aiſé, léger & vif, doit hâter la vîteſſe de Camille qui vole au

(1) Deux Poëtes Anglois fort eſtimés, qui vivoient du tems de Charles II.

Hear how Timotheus' vary'd lays ſurprize,
And bid alternate paſſions fall and riſe!
While at each change, the ſon of Libyan Jove
Now burns with glory, and then melts with love;
Now his fierce eyes with ſparkling fury glow,
Now ſighs ſteal out, and tears begin to flow:
Perſians and Greeks like turns of nature found,
And the world's victor ſtood ſubdu'd by Sound!
The pow'r of Muſic all our hearts allow,
And what Thimotheus was, is Dryden now.

Avoid Extremes; and ſhun the fault of ſuch,
Who ſtill are pleas'd too little or too much,

Le vainqueur du monde eſt lui même ſubjugué par le pouvoir de l'harmonie.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

travers des plaines & ſur la mer, ſans courber les épis & ſans effleurer les ondes. Écoutez le fameux Timothée ; & ſurpris de la variété de ſes ſons, voyez-le commander aux Paſſions, les irrirer & les calmer tour à tour. Le Fils de Jupiter Libyen (1), ſenſible à routes les différentes impreſſions de ſes accens, eſt alternativement enflammé pat la gloire & attendri par l'amour ; ſes yeux rerribles s'allument en ce moment d'une fureur étincelante ; & dans le momenr ſuivant il lui échappe des ſoupirs ; il laiſſe couler des pleurs. Effets de la nature, qu'éprouvent égalemenr les Grecs & les Perſes : le vainqueur du Monde eſt lui-même ſubjugué par la puiſſance de l'harmonie : tous nos cœurs rendent hommage au pouvoir de la Muſique ; & ce que Timothée fut autrefois, Dryden l'eſt aujourd'hui (2).

Évitez-les extrêmes, & fuyez le défaut de ceux

(1) Alexandre le Grand.

(2) Pope fait alluſion à une Cantate, intitulée, *Fête d'Alexandre*, ou *Le Pouvoir de la Muſique.* C'eſt une des plus belles Pièces d'un des plus grands Poètes d'Angleterre. Dryden, qui en eſt l'Auteur, y introduit Timothée chantant devant Alexandre. C'étoit un fameux Muſicien Grec, qui vivoit ſous le règne de ce Prince, le Conquérant de l'Aſie & l'Amant de Roxane, également ſenſible aux impreſſions de la gloire & de l'amour ; le jouet de ces deux paſſions.

At ev'ry trifle ſcorn to take offence,
That always ſhews great pride, or little ſenſe:
Thoſe heads, as ſtomachs, are not ſure the beſt,
Which nauſeate all, and nothing can digeſt.
Yet let not each gay Turn thy rapture move;
For fools admire, but men of ſenſe approve:
As things ſeem large which we thro' miſts deſcry,
Dulneſs is ever apt to magnify.

Some foreign writers, ſome our own deſpiſe;
The Ancients only, or the Moderns prize.
Thus Wit, like Faith, by each man is apply'd
To one ſmall ſect, and all are damn'd beſide.
Meanly they ſeek the bleſſing to confine,
And force that ſun but on a part to ſhine,
Which not alone the ſouthern wit ſublimes,
But ripens ſpirits in cold northern climes;
Which from the firſt has ſhone on ages paſt,
Enlights the preſent, and ſhall warm the laſt;
Tho' each may feel encreaſes and decays,

dont le goût trop facile ou trop difficile, approuve ou déſapprouve tout. S'offenſer des moindres bagatelles, eſt toujours une marque de beaucoup de vanité, ou de peu de ſens. Il en eſt du cerveau comme de l'eſtomac ; celui qui eſt dégoûté de tout, & qui ne peut rien digérer, n'eſt point des meilleurs. Cependant ne tombez point en extaſe pour une heureuſe faillie ; le ſot admire ; l'homme de ſens approuve. La ſtupidité porte toujours à exagéret ; c'eſt comme un brouillard, au travers duquel les objets que l'on apperçoit, paroiſſent plus grands qu'ils ne ſont.

Il y en a qui mépriſent les Auteurs François ; il y en a qui méptiſent les nôtres. Quelques-uns n'eſtiment que les Anciens ; d'autres n'eſtiment que les Modernes. On traite l'eſprit comme la Foi ; tout Sectaire s'imagine être le ſeul qui la poſſède, & croit que tout le reſte eſt réprouvé. Le génie étroit d'un Critique partial voudroit mettre des bornes aux faveurs du Ciel, & forcer le Soleil à ne luire que ſur une partie du Monde ; ce Soleil qui non-ſeulement ſubtiliſe les Eſprits dans les climats brûlans du Sud, mais qui les mûrit auſſi dans les climats glacés du Nord ; qui depuis le commencement a brillé ſur tous les âges paſſés, qui éclaire l'âge préſent, & qui échauffera l'âge

And ſee now clearer and now darker days.
Regard not then if Wit be old or new,
But blame the falſe, and value ſtill the true.

Some ne'er advance a Judgment of their own,
But catch the ſpreading notion of the Town;
They reaſon and conclude by precedent,
And own ſtale nonſenſe which they ne'er invent.
Some judge of authors names, not works, and then
Nor praiſe nor blame the writings, but the men.
Of all this ſervile herd, the worſt is he
That in proud dulneſs joins with Quality.
A conſtant Critic at the great man's board,
To fetch and carry nonſenſe for my Lord.
What woful ſtuff this madrigal would be,
In ſome ſtarv'd hackney ſonneteer, or me?
But let a Lord once own the happy lines;
How the wit brightens! how the ſtyle refines!
Before his ſacred name flies ev'ry fault,
And each exalted ſtanza teems with thought!
The Vulgar thus through Imitation err;
As oft the Learn'd by being ſingular;

futur, quoiqu'il ait à la vérité ſes accroiſſements & ſes déclins, qu'il y ait des jours plus clairs & des jours plus obſcurs. Ne vous attachez donc point à ce qui eſt ancien ou moderne ; mais blâmez tout ce qui eſt dans le faux ; eſtimez tout ce qui eſt dans le vrai.

On en voit qui ne produiſent jamais un jugement de leur fond ; mais ils étudient l'opinion courante & la ſaiſiſſent. Ils ne raiſonnent & ne décident que par imitation ; & ils étalent des abſurdités qu'ils n'inventèrent jamais. D'autres ne jugent d'un Ouvrage que par le nom de l'Auteur : ce n'eſt point le livre, c'eſt l'homme qu'ils louent ou qu'ils blâment. De toute cette engeance ſervile, le plus mépriſable eſt celui qu'une fière ſtupidité porte à s'attacher aux Gens de qualité. Critique aſſidu à la table des Grands, il va à la quête de toutes les ſottiſes, & les rapporte à Mylord. O que tel Madrigal, s'il étoit de quelque pauvre Poète ou de moi, ſeroit pitoyable ! mais ſi quelque Mylord ſe déclare le père de cette heureuſe production, qu'elle pétille d'eſprit ! Que le ſtyle en eſt poli ! A ſon nom ſacré les fautes s'évanouiſſent ; & chaque vers exalté enfante quelque penſée nouvelle.

C'eſt ainſi que l'eſprit d'imitation entraîne le Vulgaire dans l'erreur, de même que ſouvent l'eſ-

So much they ſcorn the croud, that if the throng
By chance go right, they purpoſely go wrong:
So Schiſmatics the plain believers quit,
And are but damn'd for having too much wit.

Some praiſe at morning what they blame at night;
But always think the laſt opinion right.
A Muſe by theſe is like a miſtreſs us'd,
This hour she's idoliz'd, the next abus'd;
While their weak heads like towns unfortify'd,
'Twixt ſenſe and nonſenſe daily change their ſide.
Ask them the cauſe; they're wiſer ſtill, they ſay!
And ſtill to-morrow's wiſer than to-day.
We think our fathers fools; ſo wiſe we grow;
Our wiſer ſons, no doubt, will think us ſo.
Once School-divines this zealous iſle o'erſpread;
Who knew moſt Sentences, was deepeſt read;
Faith, Goſpel, all, ſeem'd made to be diſputed,
And none had ſenſe enough to be confuted:
Scotiſts and Thomiſts, now, in peace remain,
Amidſt their kindred cobwebs in Duck-lane.
If Faith itſelf has diff'rent dreſſes worn,

prit

prit de ſingularité y conduit les Savans. Ils mépriſent la multitude, au point que ſi par haſard elle va droit, ils iront de travers de deſſein prémédité. Ce ſont des Schiſmatiques, qui aiment à s'écarter des ſtupides Croyans, & qui ſeront damnés pour avoir eu trop d'eſprit.

Il en eſt d'autres qui blâment le ſoir ce qu'ils ont loué le matin; ils penſent que leur dernière opinion eſt toujours la meilleure. Ils traitent les Muſes comme l'on traite une Maîtreſſe, idolâtrée en ce moment, outragée dans l'autre. Leur foible cerveau, ſemblable à une place ouverte, eſt alternativement occupé par le bon-ſens & par l'abſurdité. Demandez-leur quelle en eſt la raiſon, ils vous diront qu'ils ſont devenus plus habiles; & demain ils le ſeront encore plus qu'aujourd'hui. Nous le devenons au point, que nous croyons que nos Ancêtres étoient des Sots; mais n'en doutons point, nos petits-neveux plus habiles encore, nous traiteront de même. Autrefois cette Iſle zélée fourmilloit de Théologiens Scholaſtiques; celui qui ſavoit le plus de ſentences, étoit le plus *erudit*. La Foi, l'Évangile, tout paroiſſoit n'être fait que pour ſervir de matière à la diſpute; & perſonne n'avoit aſſez de raiſon pour avoir tort. A préſent les Ouvrages des

What wonder modes in Wit should take their turn?
Oft, leaving what is natural and fit,
The current folly proves the ready wit;
And authors think their reputation ſafe,
Which lives as long as fools are pleas'd to laugh.

Some valuing thoſe of their own ſide or mind,
Still make themſelves the meaſure of mankind:
Fondly we think we honour merit then,
When we but praiſe ourſelves in other men.
Parties in Wit attend on thoſe of State,
And public faction doubles private hate.

Scotiſtes & des Thomiſtes (1) repoſent en paix dans Duck-lane (2), au milieu des toiles d'araignées, tiſſus de même nature, plus ſubtils que ſolides (3). Si la Religion elle-même a été aſſujettie à différentes modes; doit-il paroître étonnant que l'eſprit eſſuie les mêmes viciſſitudes? Souvent on dédaigne ce qui eſt naturel & propre au ſujet: la folie courante eſt ce qui fait l'Homme d'eſprit; & les Auteurs ſont ſatisfaits d'une réputation qui dure auſſi long-tems qu'il plaît aux Sots de tire.

Pluſieurs n'eſtiment que les Ecrivains de leur parti & de leur ſentiment: ils ſe font la meſure du genre-humain. Epris d'eux-mêmes, ils croient honorer le mérite, lorſque ce n'eſt que leur panégyrique qu'ils font dans la perſonne des autres. Les partis qui diviſent l'Etat, infeſtent auſſi la Littérature; & les factions publiques redoublent les haines particulières. L'Orgueil, la Malice, l'En-

(1) C'étoient deux Partis fameux parmi les Scholaſtiques; ils ont eu de longues & de violentes diſputes ſur la Conception immaculée de la Vierge, & ſur d'autres ſujets Théologiques.

(2) C'eſt une rue de Londres, où l'on vendoit autrefois des bouquins.

(3) Il y a dans l'Original, *tiſſus apparentés*: comme cette figure n'eſt point du génie de notre Langue, j'y ai ſubſtitué ce qui m'en a paru être le commentaire naturel.

Pride, Malice, Folly, againſt Dryden roſe,
In various ſhapes of Parſons, Critics, Beaus;
But ſenſe ſurviv'd when merry jeſts were paſts;
For riſing merit will buoy up at laſt.
Might he return, and bleſs once more our eyes,
New Blackmores and new Milbourns muſt ariſe:
Nay ſhould great Homer lift his awful head,
Zoilus again would ſtart up from the dead.
Envy will merit, as its ſhade purſue;
But like a ſhadow, proves the Subſtance true:
For envy'd Wit, like Sol eclips'd, makes known
Th' oppoſing body's groſſneſs, not its own.
When firſt that ſun too pow'rful beams diſpays,
It draws up vapours which obſcure its rays;
But ev'n thoſe clouds at laſt adorn its way,

vie, la Folie, ſous différentes formes d'Eccléſiaſtique, de Critique & de Petit-maître, s'élevèrent contre Dryden; mais les plaiſanteries paſſent; & le bon-ſens leur ſurvivant reprend ſon juſte empire; car tout mérite ſupérieur ſe relève enfin de lui-même. Si Dryden pouvoit retourner à la vie, (ah que nos yeux ne peuvent-ils avoir le bonheur de l'enviſager encore une fois!) il s'élèveroit de nouveaux Blackmores & de nouveaux Milbournes (1): ſi le grand Homère même ſortant du tombeau montroit ſa tête reſpectable, Zoïle quittant le ſéjour des ombres repatoîtroit de nouveau. L'Envie ſuit le mérite, comme l'ombre ſuit le corps; mais ainſi que l'ombre, elle eſt l'effet d'une ſubſtance dont elle prouve la réalité: car le vrai mérite eſt comme le Soleil obſcurci par une éclipſe; il ne fait connoître de groſſiéreté, que celle du corps qui l'offuſque. Lorſqu'au commencement de ſa courſe il darde des rayons trop puiſſans, il élève des vapeurs qui obſcurciſſent ſon éclat; mais ces mêmes nuages embelliſſent à la fin ſa carrière; ils renvoyent de

(1) Milbourne a attaqué Dryden; Blackmore a attaqué Dryden & Pope: mais tout ce qu'ils ont dit, n'a ni diminué la réputation de ceux qu'ils attaquoient, ni augmenté celle de leurs propres Ouvrages.

Reflect new glories and augment the day.

Be thou the firſt true merit to befriend;
His praiſe is loſt, who ſtays 'till all commend.
Short its the date, alas, of modern rhymes,
And 'tis but juſt to let them live betimes.
No longer now that golden age appears,
When Patriarch-wits ſurviv'd a thouſand years:
Now length of Fame (our ſecond life) is loſt,
And bare threeſcore is all ev'n that can boaſt;
Our ſons their father's failing language ſee,
And ſuch as Chaucer is, ſhall Dryden be.
So when the faithful pencil has deſign'd
Some bright Idea of the maſter's mind,
Where a new world leaps out at his command,
And ready Nature waits upon his hand:

nouveaux rayons ; ils augmentent la ſplendeur du jour.

Soyez le premier à vous déclarer pour le vrai mérite : on perd le prix de ſon ſuffrage quand on ne loue qu'après les autres. Un court eſpace de tems, hélas ! met fin à la vie des Poéſies modernes ; il eſt donc juſte de les faire vivre de bonne heure. L'âge d'or n'eſt plus ; cet âge patriarchal, où les Beaux-eſprits pouvoient ſurvivre à mille ans : la réputation (notre ſeconde vie) paſſe promptement ; & douze luſtres ſont le plus long terme dont on puiſſe ſe flatter. Nos fils voyent déchoir le langage de leurs Pères ; & ce que Chaucer eſt pour nous, Dryden le ſera pour eux (1). De même, lorſqu'un grand Maître tirant de ſon eſprit quelque belle idée, & la traçant d'un pinceau fidèle, fait à ſon gré paroître un Monde nouveau ; lorſque la nature docile obéit à ſa main ſavante ; que des couleurs

(1) On peut appeller Chaucer le Père des Poètes Anglois. Il vivoit dans le XIV. ſiècle. Ses expreſſions ſont ſi vieilles, qu'il n'y a que peu de perſonnes qui puiſſent l'entendre. Il a décrit dans les Contes de ſes Pélerins de Cantorbéry, les caractères, les mœurs & les vices de ſon tems. » Il ſuit la Na- » ture par-tout ; jamais il ne la paſſe ; & ſachant ce qu'il faut » dire, il ſait auſſi où il faut s'arrêter. » C'eſt l'éloge qu'en fait Dryden.

When the ripe colours ſoften and unite,
And ſweetly melt into juſt ſhade and light;
When mellowing years their full perfection give,
And each bold figure juſt begins to live,
The treach'rous colours the fair art betray,
And all the bright creation fades away!

Unhappy Wit, like moſt miſtaken things,
Atones not for that envy which it brings.
In youth alone its empty praiſe we boaſt,
But ſoon the short liv'd vanity is loſt:
Like ſome fair flow'r the early ſpring ſupplies,
That gayly blooms, but ev'n in blooming dies.
What is this Wit, which muſt our cares employ?
The owner's wife that other men enjoy;
Then moſt our trouble ſtill when moſt admir'd,
And ſtill the more we give, the more requir'd;
Whoſe fame with pains we guard, but loſe with eaſe,
Sure ſome to vex, but never all to pleaſe;

moelleuſes, agréablement fondues enſemble, s'uniſſent en formant un juſte mêlange d'ombres & de lumières; que les années les adouciſſant, les mûriſſant pour ainſi dire, leur donnent leur entière perfection; lorſque chaque figure, animée par des traits hardis, commence à prendre vie, les couleurs qui paſſent trahiſſent l'art & le talent de l'Ouvrier; cette production, cette création ſi brillante, ſe flétrit & diſparoît.

Malheureuſement, il en eſt du bel-eſprit comme de la plupart des choſes dont on ſe fait une fauſſe idée; elles excitent l'envie & n'en dédommagent point. Ce n'eſt que dans la jeuneſſe que l'on en tire vanité; mais que cette vanité peu durable s'évanouit promptement! Elle paſſe comme une fleur brillante que le Printems produit dans ſa primeur; elle fleurit avec éclat; & en fleuriſſant elle ſe fane & périt. Qu'eſt-ce en effet que ce bel-eſprit qui nous coûte tant de ſoins? C'eſt avoir une jolie femme qui proſtitue ſes faveurs. Plus il eſt admiré, plus il cauſe d'embarras; plus il donne, plus on exige de lui. On en acquiert la réputation avec beaucoup de peine; on la perd aiſément. On ne ſauroit manquer de déplaire à quelques-uns; & l'on ne peut jamais plaire à tous: celui qui ſe pique de bel-eſprit, eſt préciſément l'homme que les Mé-

'Tis what the vicious fear, the virtuous shun,
By fools 'tis hated, and by knaves undone!

If Wit ſo much from Ign'rance undergo,
Ah let not learning too commence its foe!
Of old, thoſe met rewards who could excell,
And ſuch were prais'd who but endeavour'd well:
Tho' triumphs were to gen'rals only due,
Crowns were reſerv'd to grace the ſoldiers too.
Now, they who reach Parnaſſus' lofty crown,
Employ their pains to ſpurn ſome others down;
And while ſelf-love each jealous writer rules,
Contending wits become the ſport of fools:
But ſtill the worſt with moſt regret commend,
For each ill Author is as bad a Friend.
To what baſe ends, and by what abject ways,
Are mortals urg'd thro' ſacred luſt of praiſe!
Ah ne'er ſo dire a thirſt of glory boaſt,
Nor in the Critic let the Man be loſt.
Good-nature and good ſenſe muſt ever join;
To err is human, to forgive, divine.

chans redoutent, & que les gens de bien évitent; les Sots le laiſſent; & la plupart des Grands ſont bien aiſes de le laiſſer mourir de faim.

Puiſque le Bel-Eſprit eſt ſi fort expoſé aux traits de l'ignorance, qu'au moins le Savoir ne ſe déclare point ſon ennemi. Autrefois non-ſeulement quiconque excelloit étoit ſûr d'être récompenſé; mais même un généreux effort n'étoit jamais ſans quelque éloge. Quoique l'honneur du triomphe ne fût que pour les Généraux, il y avoit cependant des couronnes réſervées pour les Soldats. Aujourd'hui ceux qui ont atteint le ſommet du Parnaſſe, tâchent d'en précipiter les autres; gouvernés par l'amour-propre, en proie à la jalouſie, les Beaux-Eſprits par leurs débats deviennent le jouet des Sots. N'allez pas non plus vous intéreſſer en faveur d'un méchant Écrivain; car d'ordinaire un mauvais Auteur eſt un mauvais Ami. De combien de vues baſſes, d'indignes moyens, l'inſatiable ſoif de la louange ne rend-elle pas les Mortels coupables? Ne vous faites point honneur d'être ſi âpres à la pourſuite d'une vaine gloire; que le Critique n'anéantiſſe point l'Homme; le bon cœur & le bon-ſens doivent être inſéparables. Errer eſt l'appanage de la Nature humaine; pardonner eſt une choſe divine.

But if in noble minds ſome dregs remain
Not yet purg'd off, of ſpleen and ſour diſdain;
Diſcharge that rage on more provoking crimes,
Nor fear a dearth in theſe flagitious times.
No pardon vile obſcenity ſhould find,
Tho' wit and art conſpire to move your mind;
But Dulneſs with Obſcenity muſt prove
As ſhameful ſure as Impotence in love.
In the fat age of pleaſure, wealth, and eaſe,
Sprung the rank weed, and thriv'd with large increaſe:
When love was all an eaſy Monarch's care;
Seldom at council, never in a war:
Jilts rul'd the ſtate, and ſtateſmen farces writ:
Nay wits had penſions, and young Lords had wit:
The Fair ſate panting at a Courtier's play,
And not a Mask went unimprov'd away:
The modeſt fan was lifted up no more,
And Virgins ſmil'd at what they blush'd before,

Mais ſi une ame généreuſe conſerve encore quelque levain, ſi elle n'eſt point entièrement épurée de bile & d'aigreur, qu'elle déchaîne ſa fureur contre des crimes plus dignes de ſon courroux, & qu'elle ne craigne point une diſette de Sujets dans un ſiècle ſi corrompu. La vile obſcènité ne doit point trouver d'indulgence, quels que puiſſent être les efforts réunis de l'Eſprit & de l'Art pour plaire & pour émouvoir; jointe à la groſſièreté, elle eſt auſſi honteuſe que l'impuiſſance l'eſt en amour. C'eſt une ivraie qui a germé & qui s'eſt multipliée avec abondance dans le champ fertile du plaiſir, des richeſſes & du repos, lorſque l'Amour faiſoit tous les ſoins d'un Monarque indolent, rarement au Conſeil, jamais à la Guerre. Les Courtiſannes gouvernoient l'Etat; & les Miniſtres compoſoient des farces; les Beaux-Eſprits avoient même des penſions; & les jeunes Seigneurs avoient de l'eſprit. A la repréſentation de la Pièce d'un Homme de Cour, le cœur des Belles palpitoit en liberté; un Maſque ne s'en retournoit point ſans avoir appris quelque choſe de nouveau (1): l'évantail diſcret n'étoit plus ap-

(1) Sous Charles II. les Filles de joie alloient maſquées aux Spectacles: ſon règne eſt fameux pour l'eſprit & la débauche;

The following licence of a Foreign reign
Did all the dregs of bold Socinus drain;
Then unbelieving Prieſts reform'd the nation,
And taught more pleaſant methods of ſalvation;
Where Heav'n's free ſubjects might their rights diſpute,
Leſt God himſelf should ſeem too abſolute:
Pulpits their ſacred ſatire learn'd to ſpare,
And Vice admir'd to find a flatt'rer there!
Encourag'd thus, Wit's Titans brav'd the skies,
And the preſs groan'd with licens'd blaſphemies.
Theſe monſters, Critics! with your darts engage,
Here point your thunder, and exhauſt your rage!
Yet shun their fault, who, ſcandalouſly nice,

pellé au ſecours de la modeſtie ; les Dames ſourioient de ce qui les auroit autrefois fait rougir. Enſuite la licence d'un règne étranger inonda le Pays des opinions corrompues du hardi Socin. Des Prêtres ſans foi réformèrent la Religion ; ils enſeignèrent des méthodes plus agréables de ſe ſauver ; la Créature en Sujet libre du Ciel, diſputoit ſes droits, de crainte que Dieu même ne parût un Souverain trop abſolu. Les Chaires Sacrées épargnèrent leur ſainte Satyre ; & le Vice fut ſurpris d'y trouver des Flatteurs. Encouragés par-là, des Eſprits-forts, nouveaux Titans, bravèrent les Cieux ; & des volumes de blaſphêmes autoriſés firent gémir la Preſſe (1). Voilà, Critiques, les Monſtres contre leſquels vous devez lancer vos traits, faire éclater vos tonnerres, épuiſer votre rage. Évitez cependant de heurter le même écueil, vous qui, par une ſubtilité ſcandaleuſe, voulez abſo-

ce qui ſuit ſe rapporte à celui de Guillaume III, Prince d'Orange. L'eſprit de liberté paſſa de la Politique juſques dans la Religion ; & il fut porté à l'excès : le Socianiſme fit alors de grands progrès en Angleterre.

(1) Toute cette tirade prouve clairement, que l'Auteur auroit mieux aimé que Guillaume III fut reſté en Hollande, & que la Religion Catholique, Apoſtolique & Romaine eût été rétablie en Angleterre.

Will needs miſtake an author into vice;
All ſeems infected that th' infected ſpy,
As all looks yellow to the jaundic'd eye.

lument

lument interpréter mal un Auteur, afin de le trouver en défaut. Tout paroît infecté à celui qui l'eſt, de même que tout paroît jaune à l'œil ictérique (1).

(1) Terme de Médecine, qui ſe dit d'une perſonne qui a la jauniſſe.

PART III.

LEARN then what Morals Critics ought to ſhow,
For 'tis but half a Judge's task, to know.
'Tis not enough, taſte, judgment, learning, join;
In all you ſpeak, let truth and candour ſhine:
That not alone what to your ſenſe is due
All may allow; but ſeek your friendſhip too.

Be ſilent always, when you doubt your ſenſe;
And ſpeack, tho' ſure, with ſeeming diffidence:
Some poſitive, perſiſting fops we know,
Who if once wrong, will needs be always ſo;
But you, with pleaſure own your errors paſt,
And make each day a Critique on the laſt.

'Tis not enough your counſel ſtill be true;
Blunt truths more miſchief than nice falſhoods do;
Men muſt be taught as if you taught them not,
And things unknown propos'd, as things forgot,

TROISIÈME PARTIE.

APPRENEZ donc quel doit être le caractère moral du Critique ; car le ſavoir n'eſt qu'une partie des qualités requiſes dans un Juge. Ce n'eſt point aſſez de réunir l'Eſprit, l'Art & la Science ; la Candeur & la Vérité doivent encore éclater dans tous vos diſcours. Ce n'eſt pas aſſez que l'on puiſſe rendre à vos lumières la juſtice qui leur eſt dûe ; il faut encore rendre votte amitié digne d'être recherchée.

Quand vous avez quelque défiance de votre opinion, prenez le parti du ſilence ; & quand vous en êtes ſûr, ne la propoſez que comme un doute. Nous connoiſſons plus d'un Fat, déciſif & opiniâtre, qui n'embraſſe jamais de parti, fût-il mauvais, qu'il n'y perſévère conſtamment. Mais vous, reconnoiſſez avec plaiſir vos fautes paſſées ; & faites chaque jour la critique du jour qui a précédé.

Il ne ſuffit pas que vos avis ſoient vrais ; une vérité bruſque fait plus de mal qu'un menſonge adroit. Les Hommes veulent qu'on les inſtruiſe

Without Good-Breeding, truth is diſapprov'd;
That only makes ſuperior ſenſe belov'd.

Be niggards of advice on no pretence:
For the worſt avarice is that of ſenſe.
With mean complacence ne'er betray your truſt,
Nor be ſo civil as to prove unjuſt.
Fear not the anger of the wiſe to raiſe;
Thoſe beſt can bear reproof, who merit praiſe.

'Twere well might Critics ſtill this freedom take,
But Appius reddens at each word you ſpeak,
And ſtares, tremendous, with a threat'ning eye,
Like ſome fierce tyrant in old tapeſtry.
Fear moſt to tax an honourable fool,
Whoſe right it is, uncenſur'd, to be dull;
Such, without wit, are Poets when they pleaſe,
As without learning they can take Degrees.
Leave dang'rous truths to unſucceſsful Satires,
And flattery to fulſome Dedicators,

ſans qu'on paroiſſe le faire ; & il ne faut leur propoſer ce qu'ils ignorent, que comme des choſes qu'ils ont oubliées. La Vérité ſans Politeſſe déplaît ; & ce n'eſt que par elle, qu'un Génie ſupérieur peut ſe faire aimer.

Ne ſoyez point avare de vos conſeils ſous quelque prétexte que ce ſoit ; car de tous les Avares, les plus odieux ſont ceux qui le ſont de leurs lumières. Qu'une vile complaiſance ne vous faſſe jamais trahir la confiance de perſonne ; & que votre civilité ne déroge jamais à votre juſtice. Ne craignez point d'irriter un Homme habile ; ceux qui méritent d'être loués, ſont ceux qui ſouffrent le plus volontiers d'être repris.

Ce ſeroit un bonheur ſi les Critiques pouvoient toujours uſer de cette liberté ; mais Appius s'enflamme à chaque mot que vous proférez ; il treſſaillit, il tremble, il lance des regards menaçans, ſemblable à ces Tyrans hagards & farouches, tels qu'on en voit dans de vieilles haute-lices. Craignez ſur-tout de critiquer un Sot de qualité, qui a droit d'être ſot ſans craindre la cenſure. Il peut, quand il lui plaît, être Poète ſans talent, ainſi que Gradué ſans ſavoir. Laiſſez les dangereuſes Vérités à une ſatyre infructueuſe, & n'enlevez point les flatteries à de fades Épitres dédicatoires ;

Whom, when they praiſe, the world believes no more,
Than when they promiſe to give ſcribling o'er.
'Tis beſt ſometimes your cenſure to reſtrain,
And charitably let the dull be vain:
Your ſilence there is better than your ſpite,
For who can rail ſo long as they can write?
Still humming on, their drouzy courſe they keep,
And lash'd ſo long, like tops, are lash'd aſleep.
Falſe ſteps but help them to renew the race,
As, after ſtumbling, Jades will mend their pace.
What crouds of theſe, impenitently bold,
In ſounds and jingling ſyllables grown old,
Still run on Poets in a raging vein,
Ev'n to the dregs and ſqueezing of the brain,
Strain out the laſt dull droppings of their ſenſe,
And rhyme with all the rage of Impotence.

Such ſhameleſs Bards we have; and yet 'tis true,
There are as mad, abandon'd Critics too.
The bookful blockhead ignorantly read,
With loads of learned lumber in his head,
With his own tongue ſtill edifies his ears,
And always liſt'ning to himſelf appears.

on croit auſſi peu les louanges qu'elles prodiguent, que les promeſſes que font leurs Auteurs de ne plus écrire. Il vaut mieux quelquefois retenir ſa cenſure, permettre charitablement à un Sot d'être vain & ſe taire, que de s'échauffer la bile ; car qui peut critiquer auſſi longtems qu'un Sot peut écrire ? Il continue en bourdonnant ſon aſſoupiſſante allure : le railler, c'eſt fouetter un ſabot ; plus on le fouette, mieux il dort. Un faux pas l'anime à renouveller ſa courſe, tel qu'un mauvais cheval qui après avoir bronché ſe relève en doublant le pas. Combien de ces Sots qui, incapables de remords, ont l'audace de vieillir en rimaillant ſans fin des ſons vuides, pur cliquetis de ſyllabes ! Dans les accès de leur fureur poétique ils épuiſent leur peu de cervelle, & en expriment juſqu'à la lie, rimant avec toute la rage d'une paſſion impuiſſante.

Oui nous avons de ces Poètes qui n'ont nulle honte : mais on doit l'avouer, nous avons des Critiques auſſi peu réſervés, auſſi peu ſenſés qu'eux. Un Sot lettré, qui aura beaucoup lu, ſans diſcernement, ſans réflexion ; qui aura entaſſé dans ſa tête le docte fatras d'une infinité de Livres, merveilleuſement ſatisfait de lui-même, s'édifie par ſes diſcours, & s'écoute avec un fond

All books he reads, and all he reads aſſails,
From Dryden's Fables down to Durfey's Tales.
With him moſt authors ſteal their works, or buy;
Garth did not write his own Diſpenſary.
Name a new Play, and he's the Poet's friend,
Nay ſhow'd his faults — but when would Poets mend?
No place ſo ſacred from ſuch fops is barr'd,
Nor is Paul's church more ſafe than Paul's church yard:
Nay, fly to Altars; there they'll talk you dead;
For Fools rush in where Angels fear to tread.
Diſtruſtful ſenſe with modeſt caution ſpeaks,
It ſtill looks home, and ſhort excurſions makes;
But rattling nonſenſe in full vollies breaks,

inépuiſable de complaiſance. Il lit tout ; & il attaque tout ce qu'il lit, depuis les Fables de Dryden juſqu'aux Contes de Durfey (1). Selon lui, la plûpart des Auteurs ont volé leurs Ouvrages, ou les ont achetés : Garth n'a point fait ſon *Diſpenſary* (2). Parle-t-on d'une Pièce nouvelle ? Il eſt l'Ami de l'Auteur ; & même il lui en a montré les défauts. » Mais où ſont les Poètes qui veu» lent ſe corriger « ? Il n'eſt point d'aſyle ſacré où l'on ſoit à l'abri d'un tel Fat ; on n'eſt pas plus en ſûreté dans l'Égliſe que dans le Parvis : fuyez-vous juſqu'aux Autels ? Il vous y ſuit, vous y aſſaſſine de ſon babil ; car un Sot profane avec impudence des retraites, dont les Anges mêmes n'approchent qu'en tremblant. Celui qui ſe défie de ſes forces, parle avec une circonſpection modeſte ; ſage & réſervé, il ne ſe perd point dans de longues digreſſions ; mais un Babillard écervelé vous lâche des bordées entières ; rien ne l'arrête,

(1) Durfey eſt connu par des Chanſons, dans le goût de celles du Pont-Neuf, & ne l'eſt guères par le reſte de ſes Ouvrages, qui ſont aſſez volumineux.

(2) Le *Diſpenſary* eſt un Poème très-eſtimé, dans le goût du *Lutrin*. Le ſujet eſt une diſpute de Médecins & d'Apothicaires. A le lire, on ne croiroit pas que Garth étoit lui-même un Médecin.

And never ſhock'd, and never turn'd aſide,
Burſt out, reſiſtleſs, with a thund'ring tide.

But where's the man, who counſel can beſtow,
Still pleas'd to teach, and yet not proud to know?
Unbiaſs'd, or by favour, or by ſpite;
Not dully prepoſſeſs'd, nor blindly right;
Tho' learn'd, well-bred; and tho' well-bred, ſincere;
Modeſtly bold, and humanly ſevere;
Who to a friend his faults can freely show,
And gladly praiſe the merit of a foe?
Bleſt with a taſte exact, yet unconfin'd;
A knowledge both of books and human kind;
Gen'rous converſe; a ſoul exempt from pride;
And love to praiſe, with reaſon on his ſide?

Such once were Critics; ſuch the happy few,
Athens and Rome in better ages knew.
The mighty Stagirite firſt left the ſhore,
Spread all his ſails, and durſt the deeps explore;
He ſteer'd ſecurely, and diſcover'd far,
Led by the light of the Mæonian ſtar.

rien ne le détourne ; c'eſt un flot à qui rien ne réſiſte, & qui crève avec un bruit de tonnerre.

Mais où eſt l'Homme qui peut donner un conſeil ſans d'autre attrait que le plaiſir d'inſtruire, & ſans être orgueilleux de ſon ſavoir ; inacceſſible à la faveur & à l'envie ; qui ne ſe prévient point en ſtupide, & qui n'a point raiſon en aveugle ; qui unit à la Science la politeſſe, & à la politeſſe la ſincérité ; hardi avec modeſtie, & ſévère avec humanité ; qui relève avec liberté les fautes d'un Ami, & loue avec plaiſir le mérite d'un Ennemi ; d'un goût exact ſans être borné, qui connoît également les Livres & les Hommes ; d'un commerce libre & généreux, dont l'ame eſt exempte de vanité, & qui ſe plaît à donner les louanges que la Raiſon autoriſe ?

Tels étoient autrefois les Critiques ; tel en fut le petit nombre qu'Athènes & Rome virent fleurir dans des tems plus heureux. Le génie puiſſant du Philoſophe de Stagire oſa le premier reconnoître l'étendue de cette mer ; guidé par l'étoile de Méonie (1), il quitta le rivage, vogua à pleines voiles, dirigea ſa courſe avec ſûreté, & fit

(1) La Méonie ou la Lydie, Province de l'Aſie-Mineure, réclame la naiſſance d'Homère.

Poets, a race long unconfin'd, and free,
Still fond and proud of ſavage liberty,
Receiv'd his laws; and ſtood convinc'd 'twas fit,
Who conquer'd Nature, ſhould preſide o'er wit.

Horace ſtill charms with graceful negligence,
And without method talks us into ſenſe,
Will, like a friend, familiarly convey
The trueſt notions in the eaſieſt way.
He, who ſupreme in judgment, as in wit,
Might boldly cenſure, as he boldly writ,
Yet judg'd with coolneſs, tho' he ſung with fire;
His Precepts teach but what his works inſpire.
Our critics take a contrary extreme,
They judge with fury, but they write with phlegm:
Nor ſuffers Horace more in wrong Tranſlations
By Wits, than Critics in as wrong Quotations.
See Dionyſius Homer's thoughts refine,
And call new beauties forth from ev'ry line!

Fancy and art in gay Petronius pleaſe,

de vaſtes découvertes. Les Poètes, peuple long-tems libre & ſans contrainte, toujours épris & fiers d'une ſauvage liberté, ſe ſoumirent cependant à ſes Loix ; convaincus que perſonne n'avoit plus de droit de préſider au Bel-eſprit, que celui dont l'eſprit avoit fait de ſi belles conquêtes dans le vaſte Empire de la Nature.

Horace ſait charmer par une grace négligée & ſans trop de méthode ; il parle le langage du bon-ſens. C'eſt un Ami qui nous ſuggère familièrement les principes les plus certains, de la manière la plus aiſée. D'un jugement ainſi que d'un eſprit ſupérieur, il pouvoit critiquer avec autant de hardieſſe qu'il écrit ; mais quoique ſes Poéſies ſoient remplies de feu, il ne juge qu'avec flègme ; ſes préceptes n'enſeignent que ce que ſes Ouvrages inſpirent. Nos Beaux-Eſprits, donnant dans l'extrêmité contraire, jugent avec chaleur, mais écrivent froidement ; & Horace n'a pas moins à ſouffrir d'eux que des Critiques, auſſi mal traduit par les uns, que mal cité par les autres.

Voyez comme Denis d'Halicarnaſſe épure les penſées d'Homère, & tire de chaque vers des beautés nouvelles.

L'Art & l'Imagination, l'eſprit de l'Homme de

The ſcholar's learning, with the courtier's eaſe.

In grave Quintilian's copious work, we find
The juſteſt rules, and cleareſt method join'd:
Thus uſeful arms in magazines we place,
All rang'd in order, and diſpos'd with grace,
But leſs to pleaſe the eye, than arm the hand,
Still fit for uſe, and ready at command.

Thee, bold Longinus! all the Nine inſpire,
And bleſs their Critic with a Poet's fire.
An ardent Judge, who, zealous in his truſt,
With warmth gives ſentence, yet is always juſt;
Whoſe own example ſtrengthens all his laws;
And is himſelf that great Sublime he draws.

Thus long ſucceeding Critics juſtly reign'd,
Licence repreſs'd, and uſeful laws ordain'd.
Learning and Rome alike in empire grew;
And arts ſtill follow'd where her eagles flew;
From the ſame foes, at laſt, both felt their doom,
And the ſame age ſaw Learning fall and Rome,
With Tyranny, then Superſtition join'd,
As that the body, this enſlav'd the mind;

Cour, & la ſcience de l'Homme lettré, ſe réuniſſent dans l'agréable Pétrone.

Le grave Quintilien expoſe dans ſon riche Ouvrage les règles les plus juſtes avec la méthode la plus claire. C'eſt ainſi que dans un atſenal on arrange & l'on diſpoſe des armes avec ordre & avec grace, non-ſeulement pour plaire aux yeux des curieux, mais encore afin de les trouver avec facilité lorſque le beſoin le demande.

Pour toi, hardi Longin, toutes les chaſtes Filles du Pinde t'inſpirent; & elles animent ta Critique de tout le feu de la Poéſie! C'eſt un Juge vif, qui fidèle & zèlé décide avec chaleur, mais toujours avec juſtice; qui donne de la force à ſes Loix par ſon propre exemple, & qui eſt lui-même cet Auteur ſublime dont il peint les traits.

C'eſt ainſi que règna longtems & ſucceſſivement l'autorité d'une juſte Critique, que la licence fut réprimée, & que d'utiles Loix furent établies. L'Empire des Sciences s'accrut avec celui de Rome; les Arts ſuivirent le vol de ſes Aigles: mais enfin des Ennemis communs leur firent éprouver le même ſort; le même ſiècle qui vit périr Rome, vit périr les Sciences. La ſuperſtition ſe joignit à la tirannie; celle-ci enchaîna le corps comme l'autre enchaîna l'eſprit. On eut beaucoup de foi,

Much was believ'd, but little underſtood,
And to be dull was conſtru'd to be good;
A ſecond deluge Learning thus o'er-run,
And the Monks finish'd what the Goths begun.

At length Eraſmus, that great injur'd name,
(The glory of the Prieſthood, and the shame!)
Stem'd the wild torrent of a barb'rous age,
And drove thoſeholy Vandals off the ſtage.

But ſee! each Muſe, in Leo's golden days,
Starts from her trance, and trims her wither'd bays,
Rome's ancient Genius, o'er its ruins ſpread,
Shakes off the duſt, and rears his rev'rend head.
Then ſculpture and her ſiſter arts revive;
Stones leap'd to form, and rocks began to live;
With ſweeter notes each riſing Temple rung;
A Raphael painted, and a Vida ſung.
Immortal Vida: on whoſe honour'd brow
The Poet's bays and Critic's ivy grow:

peu de lumières ; & l'on caractériſa de bonté ce qui n'étoit que ſtupidité. Un ſecond déluge détruiſit ainſi les belles connoiſſances ; les Moines achevèrent ce que les Goths avoient commencé.

Enfin Eraſme, l'honneur & la honte de ceux de ſon état, qui fut ſi grand & ſi calomnié, arrêta le torrent impétueux de cet âge barbare, & bannit du Théâtre des Lettres ces Vandales enfroqués.

Voyez ſous Léon X. briller un nouvel Age d'or, les Muſes revenir de leur évanouiſſement, & recommencer à cultiver leurs lauriers flétris. De deſſous les ruines de Rome ſe releva ſon ancien génie, & ſecouant la pouſſière il fit paroître de nouveau ſa tête reſpectable. On vit renaître la Sculpture & les Beaux-Arts, ſes aimables Sœurs ; les pierres prirent une forme ; & des blocs de marbre commencèrent à reſpirer. Les Temples réédifiés retentirent de ſons plus harmonieux : Raphaël peignit ; & Vida écrivit (1). Immortel Vida, ſur le

(1) Vida, excellent Poète Latin, vivoit du tems de Léon X. Il a écrit en Vers un *Art Poétique*. Il étoit né à Crémone, qui eſt peu éloigné de Mantoue, lieu de la naiſſance de Virgile.

Cremona now ſhall ever boaſt thy name,
As next in place to Mantua, next in fame!

But ſoon by impious arms from Latium chas'd,
Their ancient bounds the banish'd Muſes paſs'd;
Thence Arts o'er all the northern world advance,
But Critic-learning flourish'd moſt in France;
The rules a nation, born to ſerve, obeys;
And Boileau ſtill in right of Horace ſways.
But we, brave Britons, foreign laws deſpis'd,
And kept unconquer'd, and unciviliz'd;
Fierce for the liberties of wit, and bold,
We ſtill defy'd the Romans, as of old.
Yet ſome there were, among the ſounder few
Of thoſe who leſs preſum'd, and better knew,
Who durſt aſſert the juſter ancient cauſe,
And here reſtor'd Wit's fundamental laws.

Bien écrire eſt le Chef-d'œuvre de la Nature.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

front honorable duquel croît le lauriet du Poète & le lierre du Critique, Crémone vantera à jamais la gloire de ton nom, auſſi peu éloignée de Mantoue, que peu inférieure à ſa renommée!

Mais bientôt chaſſées du *Latium* par des armes impies, les Muſes bannies paſſèrent leurs anciennes bornes, & ſe réfugièrent vers le Nord. On vit ſur-tout fleurir en France une Critique ſavante; le François né pour obéir ſe ſoumet aux règles; & Boileau d'accord avec Horace y règne deſpotiquement. Mais nous, braves Anglois, qui n'avons été ni conquis ni civiliſés, nous mépriſâmes des Loix étrangères. Défenſeurs hardis & féroces des libertés de l'eſprit, nous oſâmes encore, comme autrefois, défier les Romains. Cependant parmi le petit nombre de ceux qui eurent moins de préſomption & plus de connoiſſance, il y en eut qui oſèrent prendre en main la juſte cauſe des Anciens, & rétablir les loix fondamentales du Bon-goût. Telle étoit la Muſe qui nous dit par ſes préceptes comme par ſes exemples, *Bien écrire, eſt le chef-d'œuvre de la Nature* (1).

(1) C'eſt la traduction d'un vers de l'*Eſſai ſur la Poéſie*, par Sheffield, Duc de Buckingham.

Such was the Muſe, whoſe rules and practice tell,
« Nature's chief Maſter-piece is writing well ».
Such was Roſcommon, nor more learn'd than good,
With manners gen'rous as his noble blood;
To him the wit of Greece and Rome was known,
And ev'ry author's merit, but his own.
Such late was Walsh---the Muſe's judge and friend,
Who juſtly knew to blame or to commend;
To failings mild, but zealous for deſert;
The cleareſt head, and the ſincereſt heart.
This humble praiſe, lamented shade! receive,
This praiſe at leaſt a grateful Muſe may give:
The Muſe whoſe early voice you taught to ſing,
Preſcrib'd her heights, and prun'd her tender wing,
(Her guide now loſt) no more attemps to riſe,
But in low numbers short excurſions tries:

Tel étoit Roſcommon (1), dont la bonté alloit de pair avec la Science, auſſi généreux que noble, à qui le goût & l'eſprit de Rome & d'Athènes étoient familiers, & qui connoiſſoit le mérite de tous les Auteurs hormis le ſien. Tel étoit Walsh (2), le juge & l'ami des Muſes, qui ſavoit louer & blâmer avec diſcernement, plein d'indulgence pour les fautes & de zèle pour le mérite, qui joignit à l'eſprit le plus net le cœur le plus ſincère. Recevez, Ombre regrettée, l'humble tribut de ces éloges; c'eſt le moins que puiſſe vous offrir une Muſe reconnoiſſante, une Muſe à qui vous apprîtes de bonne heure à former ſes ſons, à régler ſon eſſor, & dont vous émondâtes les aîles encore tendres. A préſent qu'elle a perdu ſon guide, elle n'oſe plus s'élever; mais terre-à-terre elle eſſaie ſes forces par de légères tentatives: contente, ſi elle peut porter les Ignorans à connoître ce qui leur manque, & les Savans à réfléchir

(1) C'eſt Wentworth Dillon, Comte de Roſcommon.

(2) Walsh eſt Auteur de pluſieurs Pièces en Vers & en Proſe, qui ſont fort eſtimées. Dryden le regardoit comme le meilleur Critique qu'il y eût de ſon tems en Angleterre. Il mourut en 1708, l'année avant la publication de cet Eſſai, dont l'Auteur n'avoit que dix-neuf ans.

Content, if hence th' unlearn'd their wants may view,
The learn'd reflect on what before they knew:
Careleſs of cenſure, nor too fond of fame;
Still pleas'd to praiſe, yet not afraid to blame;
Averſe alike to flatter, or offend;
Not free from faults, nor yet too vain to mend.

ſur ce qu'ils ſavent déja : peu inquiète de la cenſure, & n'étant point trop avide de gloire ; louant avec plaiſir comme elle blâme ſans crainte ; également ennemie de la flatterie & de la médiſance ; n'étant ni exemte de fautes, ni aſſez préſomptueuſe pour ne ſe point corriger.

LES PRINCIPES DU GOÛT, OU ESSAI SUR LA CRITIQUE;

Traduit en vers par M. DURESNEL, *Abbé de Sept-Fontaines, de l'Académie Françoiſe, & de celle des Inſcriptions & Belles-Lettres.*

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE

DU TRADUCTEUR.

IL ſemble que le goût pour les Romans, les Hiſtoriettes, les Contes & ſemblables Ouvrages, ſoit preſque devenu le goût général de notre ſiècle. Le mérite d'être amuſant eſt non-ſeulement aujourd'hui le grand mérite des Hommes, mais encore celui des Ouvrages qui ont cours parmi ce qu'on appelle le monde poli. Nos Auteurs n'oſeroient preſqu'avouer qu'ils ſe propoſent d'être utiles, & ſe croient obligés de faire ſérieuſement des excuſes au Public, lorſqu'ils travaillent à l'inſtruire. C'eſt donc une réſolution courageuſe, que de lui préſenter tout à la fois deux Ouvrages, dont l'un rempli de vérités profondes & ſévères, combat directement cette Morale frivole & voluptueuſe que quelques Ecrivains modernes s'efforcent d'ac-

créditer (1); & dont l'autre contient des règles & des maximes ſur le Goût, preſque toutes oppoſées à celui qui s'empare inſenſiblement de la plûpart de nos Auteurs & de ceux qui les liſent.

Je fis imprimer en 1730 la Traduction en Vers de l'*Eſſai ſur la Critique* de M. Pope. De tous ſes Ouvrages, c'étoit celui qui juſqu'alors lui avoit fait le plus d'honneur, & le ſeul, ſi on excepte l'*Eſſai ſur l'Homme*, que les Critiques de ſa Nation aient épargné. J'ai entre les mains une vingtaine de Brochures faites contre les Ecrits de cet illuſtre Poète. Dans ces Pièces, où il eſt attaqué ſans aucun ménagement, & avec toute la fureur que l'envie inſpire aux Ames foibles contre les talens ſupérieurs, on ne parle de l'*Eſſai ſur la Critique* qu'avec éloge, & que comme nous parlons en France de l'Art Poétique de M. Deſpréaux. Le ſeul endroit par lequel ce Poème mérite le nom d'*Eſſai*, c'eſt que dans le fond l'Auteur ne lui a pas donné tout l'ordre dont il étoit ſuſceptible; plus excuſable en cela qu'Ariſtote & qu'Horace dans leurs Poétiques, parce que ſon titre ne promet rien d'achevé. Je crus qu'un morceau de cette nature méritoit de

(1) L'*Eſſai ſur l'Homme*; voyez le Tome III, pag. 167.

paſſer dans notre Langue; & le favorable accueil que le Public a fait à ma Traduction, m'a donné lieu de croire qu'il y avoit trouvé une partie de ce que je m'étois promis de lui donner.

Mais comme les qualités de l'eſprit ne ſont, pour ainſi dire, que la moitié de l'Homme, qu'elles ne ſervent même ſouvent qu'à le dégrader, ſi elles ne ſont jointes aux qualités du cœur, on m'a perſuadé de joindre à l'*Eſſai ſur la Critique*, *l'Eſſai ſur l'Homme*, autre Poème de M. Pope, & qui eſt regardé par les Anglois comme un des plus beaux morceaux de Poéſie qu'ils aient en leur Langue. Des perſonnes auſſi diſtinguées par leur eſprit que reſpectables par leur vertu, m'ont engagé à ſurmonter les dégoûts d'un ſemblable travail, & m'ont fait eſpérer que ces deux Ouvrages ainſi réunis, ne ſeroient pas inutiles pour former l'eſprit & le cœur, le goût & les mœurs d'une infinité de Gens, qui n'ont ni le loiſir, ni les connoiſſances néceſſaires pour étudier à fond la Morale & les Belles-Lettres (1).

(1) L'Abbé Dureſnel donna ces deux Poèmes, réunis en un même Recueil; on les a ſéparés dans cette Édition pour ſuivre l'ordre chronologique; mais on a laiſſé ſubſiſter en entier le Diſcours Préliminaire, placé à la tête de l'*Eſſai ſur*

On ttouvera dans l'*Eſſai ſur l'Homme* un court expoſé de ce que la Méraphyſique a de plus certain pour nous conduire à la connoiſſance de nous-mêmes, & la Morale la plus néceſſaire, pour nous porter à la pratique de nos devoirs par rapport à Dieu, & par rapport aux Hommes.

» On regarde aſſez communément la Poéſie & » la Métaphyſique comme deux genres incompa- » tibles; & ce jugemenr eſt fondé ſur l'expérience. » L'enthouſiaſme de la première & ſes écarts, ne » peuvent que très-difficilement s'allier avec le » flegme & la préciſion de la ſeconde. Peu de Gé- » nies ont été aſſez hardis pour eſſayer cer accord, » & moins encore ont eu la gloire d'y réuſſir. Il » éroit réſervé dans ces derniers tems à M. Pope » plus qu'à tout autre, de s'ouvrir cette carrière » & de la parcourir avec l'applaudiſſement des » vrais Connoiſſeurs « (1).

---

la Critique, dans lequel néanmoins il eſt beaucoup plus parlé de l'*Eſſai ſur l'Homme*, qui ne parut que long-tems après. L'ordre chronologique, qui demandoit qu'on ſéparât les deux Ouvrages, n'exigeoit pas qu'on diviſât le Diſcours Préliminaire, dans lequel on n'a pas cru devoir faire ici de changement.

(1) *Mémoires de Trévoux*, Extrait de la Traduction de l'*Eſſai ſur l'Homme*, par M. de Silhouette; Juin 1736.

Il ſe ſert d'abord des ſeules lumières de la Raiſon pour examiner la nature de l'Homme. Selon M. Pope, la Raiſon nous apprend que l'Homme eſt créé pour habiter ce Monde ; & de ce principe, joint à l'idée que nous avons de la ſageſſe & de la bonté de l'Être Suprême, notre Poète conclut que chaque Homme a toutes les perfections qui conviennent à ſon état de Créature, & au rapport qu'il a non-ſeulement avec ſes Semblables, mais encore avec toutes les parties qui compoſent cet Univers. Comme nous ne connoiſſons point ce rapport dans toute ſon étendue, nous ne pouvons point auſſi connoître parfaitement juſqu'où va la ſageſſe de Dieu dans la formation de l'Homme ; mais il nous ſuffit de ſavoir que l'Homme eſt un être fini & limité, pour n'être plus ſurpris de le voir ſi imparfait dans l'ame & dans le corps.

La ſageſſe & la bonté de Dieu éclatent juſques dans les misères & dans les foibleſſes qui ſont le partage de l'Homme, & les tournent même quelquefois à ſon avantage. Les paſſions ſont bonnes en elles-mêmes : de leur bon ou mauvais uſage dépend le bonheur de chaque Homme en particulier, & de la Société en général. La ſource des erreurs de l'Homme, & de l'injuſtice de ſes plaintes contre la Providence, vient de ce qu'il

croit que tout eſt fair pour lui, au lieu qu'il eſt cerrain que l'Homme eſt fait pour l'avanrage du tout.

Envain donc l'Homme eſſayeroir-il de ſe faire un bonheur indépendanr des autres : il ne peur, & il ne doit êrre heureux, qu'aurant qu'il contribue au bonheur réciproque de tout l'Univers; bonheur qui eſt le principal & le grand objer du Créareur. Or, la vertu ſeule peut mettre les Hommes dans cetre heureuſe diſpoſition; & à meſure qu'elle ſe forme dans leur cœur, ils avancent dans l'unique voie qui conduit au bonheur.

L'Aureur ne ſe contenre pas d'inſpirer à ſes Lecteurs cer eſprit d'équiré, de bonré, & de droite raiſon qui conſtirue l'Honnête-homme. Par les vertus morales & naturelles, il les conduit de degrés en degrés juſqu'à la connoiſſance des vertus ſurnaturelles. Quoique le Chrétien ſuppoſe néceſſairement l'Honnêre-Homme, il y a encore loin de l'un à l'aurre. C'eſt à la Foi à perfectionner ce que toute la Raiſon Humaine ne pourra jamais qu'ébaucher.

Ainſi tour Homme qui veut dans certe vie ſe rendre auſſi heureux que ſon érat le comporte, & dans l'aurre s'aſſurer un bonheur éternel, doit abſolument remonter à des principes plus élevés que ceux que la Raiſon lui fournit; il doit recourir aux lumières de la Religion. En un mot,

mot, il doit établir ſon bonheur ſur le fondement d'une foi vive, d'une eſpérance ferme, & d'une charité ardente.

Tel eſt en peu de mots le deſſein général de ce Poème, qui ne tend qu'à inſpirer une grande idée de Dieu, une ſoumiſſion parfaite à ſa volonté, l'amour de ce ſage & bienfaiſant Créateur, & l'amour de tous les Hommes. Je ne puis donc aſſez m'étonner que quelques Lecteurs, ſur une Traduction, qui de leur propre aveu leur a paru inintelligible en pluſieurs endroits, aient prétendu y découvrir un venin caché, & toutes les abſurdités du Spinoſiſme. Je ne m'arrêterai point à réfuter une accuſation ſi peu fondée, & qui n'a fait impreſſion que ſur un petit nombre de Perſonnes peu inſtruites, ou aſſez à plaindre pour ſouhaiter d'y trouver leurs propres ſentimens. Je me contenterai de renvoyer là-deſſus au Journal des Savans (1), aux Mémoires de Trévoux (2), aux Obſervations ſur les Ecrits Modernes (3), &c. La ſeule réputation de M. Pope auroit dû mettre ce Poème à l'abri d'un ſoupçon ſi odieux. Né & élevé dans le ſein de la

(1) Avril 1736.
(2) Juin 1736.
(3) Tome IV. Lettre 47.

Religion Catholique, il en a toujours fait profeſſion ouverte, & dans un Pays, où ce qu'il en coute à ceux qui ſe déclarent contre la Religion dominante, eſt un sûr garant de l'intime perſuaſion de leur cœur. Les Ennemis que le ſeul éclat de ſon mérite lui a faits parmi ſes Compatriotes, doutent ſi peu de ſa Catholicité, qu'ils lui en font, dans leurs Libelles, une eſpèce de crime, & prétendent ridiculement que ſon Papiſme gâte ſes Ouvrages, & lui ôte cette hardieſſe & cette liberté d'eſprit, qu'ils regardent comme l'ame de la Poéſie.

Il eſt cependant de l'équité, en liſant ce Poème, d'en avoir toujours le titre devant les yeux, & de n'oublier jamais, que ce n'eſt point un Traité complet, mais un ſimple Eſſai. On doit le conſidérer, pour me ſervir des termes mêmes de l'Auteur, comme » une Carte générale, qui ne marque » que les endroits les plus conſidérables, leur étendue, leurs limites & leur connexion. Il donnera, » ajoûte-il, dans la ſuite des Cartes particulières, » qui entreront dans un plus grand détail «. Son deſſein n'a pas été de raſſembler ici tout ce qui peut ſe dire ſur une matière ſi vaſte, mais ſimplement de poſer les principes généraux, ſur leſquels la Morale eſt fondée. Il faut toujours ſe ſouvenir que M. Pope écrit en Philoſophe, & non en Théologien;

mais en Philoſophe Chrétien, qui, par les lumières de la Raiſon, diſpoſe les Eſprits à recevoir favorablement les lumières de la Foi, & qui finit préciſément où le Théologien doit commencer.

Je me ſuis donc flarté de rendre quelque ſervice au Public, en lui donnant un Ouvrage unique en ce genre; trop court pour effrayer la pareſſe des Lecteurs, aſſez étendu cependant pour les inſtruire; trop judicieux & trop vrai pour frapper par la nouveauté ou par la ſingularité des penſées, mais néanmoins écrit & penſé de manière, à donner un air de nouveauté aux vérités & aux maximes les plus communes; trop orné pour jamais paroître ſec ou ennuyeux, mais en même-tems aſſez ſolide, pour attacher encore plus par le fond des choſes, & par la ſuite du raiſonnement, que par les graces de l'expreſſion, ou par la variété des images. » Il en eſt, » diſoit M. de Fenelon (1), de la Poéſie comme » de l'Archirecture; il faut que les morceaux né- » ceſſaires ſe changent en ornemens naturels; mais » tout ornement qui n'eſt qu'ornement, eſt de » trop «. Il ſemble que M. Pope ait toujours eu ce principe devant les yeux. La ſeule eſpérance de mettre plus de préciſion dans ſes idées, l'a déter-

(1) Lettre à l'Académie Françoiſe.

miné à préférer les Vers à la Proſe. On ſait d'ailleurs, que les maximes & les préceptes mis en vers, en acquièrent une nouvelle force, & que frappant d'abord plus vivement l'eſprit, ils s'impriment enſuite plus profondément dans la mémoire.

Le Comte de Roſcomon, dans ſon Poème ſur la manière de traduire en Vers, prétend que pour y réuſſir, il eſt à propos de choiſir ſon Auteur comme on choiſit un Ami, par la ſympathie, & par le rapport du goût & des inclinations (1). Ce ſera le moyen, dit-il, qu'il vous devienne familier. Vous vous unirez avec lui de penſées, d'expreſſions, de ſtyle & d'eſprit. Bientôt vous ceſſerez d'être Traducteur; & vous deviendrez un autre lui-même. Je voudrois pouvoir me flatter de ne devoir cet Ouvrage, qu'à l'heureuſe conformité de ma façon de penſer avec celle de mon Auteur : mais qui oſe-

(1) Je ſuis obligé d'avertir, que dans la première Édition de ma Traduction de l'*Eſſai ſur la Critique*, qui parut en 1730, j'ai fait uſage de cette penſée, & des deux paſſages de M. de Roſcomon, qu'on trouve cités ici.

And chuſe an author as you chuſe a friend,
United by this ſympathetick bond,
You grow familiar, intimate, and fond,
Your Toughts, your ſtiles, your ſouls agree,
No longer his interpreter, but he.

roit le traduire, ſi pour y réuſſir il falloit lui reſſembler ?

A l'exception de Madame Dacier, peut-être trop intéreſſée ſur cette matière pour qu'on doive s'arrêter à ſon témoignage, il me paroît que les Savans conviennent aſſez, qu'on ne peut traduire les Poètes qu'en vers. La ſeule expérience ſuffit pour nous en convaincre. Je m'étendrai d'autant moins là-deſſus, qu'un Homme célèbre, qui nous rappelle ces ſavans Magiſtrats qui parurent à la renaiſſance des Letttes, vient dans un Ouvrage nouveau, de prouver par de ſolides raiſons, & même par ſon propre exemple, que les Vers ſeuls peuvent nous rendre une partie du génie & du catactère de ceux qui ont écrit en Vers (1). Mais ce qui me ſemble vrai des Poètes en général, je le crois principalement vrai des Poètes Anglois. A peine notre Poéſie pourroit-elle, en cettaines occaſions, trouver des couleurs aſſez fortes, pour rendre la hardieſſe des penſées & des expteſſions qu'ils hazardent dans leur Proſe. Comment donc, ſi nous ne nous ſervions de tout l'avantage que nous donne la liberté & l'élevation du tour Poétique, com-

(1) *Voyez* la Préface & la Traduction en Vers du Poème de Pétrone, ſur la Guerre Civile, par M. le Préſident Bouhier.

ment ſeroit-il poſſible de donner quelque idée de leur Verſification, qui renchérit encore de beaucoup ſur la Proſe ?

De l'aveu de tous ceux qui l'entendent, il n'y a rien de ſi concis que la Langue Angloiſe. C'eſt en cela que les Ecrivains de ce Pays font principalement conſiſter ſa beauté, & ce qui les détermine à lui donner la préférence ſur la nôtre. L'illuſtre Auteur que j'ai déjà cité, & qui eſt regardé comme un des grands Critiques de ſa Nation, avoue que la Langue Françoiſe eſt abondante, fleurie, agréable à l'oreille; il ajoute qu'elle a peut-être même plus de douceur que l'Angloiſe : mais en récompenſe, il défie qu'on lui montre jamais, dans aucun de nos Ouvrages, cette force & cette énergie Angloiſe, qui en peu de mots comprend tant de choſes. Un trait, dit-il, une penſée que nous renfermons dans une ligne, ſuffiroit à un François pour briller dans des pages entières (1).

(1) 'Tis Copious, florid, pleaſing to your ear,
With ſoftneſſ more perhaps than ours can bear.
But Who did ever in French Authors ſee
The comprehenſive English energy ?
The Weighty bullion of one ſterling line
Drawn to Franchwire, wou'd through whole page shine.
Roſcom. Ibid.

On diroit que M. Pope a affecté de ſoutenir la gloire de ſa Nation ſur ce point. Je ne diſſimulerai pas même, qu'il eſt accuſé d'avoir voulu la porter un peu trop loin. Je ne connois point d'Auteur, parmi les Anciens ou les Modernes, qu'on puiſſe lui comparer pour la brièveté du ſtyle, ni qui renferme tant de choſes en ſi peu de mots. Auſſi faut-il avouer qu'il fait quelquefois un peu trop d'honneur à la pénétration de ſes Lecteurs. Il en eſt par cette raiſon, de pluſieurs morceaux de l'*Eſſai ſur l'Homme*, comme de ces deſſeins des grands Maîtres, qui ne ſont qu'au premier trait. Ils ont un caractère de force & de hardieſſe qui charme les Connoiſſeurs, mais qui échappe au commun des Hommes. Des traits que les premiers trouvent admirables, ne paroiſſent que durs & groſſiers aux ſeconds : ils ne peuvent s'empêcher de croire que les Curieux voient dans ces eſquiſſes beaucoup au-delà de ce qui y eſt réellement. S'il y a de tems en tems dans les deux Poèmes que j'ai traduits, quelques phraſes qu'on en pourroit retrancher comme ſuperflues, ou même comme répétées, il eſt impoſſible de trouver un ſeul mot d'inutile dans ces phraſes. Car, pour le dire en paſſant, il faut bien diſtinguer la préciſion des penſées d'avec la préciſion des mots. Nos Critiques ne

diſputeront pas la ſeconde aux Anglois ; mais je doute qu'ils leur accordent la première.

Quoi qu'il en ſoit, la Poéſie, dont le tour eſt plus preſſé, plus indépendant des liaiſons, & moins aſſervi aux contraintes de la conſtruction, m'a paru ſeule capable de répondre en quelque ſorte à cette brièveté. J'aurois déſiré qu'il m'eût été permis de ne prendre, dans ces Traductions, que les libertés que l'Auteur eût été obligé de prendre, s'il avoit voulu lui-même ſe traduire en François ; mais l'avis unanime de ceux que j'ai conſultés, & même de pluſieurs Anglois qui ſavent parfaitement leur Langue & la nôtre, m'a forcé d'en uſer autrement. Quelque belles que ſoient les choſes, nous y voulons abſolument de l'ordre. C'eſt même ce qui diſtingue nos Ouvrages de ceux de tous nos Voiſins, & preſque le ſeul talent qu'ils ne nous diſputent pas. J'ai déja averti que M. Pope n'avoit pas cru devoir s'y aſtreindre dans l'Eſſai ſur la Critique. Je me ſuis donc trouvé dans la néceſſité de diviſer ce Poème en IV Chants, de rapprocher des idées trop éloignées, & de recoudre certains morceaux qui paroiſſoient détachés de leur tout.

Dans l'Eſſai ſur l'Homme, il y a au fond plus d'ordre, quoiqu'il ne paroiſſe pas d'abord extrêmement ſenſible à ceux qui ſont accoutumés à la ré-

gularité méthodique de nos Traités en Proſe : mais on ſait que la Poéſie n'admet point un arrangement trop compaſſé de diviſions, de preuves, d'objections & de réponſes. Cet aſſujettiſſement la feroit languir, lui ôteroit ſa vivacité, & ſur-tout cet air de liberté qui caractériſe les Poètes. Mais s'il leur eſt permis de paſſer d'une idée à l'autre ſans recourir aux tranſitions, s'il n'eſt pas néceſſaire que leurs penſées ſoient toujours liées entre elles par la force de l'expreſſion, il faut du moins qu'elles le ſoient par la force du ſens, & par l'enchaînement des matières. Ainſi dans les occaſions où il m'a paru que M. Pope s'écartoit un peu trop de ce principe, ſans examiner ſi les Etrangers ont tort de nous reprocher que nous ſommes des Enfans qu'il faut mener par la main, je me ſuis cru obligé de m'accommoder ſur ce point, ou à notre foibleſſe, ou à notre exactitude. Mais pour mettre dans ces deux Poèmes toute la méthode que nous y ſouhaiterions, il auroit fallu renoncer à la qualité de Traducteur, & les refondre entièrement. Cependant, c'eſt encore moins la manière dont les Anglois expriment & arrangent leurs idées, qui m'a obligé d'y faire pluſieurs changemens aſſez conſidérables, que la diverſité qui ſe trouve entre leur façon de concevoir les choſes & la nôtre.

Ce qui vient des Etrangers, dit Ariſtote dans ſa Rhétorique, paroît admirable; & tout ce qui paroît admirable, plaît & réjouit. Cette penſée, ſi elle eſt vraie, ne peut trouver ſon application parmi nous. Soit amour de Nation, ou, comme il nous plaît de l'appeller, amour du bon Goût, on nous accuſe de vouloir tout ramener au nôtre; & il faut avouer que l'ait étranger, loin de nous plaire, eſt ſouvent un fâcheux préjugé contre tout ce qui en porte le caractère. Comme en cela nous nous laiſſons plutôt conduire par ſentiment que par raiſon, il n'y a guère que le tems & l'habitude qui puiſſent effacer ces impreſſions; mais l'un & l'autre agiſſent lentement, & preſque toujours ſans que nous nous en appercevions.

Depuis la dernière Paix nous commençons, il eſt vrai, à nous familiariſer avec les Anglois. La plûpart de ceux qui ſe piquent de bel-eſprit ou de ſcience, ſe croient à préſent obligés d'apprendre leur Langue. Leurs illuſtres Ecrivains ne nous ſont plus inconnus; & ſi quelques-uns de nos Auteurs pouvoient être ſoupçonnés de les entendre, on ſeroit tenté de croire que ce ſeroit d'eux qu'ils auroient appris à faire un uſage commun des mots les plus extraordinaires, à rafiner ſur les ſentimens du cœur, à mettre dans tous ſes mouvemens des

différences imperceptibles, & à former de tout cela un jargon preſque auſſi métaphyſique, & auſſi inintelligible que celui de l'Ecole. Mais cette eſpèce de liaiſon eſt encore trop récente, pour me perſuader que nous ſoyons bien diſpoſés à ſympatiſer enſemble; & il eſt étonnant qu'étant ſi voiſins, nous ſoyons ſi éloignés de goût & de ſentimens. Nous nous accommoderions encore mieux du caractère des Italiens. Les uns & les autres ont à la vérité, par rapport à nous, quelque choſe de très-ſinguliet dans leur façon de penſer; mais avec de grandes différences, qu'il n'eſt pas inutile de remarquer, pour mettre le Lecteur plus au fait des Ecrivains Anglois.

L'Italien, emporté pat le feu & par la vivacité de ſon imagination, s'évapore pour ainſi dire, & nous donne comme la fleur de ſon eſprit. L'Anglois rentre en lui-même, & tire tout de la profondeur de ſon génie. Les penſées du premier ne paroiſſent qu'ingénieuſes; celles du ſecond ne paroiſſent que ſolides. Les unes perdent à l'examen; les autres y gagnent communément. Les penſées des uns ſurprennent par leur nouveauté; mais il ſemble en même tems qu'on auroit pu les imaginet aiſément. Celles des Anglois ont je ne ſais quoi de ſi extraordinaire & de ſi abſtrait, qu'on a

peine à comprendre comment elles ont pu ſe préſenter à leur eſprit. Tous deux tombent ſouvent dans le bas & dans le puéril; mais vous diriez que l'Italien s'y l'aiſſe aller par légéreté, & que l'Anglois s'y précipite par réflexion. L'Italien ne peut s'empêcher de mêler quelque choſe de comique & de burleſque dans ſon ſérieux; l'Anglois au contraire conſerve toujours un certain air rêveur & ſérieux juſques dans ſon comique. Le premier vous éblouit d'abord; mais lorſqu'on le regarde de près, on n'y trouve ſouvent que du faux, ou, comme on l'a dit, du clinquant. Le ſecond vous donne réellement de l'or, mais de l'or tel qu'il ſort de la Mine, ſans couleur, ſans éclat, & mêlé de beaucoup de matières étrangères. Enfin, l'Italien réjouit & amuſe agréablement l'imagination; mais il eſt rare qu'il inſtruiſe. L'Anglois veut toujours inſtruire; il y réuſſit même aſſez ſouvent; mais il occupe & fatigue ſi fort l'eſprit, qu'on ſort de ſa lecture, comme de la compagnie de ces Savans réſervés & ſententieux, qui gênent & qui laſſent dans le tems même qu'on les admire.

Tels ſont, ſuivant nos idées, les rapports & les différences qui ſe trouvent, en matière d'eſprit, dans ces deux Nations. Il ſuffit que la peinture que je viens d'en faire, convienne au plus grand nombre

de leurs Auteurs, pour que les Particuliers qui ſe ſont élevés au-deſſus du génie qui règne parmi eux, n'aient pas lieu de s'en plaindre. Comme tous ceux d'une Nation ne peuvent pas ſe flatrer d'avoir les avantages qu'on lui attribue, de même il ſeroit injuſte de prétendre que tous en euſſent les défauts. De ſemblables portraits ſont toujours ſujets à de grandes exceptions. C'eſt avec la même précaution que je ſouhaite qu'on liſe ce que la néceſſité où je me ſuis trouvé de toucher à pluſieurs endtoits de mon Auteur, m'oblige de dire encore ſur le goût des Anglois en oppoſirion avec le nôtre.

Ils aiment à donner à penſer juſques dans leurs moindres Ecrits, & croient faire plaiſir au Lecteur, de lui laiſſer toujours quelque choſe à deviner. Nous voulons qu'on nous épargne la peine de la recherche, & trouver tout, ſans qu'il en coûte rien à notre empreſſement. Ils imitent très-heureuſement la Narure : mais ſemblables aux Peintres Flamands, peu délicats ſut le choix de la Nature, tout ce qui la repréſente dans le Vrai, leur plaît. Nous y ſouhaitons du choix; & malgré la fineſſe & la correction du pinceau, nous blâmons l'Ouvrier, ſi ſon ſujet n'eſt pas noble & grand. Plus attentifs au fond des choſes qu'à la manière de les exprimer, pourvu que leurs penſées ſoient tendues avec force

& avec netteté, ils prétendent qu'on doit être ſatisfait. Pour nous, accoutumés à confondre la beauté du ſens, nous donnons ſouvent plus d'attention au tour de la penſée, qu'à la penſée même. Ce qu'ils appellent ſimple, naïf & familier, eſt preſque toujours regardé, parmi nous, comme bas, groſſier & trivial. Ils conviennent que nous parlons & que nous écrivons bien; mais en même-tems ils ſoutiennent que nous ne ſavons pas penſer. De notre côté, nous leur reprochons que leurs penſées ſont ſi alambiquées, tirées de ſi loin & ſi ſubtiles, qu'elles ne font qu'embarraſſer l'eſprit ſans l'éclairer. Ils aſſurent que nous n'avons aucune des parties qui forment le Poète (1), & diſent nettement que nous ne pouvons prétendre à la gloire de l'être (2). Nous convenons qu'ils ont du feu, mais un feu

(1) C'eſt le ſentiment du célèbre Waller, dont j'aurai occaſion de parler ailleurs. Il n'en exceptoit que Corneille, comme on le peut voir dans une Lettre de S. Evremond au même Corneille. Et en général, ſi les Anglois liſent & pillent même ſouvent Racine, Molière, La Fontaine, Reginer, Deſpreaux, &c; il eſt certain qu'ils les regardent plutôt comme de grands Ecrivains, que comme de grands Poètes.

(2) Nos Compatriotes, dit le Comte de Bolingbroke, écrivant au Sieur Prior, ſont auſſi mauvais Politiques, que les François ſont mauvais Poètes. *Report of the committee appointed for, &c.* pag. 339.

ſombre, qui répand plus de fumée que de lumière; qu'ils ont de l'imagination, mais de cette imagination qui tient plus des noires rêveries d'un mélancolique, que des vives ſaillies d'un Génie heureux & fécond; que leur ſtyle eſt fort & élevé juſqu'à l'enthouſiaſme; mais auſſi nous leur appliquons ce mot de Pétrone: vous parlez plus en Poète qu'en Homme, *plus poëticè quam humanè locutus es*; & nous diſons d'eux en particulier, ce que le Duc de Buckingham dit de tous les Poètes en général, » pour un ſeul inſpiré, dix mille ſe» ront poſſédés (1) «.

Le Chevalier Temple, dans ſes Eſſais, empruntant le langage de la Médecine, appelle l'Angleterre la Région de la Rate; & M. Addiſſon avoue que ſes Compatriotes ſont naturellement imaginatifs. » Ce tempéramment ſombre & atrabilaire, » dit-il, qui eſt ſi commun dans notre Nation, nous » jette dans une infinité de viſions & d'idées bizar» res, auxquelles les autres Nations ne ſont pas ſi » ſujettes (2) ». De-là vient, ſelon ce grand Génie,

(1) For ten inſpir'd, ten thouſand are poſſeſt. *Eſſay upon Poetry.*

(2) English are naturally fanciful, and very diſpoſed by that gloomineſſand melancholy of temper wich is ſo frequent in our Nation to many wild notions, and viſions to which others are not ſo liable. *Spec.* 419.

le goût qu'ils ont pour les allégories ; & rien ne nous empêche auſſi d'y rapporter cette multitude de comparaiſons, juſtes à la vérité, mais trop recherchées, qu'ils entaſſent dans leurs Ouvrages, de quelque nature qu'ils ſoient. Mais le François, né vif & impétueux, s'impatiente de tout ce qui l'arrête dans ſa courſe : il tend toujours à ſon objet, & traite d'importun & de frivole tout ce qui paroît l'en éloigner. L'Anglois, qui joint à un génie vaſte & profond une facilité ſurprenante pour l'invention, ne peut ſe captiver dans les bornes d'une juſte exactitude ; il hazarde ſouvent des choſes qui n'ont ni règle ni meſure, & tient pour maxime, qu'un Poète ne doit reconnoître d'autre Maître qu'Apollon, c'eſt-à-dire, en bon François, ſon imagination. Pour nous, qui penſons qu'il eſt moins honteux à l'Homme de ſe laiſſer conduire que de s'égarer, nous prenons volontiers les Anciens pour guides ; & comme nous nous croyons obligés de nous ſoumettre aux règles, il n'eſt pas facile de nous perſuader qu'il y ait dans le monde aucune Nation aſſez privilégiée, pour être en droit de s'en diſpenſer.

Il ne m'appartient point de décider ſur ce qu'il y a de juſte ou d'outré dans ces accuſations, encore moins de vouloir balancer les avantages que nous prétendons

prétendons avoir ſur nos Voiſins, non plus que ceux par leſquels ils ſe glorifient de l'emporter ſur nous. Je ne ſais même s'il y a perſonne qui puiſſe ſe flatter d'être aſſez affranchi des impreſſions de l'habitude & des préjugés de l'éducation, pour oſer le faire. Mais qu'on prouve, ſi l'on veut, que ſouvent la ſageſſe & la circonſpection de nos Auteurs dégénère en timidité; que ce qui nous paroît téméraire, n'eſt que hardi; que nous appellons licence, ce qui mérite le nom de généreuſe liberté; & que cette extrême retenue que nous nous impoſons ſur les idées & les expreſſions communes & ordinaires, vient d'une fauſſe délicateſſe qui énerve nos Ecrits, loin de les embellir. Quand tout cela ſeroit évidemment prouvé, nos Ecrivains n'en concluront jamais, qu'il leur ſoit permis de bleſſer ouvertement les loix qu'ils trouvent établies. C'eſt à eux de s'y conformer juſqu'à un certain point, & de conſerver ce qu'elles peuvent avoir de bon, ſans chercher à plaire par ce qu'elles ont de défectueux. S'il eſt permis de flatter les Hommes ſur leurs foibles, ce ne peut être qu'en vue de les en guérir, & de les ramener au bon-ſens. Notre Langue ne manque point de force; c'eſt nous ſeuls qui en manquons, & qui ne ſavons pas la faire valoir. L'air mâle & nerveux, les heureuſes hardieſſes, les tours

vifs & énergiques, & cette vigueur de penſées que les Etrangers admirent avec nous dans Montagne, la Bruyère, & ſur-tout dans feu M. Boſſuet, Evêque de Meaux, le prouvent invinciblement. Cependant, quoique ce ſoit par pure foibleſſe qu'un Malade air certains dégoûts & certaines répugnances, ſur leſquels il ſemble qu'il ne puiſſe ſe vaincre auſſi long-tems que dure l'indiſpoſition qui les produit, il y a de la folie & de la dureté à n'y point avoir égard; mais il y en auroit encore davantage, à les entretenir par une condeſcendance exceſſive.

C'eſt M. Pope lui-même qui m'a fourni ce principe. Il ſera donc aſſez généreux, pour me pardonner de m'en être ſervi quelquefois contre lui. Au reſte, s'il m'eſt arrivé de diminuer la grandeur de ſes penſées, c'étoit uniquement pour les mettre à la portée de nos eſprits. Si je n'ai pas craint d'exprimer naturellement ce qu'il relevoit par une métaphore, ni de retrancher pluſieurs de ſes images & de ſes comparaiſons, je déclare que c'eſt beaucoup moins parce qu'elles m'ont paru répréhenſibles, que par l'impoſſibilité où je me ſuis trouvé de les faire goûter au commun de nos Lecteurs.

Pour en donner un exemple, qui mérite peut-être quelque attention, à cauſe des conſéquences qu'on en peut tirer, dans le deſſein de jetter plus

de ridicule ſur certains Critiques, qui déchirent impitoyablement les Poètes, après avoir travaillé ſans ſuccès à le devenir, l'Auteur, dans l'Eſſai ſur la Critique, emploie cette comparaiſon. » Ainſi, » dit-il, de notre tems les Apothicaires, à force de » voir les ordonnance des Médecins, apprennent » l'Art d'en jouer le rôle, & mettent hardiment » en pratique des maximes qu'ils prennent mal : » ils décident, & traitent enſuite leurs Maîtres » d'ignorans (1)«. Cette image plaît aux Anglois; tous les François que j'ai conſultés la trouvent choquante. Il eſt bon de remarquer cependant que le mot Anglois *Apothecary* eſt tiré du Grec, comme notre mot François Apothicaire, & qu'à l'exception de la terminaiſon, il ſonne préciſément de la même manière. Cela ſuppoſé, il n'y a pas moyen de dire qu'il ſoit moins noble, ou plus propre dans l'une ou dans l'autre Langue, à réveiller certaines idées dégoûtantes, que le Vulgaire attache à cette Profeſſion. Reſte donc que la différence vienne de la diverſité du caractère des deux Nations, dont l'une

(1) So Modern' Pothecaries taught the art
By Doctor's bills to play the Doctor's part,
Bold in the practice of miſtaken rules,
Preſcribe, apply, and call their maſters fools.

regarde comme noble, ou du moins comme indifférent tout ce qui entre dans le commerce de la vie, dès qu'il a quelque utilité, & qu'il n'a rien de contraire aux premières impreſſions de la nature : au lieu que l'autre s'eſt accoutumée à conſidérer comme baſſe, toute expreſſion deſtinée à ſignifier des actions ou des emplois, qui ne conviennent point en public à des perſonnes d'un rang diſtingué.

Et c'eſt-là, s'il m'eſt permis de le dire, la ſeule véritable raiſon pour laquelle Homère a pu, ſans rien perdre de ſa dignité, deſcendre dans des détails qui rendroient aujourd'hui nos Poëtes ridicules. Puiſque de ſon tems, comme dans celui des Patriarches, les Rois & les Princes tuoient les animaux qu'ils devoient manger, & préparoient eux-mêmes leurs repas; qu'ils atteloient leurs chevaux à leur char; que leurs Fils gardoient les troupeaux; & que de leurs propres mains les Princeſſes lavoient leur linge, & alloient puiſer de l'eau aux Fontaines publiques, les termes dont on uſoit pour peindre ces actions, & le nom des divers inſtrumens qu'on y employoit, n'avoient alors rien de bas, parce qu'ils participoient en quelque façon à la nobleſſe des Perſonnes qui s'en ſervoient. Mais au contraire, la baſſeſſe de la plûpart de ceux qui exercent aujourd'hui parmi nous les Arts Méchaniques,

fait que nous attachons inſenſiblement des idées baſſes aux mots François qui les expriment. Il n'eſt donc pas étonnant que les Savans ne joignent pas les mêmes idées à des expreſſions Grecques & Latines, que non-ſeulement ils n'entendent jamais prononcer dans les rues & dans les boutiques par des Perſonnes de la lie du Peuple, mais qu'ils ne rencontrent encore que dans des Livres anciens & reſpectés. On peut dire cependant que chez les Anciens, ces mots ont quelque choſe de plus ſonore & de plus harmonieux, que dans la plûpart des Langues vivantes; mais cet avantage ne peut ſervir qu'à rendre le ſtyle plus doux ou plus nombreux. Un Vers, dont la cadence frappe agréablement l'oreille, peut d'abord ſéduire l'eſprit; mais cette illuſion ſe diſſipe bientôt; & quelque belle qu'on ſuppoſe une Langue, il eſt impoſſible, comme certains Critiques ont voulu nous le perſuader, qu'elle donne jamais par elle-même de l'agrément & de la nobleſſe aux plus petites choſes.

Cette réflexion prouve évidemment que ce n'eſt point la faute de notre Langue, mais plutôt la nôtre; ou, ſi les Etrangers veulent nous en croire ſur notre parole, l'élevation & la délicateſſe de notre génie, qui bannit de tous les Ouvrages polis une infinité de choſes, qui fourniſſoient aux Grecs &

aux Latins des deſcriptions ſi variées & ſi touchantes, & que nous liſons encore avec plaiſir chez la plûpart de tous nos Voiſins.

Chaque Nation ſe croit en poſſeſſion de la meilleure manière d'écrire, & s'eſtime ſouvent par les mêmes raiſons qui ſont que les autres la mépriſent. Toutes ont du moins, lorſqu'on les attaque vivement, une réponſe qui ſembleroit devoir arrêter le Cenſeur le plus déterminé, c'eſt de dire qu'on ne les entend point. L'Abbé Fontanini (1), moins eſtimable encore par ſa vaſte érudition, que par la juſteſſe de ſon goût, bien loin de ſouſcrire à la cenſure que le P. Bouhours, dans ſa Manière de penſer, a faite des Auteurs Italiens, ſoutient qu'il ne les condamne que parce qu'il les connoît mal; & il ne craint point d'aſſurer que tout Etranger eſt incapable de juger des autres Etrangers, parce qu'il eſt élevé dans une haute opinion des choſes de ſon Pays, & qu'il n'a qu'une connoiſſance très-imparfaite de celles des autres (2).

(1) Depuis nommé Archevêque Titulaire d'Ancyre, mort à Rome en 1736.

(2) Ogni foraſtiere non é atto a giudicar degli altri ſtranieri, perche egli é nudrito dell' altera opinione delle coſe proprie, e del conto leggieriſſimo delle altrui. *Lettera ſulla Eloquenza Italiana.*

On ne peut ſe diſſimuler que ce principe ne ſoit vrai juſqu'à un cerrain point. Mais ſi l'équité nous défend quelquefois de juger des Etrangers, parce qu'étant éloignés d'eux, nous ne les connoiſſons pas aſſez, ne pourroit-on pas dire qu'il ne nous eſt pas plus permis de prononcer ſur nos propres Auteurs, par la ſeule raiſon que nous vivons au milieu d'eux? Quand on eſt trop loin d'un objet, on ne le voit que confuſément, & rarement tout entier. Quand on eſt trop près, on ne voit que lui; il offuſque la vue; & dès-lors on ne peut le comparer avec les autres. Qu'on m'aſſigne donc un juſte milieu, où l'on n'ait à craindre aucun de ces deux inconvéniens, lorſqu'il ſera queſtion de juger entre les Etrangers & nous.

D'une autre côté, le même orgueil qui aveugle chaque Homme en particulier, faſcine en général les yeux de toute la Nation. Chacun ſe croit obligé d'en ſoutenir la gloire; un intérêt ſecret ſe met de la partie, & nous perſuade aiſément que le Pays où nous ſommes nés l'emporte ſur tous les autres. On le croit de bonne foi; & le préjugé devient ſi fort, qu'on ne peut plus le diſtinguer de la raiſon. C'eſt envain que ceux d'un avis contraire, après s'être épuiſés en raiſonnemens, en appellent au ſentiment; l'opinion vient à bout, avec le tems,

de prendre chez nous la place de la nature. Ce que les autres ne peuvent lire ſans peine dans nos Ouvrages, nous donne un véritable plaiſir; parce que nous ſommes aſſez heureux pour en trouver à tout ce que nous voulons. Ainſi, quand on aime une choſe, il eſt toujours vrai de dire, qu'on ſent qu'elle eſt aimable; mais d'en conclure qu'elle le ſoit réellement, ce ſeroit renoncer à toutes les lumières du bon-ſens & de l'expérience.

Où trouver donc un arbitre aſſez impartial, pour prononcer entre la raiſon & l'amour-propre? Perſonne ne peut être juge dans ſa propre cauſe, encore moins en matière de bel-eſprit, où il eſt plus aiſé de faire illuſion que dans toute autre. Rien d'ailleurs de plus équivoque, que ce qu'on appelle goût : la diſtinction du néceſſaire & de l'arbitraire ſur ce point, échappe aux Génies les plus pénétrans. Ne ſait-on pas que dans tous les tems, les plus grands Critiques ont porté des jugemens entièrement oppoſés? Cicéron, quelqu'excellent Connoiſſeur qu'il fût d'ailleurs, regarde Plaute comme le modèle de la fine plaiſanterie, & lui trouve une délicateſſe particulière pour les rencontres ingénieuſes (1). D'un autre côté, Horace, qui ſemble

(1) *Duplex eſt jocandi genus.... alterum elegans, urba-*

avoir recueilli tout le bon goût du ſiècle d'Auguſte, avance ſans crainte d'en être déſavoué, que ſes Ancêtres avoient été aſſez bons, ou plûtôt aſſez ſots, pour applaudir aux pointes de ce Comique (1). Un Ancien avoit dit qu'il n'étoit pas étonnant que le fameux Temple d'Ephèſe eût été brûlé la même nuit qu'Alexandre vint au monde, parce que Diane étoit pour lors occupée à veiller ſur la Mere de ce Prince. Le même Cicéron, qui rapporte ce mot, ajoute qu'il le trouve très-agréable, *concinnè ut multa Timæus* &c (2). Si l'on en croit Plutarque, de tous les Hiſtoriens le plus judiceux, cette penſée eſt ſi froide, qu'elle eût été capable d'éteindre l'incendie.

Il eſt vrai que tous les hommes eſtiment Virgi-

num, ingenioſum, facetum, quo genere Plautus noſter refertus eſt. Cic. Off. L. 1.

(1) *At noſtri proavi Plautinos & numeros, &*
Laudavere ſales, nimium patienter utrumque,
Ne dicam ſtultè mirati, ſi modo ego & vos
Scimus inurbanum lepido ſeponere dicto.
Horat. Art. Poet.

(2) *Qui cùm in hiſtoriâ dixiſſet quâ nocte natus eſſet Alexander Diana Epheſia Templum deflagraviſſe, adjunxit id minimè eſſe mirandum, quod Diana, cum in partu Olympiadis adeſſe voluiſſet, abfuiſſet domo.* Cic. L. 2. de Nat. Deor.

le, Horace, Cicéron, Tite-Live, Saluſte, Tacite, &c. Les Italiens admirateurs du Taſſe, & les Anglois partiſans de Milton, ſe réuniſſent à aimer l'Iliade & l'Enéïde. Mais d'un autre côté, il eſt conſtant que cette approbation, toute générale qu'elle paroît d'abord, tombe beaucoup moins ſur les divers morceaux qui compoſent ces excellens Ouvrages, que ſur le tout qui en réſulte. C'eſt en ce point ſeul, que conviennent tous les hommes : mais rien de plus étrange, & ſouvent de plus contradictoire, que les jugemens qu'ils portent en particuliet, les uns ſur le ſtyle, & les autres ſur les penſées de ces célèbres Auteurs. Ajoutez à cela, que pour la plûpart ils n'ont pas été tout d'un coup en poſſeſſion de cette haute réputation dont ils jouiſſent à préſent. Il leur a fallu des ſiècles entiers pour vaincre le mauvais goût ou l'envie de leurs Contemporains. Le tems ſeul a pu mettre le ſceau à la bonté de leurs Ecrits. Sans parler des Anciens, les aſſauts que le Taſſe eut à ſoutenir de la part des Critiques dans ſon propre Pays, & l'obſcurité où le Poème de Milton, aujourd'hui ſi fameux, a été long-tems enſéveli parmi les Anglois mêmes, ne ſont que des preuves trop convaincantes de la foibleſſe de l'eſprit humain, & de l'incertitude de ſes jugemens.

En faut-il davantage après les exemples qu'on vient de voir, pour apprendre aux Hommes à ſuſpendre leut ſentiment, non-ſeulement ſur les Auteurs que la nature ſemble avoir mis hors des bornes de leur juriſdiction, mais même ſur leurs propres Compatriotes, qui paroiſſent plus de leur compétence? En attendant qu'il s'élève quelque Génie extraotdinaire, dont l'autorité ſoit ſi bien établie parmi toutes les Nations, que ſes avis ſoient des loix dont il ne ſoit plus permis d'appeller, le parti le plus ſage & le plus équitable ne ſeroit-il point d'en uſer avec les Etrangers, comme Quintilien veut que les Modernes en uſent avec les Anciens (1)? Si nous n'avons point de titre inconteſtable qui nous aſſure le premier rang dans la République des Lettres, ils ſont auſſi dans l'impuiſſance d'en alléguer aucun qui nous force à le leut céder. Ils ont ſans doute leurs perfections & leurs défauts, comme nous avons les nôtres, & peut-être dans un mêlange égal. Rien ne nous empêche d'en dire notre ſentiment; mais on ne ſauroit le faire avec trop de réſerve ni trop de retenue, de peur qu'il

(1) *Modeſtè tamen & circumſpectò judicio de tantis viris pronuntiandum eſt, ne, quod pleriſque accidit, damnent quæ non intelligunt.*

n'arrive quelquefois de les condamner, ou même de les approuver, parce qu'on ne les entend pas. Le bon-ſens ne voudroit-il pas encore, que dans ces occaſions on s'attachât plutôt au deſſein & à la compoſition de tout l'Ouvrage, qui doivent être les mêmes en tout tems & en tout Pays, qu'aux ornemens de chaque partie, qui ne ſont point fondés ſur des principes invariables, & qu'on pourroit comparer à des modes indifférentes en elles-mêmes, qui n'obligent que ceux parmi leſquels elles ſont reçues ?

A l'égard de nos propres Aureurs, ſi le torrent de la coutume ne doit jamais les contraindre à forcer leur ſtyle & leur eſprit, pour ſurprendre le Lecteur par des Épithetes rares & imprévues, ou pour ſemer leurs Écrits d'Antithèſes, dont toute la beauré conſiſteroit dans le choix & dans l'arrangement des mots, quoiqu'ils doivent encore moins s'aſſujettir à quitter le ſolide pour le brillant, l'utile pour l'agréable, & le vrai pour le ſpécieux, on ne peut diſconvenir cependant, qu'ils ne ſoient dans l'obligation de ſe conformer en quelque façon au goût de la Nation qui doit les juger. La ſeule précaution qu'ils ayent à prendre, eſt de s'en approcher aſſez, pour qu'on ne puiſſe pas les accuſer de s'en trop éloigner.

Et comme malgré toute ſa raiſon, l'Homme ſe trouve ſouvent dans la malheureuſe néceſſité de ſe conduire par préjugé, & que toute ſa ſageſſe ne va communément qu'à choiſir entre les bons & les mauvais, il paroît qu'il n'en eſt point de plus raiſonnable, ni de moins honteux, que le préjugé de tous les Ages & de toutes les Nations, qui nous porte à regarder les grands Auteurs de l'Antiquité, comme les ſeuls modèles qu'on doivent ſe propoſer. Ce reſpect ne doit point aller juſqu'à nous perſuader que tout ſoit de la même force & de la même beauté dans leurs Écrits; mais ſi par un principe de reconnoiſſance, on ne ſe croit pas permis de les accuſer du moindre défaut, il eſt, ſelon M. de la Motte, un moyen de conſerver leur réputation ſans faire tort à la ſienne: c'eſt de ſuivre l'exemple de leurs plus grands Défenſeurs, qui ſe gardent bien de les imiter en certaines choſes, quoiqu'ils trouvent toujours des raiſons ingénieuſes pour les juſtifier de tout ce qu'on leur reproche (1).

Si quelqu'un, meilleur François ſans doute que Critique, s'imaginoit que dans ce que je viens de dire, je n'ai pas aſſez ſoutenu la gloire de la Na-

(1) Diſcours ſur la Poéſie.

tion, je lui répondrois avec M. de Voltaire, » que » le véritable Amour de la Patrie conſiſte à ſe » montrer fidèles Sujets & bons Citoyens; mais » que diſputer ſeulement ſur les Auteurs de no- » tre Nation, nous vanter d'avoir parmi nous de » meilleurs Poètes que nos Voiſins, ce ſeroit plu- » tôt ſot amour de nous mêmes, qu'amour de » notre Pays « (1).

On ſent qu'il reſte encore beaucoup de choſes à dire ſur des matières ſi importantes, & ſur leſquelles il eſt ſi difficile de fixer les eſprits. Peut-être que je pourrai un jour les développer avec plus d'étendue; mais je crois en avoir aſſez dit, pour mettre le Lecteur en état de profiter de l'Ouvrage que je lui preſente, & ſur-tout pour me juſtifier de ne m'être point renfermé dans les bornes d'une Traduction régulière.

Je conviens qu'il ſeroit ordinairement à ſouhaiter que les Traducteurs ſe regardaſſent comme ayant les mains liées; que ſans égard à leur goût & à leurs préjugés particuliers, ils s'attachaſſent à nous faire connoître un Ouvrage tel qu'il eſt; en un mot, qu'ils cherchaſſent moins à plaire, qu'à nous faire connoître ce qui plaît à la Nation pour

(1) Traduction de ſon Eſſai ſur le Poème Epique.

laquelle leur Auteur a travaillé. Ces ſortes de Traductions auroient leur utilité, en ce qu'elles ne déguiſeroient point le goût ni le caractère des Écrivains étrangers, & qu'elles conſerveroient à chaque Auteur ſon air propre & naturel, & juſqu'à ſes défauts mêmes (1).

Rien ne ſeroit plus utile, ou du moins plus curieux, je l'avoue : mais, s'il faut le dire, rien ne me paroît moins poſſible, ſur-tout lorſqu'il s'agit d'un Poète tel que celui dont il eſt ici queſtion. L'expreſſion n'eſt-elle pas l'ame de la Poéſie ? Et faites-vous connoître le Poète, ſi vous ne faites connoître ſon expreſſion ? Vous ne pouvez même ſouvent rendre ſes penſées ; ne tiennent-elles pas preſque toujours à l'expreſſion ? Changez-la dans les penſées de nos meilleurs Poètes François, vous leur ôtez ce qu'ils ont de ſublime & de frappant : je n'y vois plus que des vérités triviales que j'approuve, il eſt vrai, mais que je ne puis admirer : vous me préſentez le ſquelette du Poète ; mais vous ne me donnez pas le Poète même.

La Proſe, dit un célèbre Critique, peut rendre exactement le fond de la penſée ; mais elle ne

(1) *Voyez* le Journal des Savans, ſur la Traduction de l'Eſſai ſur l'Homme, par M. de Silhouette, Avril 1736.

peut exprimer, ni l'énergie, ni les agrémens qui dépendent de l'arrangement & du choix des mots, de la meſure, de la cadence, de l'harmonie; & il ſoutient qu'il eſt auſſi impoſſible à un Traducteur François de nous mettre en état d'apprécier le mérite d'Homère & de Virgile en qualité de Poètes, qu'à un Graveur de nous donner, dans une eſtampe, une juſte idée du talent que Le Titien ou Le Carrache avoient pour la Peinture.

Ce que l'Auteur des Obſervations ſur les Écrits Modernes dit des Poètes Grecs & Latins (1), il l'eût dit à plus forte raiſon des Poètes Anglois; puiſqu'il y a plus loin de leur façon de penſer & de s'exprimer à la nôtre, qu'il n'y a loin de la nôtre à celle des Grecs ou des Latins. Auſſi, quelqu'eſtimables que ſoient les Traductions que M. de Silhouette nous a données de l'Eſſai ſur l'Homme & de l'Eſſai ſur la Critique, ceux qui entendent également l'Anglois & le François, diſent ouvertement qu'il eſt impoſſible d'y reconnoître M. Pope. S'ils y retrouvent le Philoſophe, ils n'y retrouvent preſque jamais le Poète.

Mais ſera-t-on plus en droit de décider ſur ma Traduction, du goût & du caractère particulier

(1) Tom. III. Lettre 40.

qui

qui règne dans la Poéſie de M. Pope ? C'eſt ce que je ſuis bien éloigné de penſer. Je ſuis perſuadé au contraire qu'une partie de ce que j'ai avancé contre les Traducteurs en Proſe, peut retomber ſur les Traductions en Vers. Je veux que celles-ci puiſſent, juſqu'à un certain point, nous rendre l'eſprit, le feu, la hardieſſe, la force & l'imagination qui feront admirer l'Original. Mais quels ſont les traits particuliers qui caractériſent cet eſprit, ce feu, cette hardieſſe, cette force, cette imagination ? C'eſt ce que la ſeule connoiſſance de la Langue dans laquelle il eſt écrit peut apprendre, & ce qu'on ne peut raiſonnablement exiger d'aucun Traducteur.

Il a paru en 1717, un Poème en cinq Chants, imprimé à Londres & à Amſterdam, ſous le titre d'Eſſai ſur la Critique, imité de M. Pope : mais le Sieur Robeton, Conſeiller & Sécretaire-Privé du feu Roi d'Angleterre qui en eſt l'Auteur, s'eſt ſi fort approprié les penſées de ſon Modèle, & les a tellement habillées à la Françoiſe, ou plutôt à ſa manière, qu'elles n'y ſont preſque plus reconnoiſſables. Il eſt même étonnant qu'avec de ſi excellens matériaux, ce qui eſt la moindre louange qu'on puiſſe donner à l'Eſſai de M. Pope, il n'ait rien fait de plus juſte ni de plus achevé. Il a tous

les défauts qu'un François trouveroit dans l'Original Anglois, & en a rarement les beautés. » On » ne peut juger, diſent les Journaliſtes de Tré- » voux (1), ſi ce Poème eſt fait pour apprendre » l'Art de compoſer une Pièce d'eſprit ſans dé- » fauts, ou l'Art de Critiquer une Pièce d'eſprit. » Il jette au haſard, continuent-ils, quelques ré- » flexions ſur les Auteurs & ſur les Critiques de » toutes les Nations, mais ſur-tout de la ſienne. » Il le fait cependant quelquefois avec eſprit, mais » jamais avec ordre & avec jugement «. Si un Eſſai en Vers ne demande pas autant de méthode qu'un Traité en Proſe, rien ne diſpenſe au moins de mettre de la liaiſon & de la juſteſſe dans ſes penſées; & c'eſt par là qu'on trouvera peut-être ma Traduction auſſi différente de l'Ouvrage du Sieur Robeton, que ſon Poème l'eſt de celui de M. Pope.

Au reſte, je crois qu'il eſt inutile d'avertir qu'on ne doit point s'attendre à trouver dans mes Vers la pompe & l'élevation propres au Poème Épique, & aux autres Sujets qui tiennent du merveilleux. La ſimplicité, la préciſion & la clarté, ſont le caractère du genre Didactique; il y eſt queſtion de raiſonner, non de peindre. Le Poète, ſi des Ouvrages de cette nature ſuffiſent pour mériter ce

(1) Août 1717.

nom, le Poète, dis-je, y doit parler beaucoup plus au jugement qu'à l'imagination, & par conſéquent il ne lui eſt pas poſſible d'y donner l'eſſor à ſon génie. Cette vérité a toujours paru ſi conſtante, que les Critiques ont prétendu qu'Horace dans ſes Épittes, & ſur-tout dans ſon Art Poétique, avoit exprès rabaiſſé ſon ſtyle pour donner plus de poids à ſes préceptes, & pour faire voir que ce n'étoit pas ſur de grands mots, ni ſur des expreſſions ſuperbes, mais uniquement ſur le vrai, qu'il vouloit établir la ſolidité de ſes maximes (1).

Après tout, le Genre Didactique ne laiſſe pas d'avoir ſes ornemens & ſes beautés; mais il ſemble que ſa nature ſoit d'être beaucoup plus inſtructif qu'agréable; & quoique M. Pope ſoit le plus poli & le plus inſinuant de tous les Maîtres, c'eſt toujours un Maître; & cette qualité entraîne avec ſoi quelque choſe de rebutant. Il remonte juſqu'aux premiers principes. Loin de chercher à diſſiper l'eſprit, ſon but eſt de l'appliquer. Pour mieux inculquer ſes maximes, il eſt quelquefois contraint de les répéter & de revenir ſur ſes pas. Il eſt vrai qu'il a ſu y faire entrer quelques digreſſions, comme pour ſervir de repos au Lecteur; mais bien

(1) *Voyez* les Jugemens des Savans, par M. Baillet, à l'Article d'Horace.

des Gens n'aiment point à ſe fatiguer, dans l'eſpérance de ſe repoſer. La Satyre eſt encore d'une grande reſſource dans ces ſortes d'Ouvrages : mais ſi l'on y en trouve quelques traits, ils ne flattent pas beaucoup la malignité du cœur, parce qu'ils ſont, pour la plûpart, jettés en général, ou qu'ils tombent ſur des Particuliers qui nous ſont inconnus. Il faudra donc ſe réſoudre à l'écouter par raiſon : mais tout ce qu'on fait de la ſorte, coute toujours un peu, même aux Sages.

Ces deux Poèmes ne conviennent donc pas aux perſonnes qui liſent beaucoup, moins pour s'inſtruire, que pour s'entretenir dans une douce oiſiveté. Mais à l'égard de celles qui d'un eſprit plus ſolide & plus étendu, ne craignent point la peine de la réflexion, & qui ne trouvent un Livre bon, que lorſqu'il demande à être lu plus d'une fois, j'oſe aſſuret que la lecture ne leur en ſera point déſagréable.

Qui eſſayeroit de lire les Maximes de M. de la Rochefoucault, auſſi rapidement qu'on lit une Comédie, ou des Mémoires Hiſtoriques, s'y ennuyeroit immanquablement. Il en eſt à-peu-près de même de ces Eſſais : ce n'eſt qu'un enchaînement de penſées qui chargeroient l'eſprit ſans le nourrir, ſi on ne ſe donnoit le tems de les digérer, & d'en chercher en ſoi-même l'application.

Pour rendre la Traduction de l'Eſſai ſur la Critique plus complette & plus utile, ſur-tout aux Jeunes Gens qui veulent ſe former le goût, & ſe remplir de principes ſolides & féconds, qui les mettent en état de juger non-ſeulement de la Poéſie, mais encore de tous les Beaux-Arts; j'ai tâché, dans des remarques particulières inſérées au bas de la page, d'en développer davantage certaines penſées, ſoit par mes propres réflexions, ſoit par celles des meilleurs Auteurs, anciens ou modernes. Je me ſuis encore trouvé dans l'obligation d'y joindre quelques Notes abſolument néceſſaires pour le commun des Lecteurs. J'ai cru auſſi qu'on y verroit avec plaiſir les endroits que M. Pope a imité des autres. Loin de vouloir par-là rien diminuer de ſa gloire, je me ſuis flatté au contraire d'y contribuer. Je me ſouviens d'avoir ouï dire à un Homme d'eſprit du premier ordre (1), & qui ſe faiſoit honneur de le compter parmi ſes Amis, qu'il n'y avoit point de Célèbre Écrivain qui n'eût trouvé le ſecret de faire paſſer dans ſes Ouvrages les beautés de ceux qui l'avoient précédé, & que jamais on n'imiteroit un Auteur qui feroit profeſſion de n'imiter perſonne.

(1) Le Docteur Atterbury, Evêque de Rocheſter.

SOMMAIRE.

Les mauvais Critiques ne ſont pas moins communs que les mauvais Ecrivains, & ſont plus dangereux. Il faut être né avec le don de bien juger, comme avec le don de bien écrire. Le vrai goût eſt auſſi rare que le vrai génie. Tous les Hommes ſont nés avec quelque goût; mais de mauvaiſes études l'altèrent inſenſiblement. Diverſes cauſes de la corruption du goût. Tout bon Critique doit connoître exactement la portée de ſon eſprit, & poſſéder à fond les matières dont il entreprend de juger. Dangers de ne ſavoir qu'à demi. Nos jugemens ne peuvent être ſûrs, qu'autant qu'ils ſont puiſés dans la Nature. Elle eſt tout à la fois la ſource, la fin & la règle de l'Art. Combien il eſt difficile & cependant néceſſaire d'accorder entre eux l'eſprit & le jugement. L'Art n'eſt que la Nature réduite en règles. Les règles ont été tirées de la pratique des Anciens. Utilité de la Critique. Abus qu'on en fait. Un des meilleurs moyens d'éviter ces abus, eſt l'étude des Anciens, & principalement d'Homère & de Virgile. Eloge des Anciens.

ESSAI
SUR LA CRITIQUE,

Traduction de l'Abbé DURESNEL.

CHANT PREMIER.

Il eſt ſur l'Hélicon deux ſommets différens,
Où chacun à l'envi brigue les premiers rangs.
L'un, courageux Auteur, prétend, par ſes Ouvrages,
Du Public dédaigneux entraîner les ſuffrages;
Et l'autre du bon goût rigide Défenſeur,
Réforme le Parnaſſe, & s'érige en Cenſeur.
Qui des deux riſque plus; & qui pourroit me dire,
S'il eſt plus dangereux de juger que d'écrire?
Mais, ſi le froid Auteur eſt toujours ennuyeux,
Un injuſte Critique eſt-il moins odieux?
Je pardonne ſans peine à l'Écrivain vulgaire,
Dont la Muſe m'endort en cherchant à me plaire;

Mais ce guide trompeur, qui prompt à cenſurer,
Après de longs détours ne fait que m'égarer,
Je le hais d'autant plus, qu'il me commande en Maître.
Tout n'eſt pas Deſpréaux; & chacun prétend l'être.
Chacun content de ſoi, ſuit ſa foible raiſon,
Et des Arts qu'il ignore, oſe donner leçon.
Cet âge ſi fécond en Pédans didactiques,
A moins de ſots Auteurs que d'ignorans Critiques.
Le jugement, le goût, grands mots mal entendus,
Sont par-tout prononcés & par-tout confondus:
Mais ce goût, cet inſtinct, cette lumière ſûre (1),
Que l'Art ingénieux puiſe dans la Nature,
Cette flamme qui brûle au ſein des grands Auteurs,
Doit être le flambeau qui guide les Cenſeurs.
Il faut également que le Ciel les inſpire,
Les uns pour critiquer, les autres pour écrire.

(1) *Mais ce goût, cet inſtinct, cette lumière ſûre.* Un Ouvrage où les règles eſſentielles ſont violées, ne ſauroit plaire. Mais ce n'eſt point en raiſonnant ſur ces règles, dit Quintilien, qu'on juge des Ouvrages dont le but eſt de toucher & de plaire: on en juge par ſentiment, par impreſſion, par un mouvement intérieur qu'on ne peut expliquer. C'eſt pour cette raiſon que la plupart des Critiques de profeſſion, qui ſuppléent par la connoiſſance des règles à la fineſſe du ſentiment qui leur manque quelquefois, ne jugent pas auſſi ſainement des Ouvrages excellens, que les Eſprits du premier ordre en jugent aſſez ſouvent ſans rien entendre aux règles de l'Art. *Réflexions Critiques ſur la Poëſie & la Peinture, Tom. II. pag.* 305.

L'Homme le plus groſſier n'eſt point ſans jugement ;
Il diſcerne le vrai, du moins par ſentiment.
Dans l'eſprit le moins clair l'équitable Nature
Répand avec bonté quelque lumière obſcure,
Y grave d'heureux traits, quoiqu'à demi touchés ;
Tels ſont de Raphaël les deſſeins ébauchés.
Mais irai-je altérer leurs empreintes légères
Par un amas confus de couleurs étrangères,
Charger mon foible ſens du poids d'un faux ſavoir,
Étouffer ma raiſon, m'aveugler pour mieux voir ?
Tel eſt devenu fat à force de lecture (1),
Qui n'eût été que ſot en ſuivant la Nature.
Ceux-ci du merveilleux inſenſés Partiſans,
Pour courir à l'eſprit s'écartent du bon-ſens ;
Mais laſſés d'être en bute aux traits des Satyriques,
L'eſpoir de ſe venger les transforme en Critiques,
Trop foibles pour jamais égaler leurs Rivaux,
Aſſez forts pour ternir l'éclat de leurs travaux.
Quelques-uns dévorés d'une impuiſſante envie,
A rimer pour eux ſeuls paſſent leur triſte vie :
Qu'en dépit d'Apollon Mævius ait écrit,
S'il compoſe ſans verve, ils jugent ſans eſprit.

(1) *Tel eſt devenu fat à force de lecture.* La ſcience, comme les voyages, perfectionne les bons Eſprits, & met le comble à l'impertinence des Sots ; la multitude des choſes qu'ils ont vues ou appriſes, leur donne la confiance de parler de tout, quoiqu'ils ne puiſſent juger de rien.

D'autres, à la faveur de quelques chanſonnettes,
Paſſent pour Beaux-Eſprits, & bientôt pour Poètes;
Le Beau-Sexe ſur eux forme ſes jugemens,
Et les voit comme Amis, & ſouvent comme Amans.
Montrent-ils au grand jour leurs frivoles remarques?
On rit du foible orgueil de ces faux Ariſtarques (1).
Que ces Demi-Savans ſont communs parmi nous!
Telle on voit près du Nil, dans un rems calme & doux,
D'Inſectes mal formés une engeance inutile,
Couvrir de leurs eſſaims la campagne fertile:
Oubli de la Nature, Animaux imparfaits,
Ils n'ont point de vrais noms, n'ayant point de vrais traits.
Pour les déſigner tous il me faudroit vingt pages,
Et j'ennuyrois peut-être autant que leurs Ouvrages.
Vous donc qui de Critique oſant porter le nom,
Voulez, plein d'un beau feu que guide la Raiſon,
Donner & mériter une gloire ſuprême,
Connoiſſez vos talens, connoiſſez-vous vous-même:
Envain en croyons-nous une ſotte fierté;

(1) *On rit du foible orgueil de ces faux Ariſtarques.* L'exactitude avec laquelle le célèbre Ariſtarque, Gouverneur de Ptolomée Evergete, revit les Poëſies d'Homère, & l'approbation que toute l'Antiquité a donnée à l'édition qu'il en publia, a fait que ſon nom eſt devenu un éloge, & qu'on l'a employé dans la ſuite pour exprimer un Critique judicieux & éclairé. Horace s'en ſert dans le même ſens,

Arguet ambiguè dictum, mutanda notabit,
Fiet Ariſtarchus.

Le plus vaſte génie eſt toujours limité.
Tous n'ont pas obtenu tous les dons en partage (1);
Mais chacun a le ſien (2) : qui le connoît eſt ſage.
Quand la mer ſur nos bords ſe répand à grands flots,
Le rivage oppoſé voit décroître ſes eaux :
Si d'un Savant altier la mémoire fidelle,
Obéit à l'inſtant que ſon orgueil l'appelle,
Son eſprit ſurchargé d'un immenſe tréſor,
Eſt pauvre en ſa richeſſe, & prend envain l'eſſor.
Si prompte à s'enflammer, trop vive, ou trop féconde,
L'imagination en mille objets abonde,
Le jugement languit, & ſe laiſſe emporter
Par un torrent fougueux qu'il ne peut arrêter.
Préſomptueux Mortels! une ſeule Science
Épuiſe votre vie & votre intelligence;
Tant l'Art eſt étendu, tant l'eſprit eſt borné (3)!
Le ſublime Damon pour le Tragique né,

(1) *Tous n'ont pas obtenu tous les dons en partage.* Non omnia poſſumus omnes. VIRG. *Eglog.* VIII.

(2) *Mais chacun a le ſien.* Les hommes ſans aucun eſprit ſont auſſi rares que les monſtres, dit Quintilien. La Nature a fait un partage inégal de ſes biens entre ſes Enfans; mais elle n'a voulu déshériter perſonne; elle a choiſi les uns pour leur donner les diſpoſitions néceſſaires pour réuſſir dans certaines choſes impoſſibles aux autres; & ces derniers en ont reçu pour des choſes différentes, une facilité qu'elle a refuſée aux premiers. L'Homme entièrement dépourvu de toute eſpèce de talens, eſt auſſi rare qu'un génie univerſel. *Réflexions Critiques ſur la Poëſie & la Peinture, Tom. II. pag. 9.*

(3) *Tant l'eſprit eſt borné.* Ce qu'on appelle un génie étendu, n'eſt

A vu ſur le Comique expirer ſon génie (1).
N'allez pas imiter la funeſte manie (2)
De ces Rois qui, jaloux d'enrichir leurs États,
Perdent en un ſeul jour le fruit de cent combats,
Pourquoi courir après une gloire étrangère,
Tandis que vous pouvez régner en votre ſphère ?
Des aveugles Humains, éternel ſéducteur,
L'Orgueil, ce conſolant, mais dangereux flatteur,
Eſt des petits eſprits le vice inſéparable.
Inégale en ſes dons, la Nature équitable (3),

---

qu'un génie reſſerré dans des bornes moins étroites que celui des autres. L'Art enſeigne à les cacher, ces limites; mais il ne peut pas les reculer. *Optimus ille eſt qui minimis urgetur.*

(1) *A vû ſur le Comique expirer ſon génie.* Tel Poëte demeure confondu dans la foule, qui ſeroit au rang des Poëtes illuſtres, s'il ne ſe fût point laiſſé entraîner par une émulation aveugle; & ſi, content de briller dans les genres de Poëſie pour leſquels il étoit propre, il eût pû réſiſter à la vanité de s'appliquer à des genres de Poëſie pour leſquels la Nature ne l'avoit point formé. *Réflexions Critiques ſur la Poëſie & la Peinture, Tom. II. pag. 68.*

(2) *N'allez pas imiter la funeſte manie.* L'envie d'être réputé un génie univerſel, dégrade bien des gens d'eſprit. Quand il eſt queſtion d'apprécier un Auteur en général, on fait autant d'attention à ſes Ouvrages médiocres qu'à ſes bons Ouvrages : il court riſque d'être défini comme l'Auteur des premiers, & par conſéquent comme un médiocre Auteur. *Ibid.*

(3) *Inégale en ſes dons, la Nature équitable.* Il ſemble que la Nature, qui a ſi ſagement diſpoſé les organes de notre corps pour nous rendre heureux, nous ait auſſi donné l'Orgueil, pour nous épargner la douleur de connoître nos imperfections. *Réflexions Morales.*

Pour faire à peu de frais tous les hommes contens,
Leur rend en vanité ce qu'elle ôte en talens.
De même dans les corps qui manquent de ſubſtance,
Du ſang & des eſprits le vent remplit l'abſence.
Des ſentimens d'orgueil ſans ceſſe renaiſſans
Occupent chez les Sots la place du Bon-Sens.
Mais au premier inſtant qu'à travers ce nuage,
La pure vérité peut s'ouvrir un paſſage,
L'Orgueil jette le maſque, & fuit à ſon aſpect.
Tout Auteur pour ſoi-même eſt un juge ſuſpect.
Envain ſur vos défauts un Ami vous éclaire (1);
Un Ennemi jaloux eſt un mal néceſſaire (2).
C'eſt peu d'être ſavant, ſi vous n'êtes profond:
Renoncez aux Beaux-Arts, ou ſachez-les à fond.
Qu'un deſir paſſager jamais ne vous entraîne
Sur les bords dangereux qu'arroſe l'Hypocrène:

(1) *En vain ſur vos défauts un ami vous éclaire.* La beauté & la bonté d'un Ouvrage conſiſtent en tant d'excellentes parties, qu'il eſt impoſſible qu'il n'y en ait roujours quelques-unes qui ſoient défectueuſes; & par conſéquent tout Ecrivain a toujours beſoin d'aides & de réformateurs. Mais il eſt quelquefois dangereux d'emprunter pour cela le ſecours de ſes Amis. L'amitié eſt ſouvent auſſi ingénieuſe à les aveugler ſur nos fautes, que l'amour-propre eſt habile à nous fermer les yeux ſur nos propres défauts.

(2) *Un ennemi jaloux eſt un mal néceſſaire.* C'eſt une vérité reconnue, que la louange a moins de force pour nous faire avancer dans le chemin de la vertu, que le blâme pour nous retirer de celui du vice. Il y en a peu qui ne craignent de tomber dans la honte, & d'apprêter à rire à leurs Ennemis. *Sentimens de l'Académie ſur le Cid.*

Ses ſubtiles vapeurs enivrent le cerveau ;
Mais la raiſon revient quand on boit en pleine eau.
Dans les premiers tranſports d'une vive jeuneſſe,
Ébloui par l'éclat des Nymphes du Permeſſe,
Et flatté par l'eſpoir d'attirer leurs regards,
On ſe livre ſans crainte au plus noble des Arts.
Sa grandeur le dérobe à notre foible vue.
L'eſprit eſt trop borné pour ſa vaſte étendue.
Après de longs travaux on eſt ſurpris de voir
Que plus on ſait, & plus il en reſte à ſavoir.
Sans craindre leur hauteur, & plein de confiance,
Vers les Alpes ainſi le Voyageur s'avance.
Les Cieux ſemblent d'abord s'abaiſſer ſous ſes pas.
Mais quel lointain affreux ! des neiges, des frimats,
Des rochers eſcarpés : Ses yeux confus ſe troublent.
Et les Monts entaſſés ſur les Monts ſe redoublent !
La même en tous les tems, toujours brillante aux yeux,
La Nature répand un éclat radieux ;
C'eſt de nos jugemens la ſeule règle ſûre ;
Pour qui ſait l'écouter, ſa voix n'eſt pas obſcure :
C'eſt la règle, la fin, le principe de l'Art :
Sans elle tout eſt faux ; tout brillant n'eſt que fard :
Point de génie heureux que celui qu'elle inſpire (1) :

(1) *Point de génie heureux que celui qu'elle inſpire.* L'Art ne ſauroit faire autre choſe que de perfectionner les talens & les heureuſes diſpoſitions que nous avons reçues en naiſſant ; mais l'Art ne ſauroit

Avec elle tout plaît, tout vit, & tout reſpire.
L'Art de ce riche fond a droit de s'aſſortir :
Il ordonne, il fait tout ſans ſe faire ſentir ;
Il ſe cache toujours ; & toujours il domine (1) ;
Telle dans un beau corps, cette flamme divine,
L'ame en ſecret fournit les eſprits, la chaleur,
Forme les mouvemens, donne aux nerfs leur vigueur ;
Sans paroître au-dehors par ſes effets ſenſible,
Aux ſeuls yeux de l'eſprit elle ſe rend viſible.
Loin d'ici tout Auteur qui ſur ſes vains écrits
Prétend fixer le goût, & régler les eſprits.
La plus commune route eſt toujours la plus ſûre ;
Les préceptes de l'Art ſont ceux de la Nature ;
Son pouvoir abſolu, comme celui des Rois,
Ne peut être reſtraint que par ſes propres loix.
La Grèce pour les Arts fut du Ciel inſpirée :
Par ſes doctes leçons votre Muſe éclairée,
Saura quand il convient de voler juſqu'aux Cieux,
Quand il faut rallentir ce vol ambitieux.
Sur les endroits choiſis des plus fameux modèles,

nous donner le talent que la Nature nous a refuſé. L'Art ajoute beaucoup aux talens naturels, mais c'eſt quand on étudie un Art pour lequel on eſt né. *Caput eſt artis docere quod facias. Ita neque ſine arte, neque totum arte tradi poteſt*, dit Quintilien.

(1) *Il ſe cache toujours, & toujours il domine.* C'eſt la penſée du Taſſe dans la Deſcription du Palais d'Armide, Chant XVI. *L'arte è che tutto fà, e nulla ſi ſcopre.*

Sa ſageſſe forma ſes règles immortelles,
Et pour guide aſſuré dans le Sacré Vallon,
Envoya la Critique aux Enfans d'Apollon :
Elle y rétablit l'ordre, en bannit le caprice,
Et dans leurs jugemens fit régner la juſtice.
La Muſe par ſes ſoins vit croître ſa beauté,
Et ne ſe para plus d'un éclat emprunté.
Dans les ſiècles ſuivans des Hommes ſans génie,
Qu'agitoit de rimer l'incurable manie,
Piqués de voir la Muſe inſenſible à leurs feux,
A la Critique enfin adreſsèrent leurs vœux.
Dès lors pour aſſouvir leurs vengeances ſecrètes,
Ils s'unirent entr'eux pour perdre les Poètes ;
Et de l'Abeille active indignement jaloux,
L'inutile Frelon lui fit ſentir ſes coups.
Qu'on ne s'étonne plus ſi le nom de Critique
Eſt aujourd'hui l'objet de la haine publique ;
C'eſt la faute de l'Homme, & non celle de l'Art ;
C'eſt que loin de le ſuivre, on décide au haſard.
O ! combien de Cenſeurs, conduits par le caprice,
Paroîtroient ſans eſprit, s'ils étoient ſans malice !
Sur le vrai, ſur le faux, ſouvent indifférens,
Scrupuleux & chagrins, plutôt que pénétrans,
Habiles à railler, incapables d'inſtruire (1),

(1) *Habiles à railler, incapables d'inſtruire.* Un eſprit né cauſtique, reprend tout ce qui lui donne occaſion d'exercer ſon talent ſa-

Ils

Ils n'établiſſent rien ; leur but eſt de détruire.
Les uns aux Anciens prêtent des tours nouveaux (1),
Et pour les corriger les mettent en lambeaux ;
C'eſt envain que le tems reſpecte leurs Ouvrages ;
Leurs ſacrilèges mains en mutilent les pages.
D'autres ſans ſe connoître en nobles fictions,
Débitent sèchement leurs froides viſions,
Et du Poème Épique enſeignent la recette.
Ceux-ci pour étaler leur ſcience indiſcrète,
Par un vain Commentaire énervent un Auteur,
Et le font méconnoître à l'habile Lecteur.
De préjugés confus leurs ames poſſédées

vori, & fort ſouvent il cenſure un paſſage, non parce qu'il eſt défectueux, mais parce qu'il lui fournit un bon mot. Il eſt ſi facile de réuſſir en cela, que ſouvent des Génies médiocres, dès qu'il paroît un nouveau Poème, ſe trouvent aſſez d'eſprit & de malignité pour en tourner en ridicule divers paſſages, & quelquefois même aſſez heureuſement. Quoique le Lecteur judicieux n'en ſoit pas la dupe, ils ne laiſſent pas de faire impreſſion ſur l'eſprit du Public, qui ne manque jamais de croire que tout ce qui eſt tourné en ridicule avec quelque eſprit, eſt abſurde. *Remarques de M. Addiſſon ſur Milton, num.* 291.

(1) *Les uns aux Anciens prêtent des tours nouveaux.* Pope attaque ici ces Auteurs qui, comme les Burmans, les Bentleys, & tant d'autres, font diſparoître le texte ſur lequel ils travaillent, pour y ſubſtituer des conjectures plus ingénieuſes que ſolides, changent des mots, ſouvent des phraſes entières, & tranſpoſent les périodes, ſans apporter d'autre raiſon de la liberté qu'ils ſe donnent, ſi ce n'eſt que le ſens en ſeroit meilleur & plus intelligible, ou le tour & l'expreſſion plus conforme au tems, & au génie des Auteurs dont ils parlent.

Ne ſe forment jamais que d'injuſtes idées :
Critiquer, ſelon eux, c'eſt ne pardonner rien,
Groſſir toujours le mal, & déguiſer le bien.
Vous, qui ſur cette mer ſi fameuſe en orage,
Redoutez ſagement la honte du nauffrage,
De ces premiers Auteurs qu'admire l'Univers,
Connoiſſez le génie & les talens divers ;
Leur fable, leur ſujet, & les mœurs de leur âge,
Leur culte, leur Pays, mais ſur-tout leur langage.
Si de vos jeunes ans les travaux journaliers
Ne vous ont point rendu ces objets familiers,
Vous m'égayez envain par vos traits ſatyriques :
Non, je ne vous mets point au rang des vrais Critiques (1).
Concevez pour Homère un véritable amour (2) ;
Méditez-le la nuit ; liſez-le tout le jour :
Lui ſeul peut vous conduire à ces grottes ſacrées,
Où ſont, loin des Mortels, les Muſes retirées.

(1) *Non, je ne vous mets point au rang des vrais Critiques.* On ne peut mettre de ce nombre tout homme qui n'eſt habile que dans une ſeule Science, parce que le goût ne ſe forme que par une connoiſſance très-étendue, & qu'il y a d'ailleurs peu de Livres, dans leſquels il n'y ait qu'une ſeule eſpece de choſes à examiner. *Omnes artes quæ ad humanitatem pertinent, habent quoddam commune vinculum, & quaſi cognatione quâdam inter ſe continentur.* Cicero pro Archiâ Poetâ.

(2) *Concevez pour Homère un véritable amour.* L'émulation des Modernes ſeroit dangereuſe, dit M. de Fenelon, ſi elle ſe tournoit à mépriſer les Anciens, & à négliger de les étudier. Le vrai moyen de les vaincre, eſt de profiter de tout ce qu'ils ont d'exquis, & de tâcher

Quand on ſait bien l'entendre, on ſait bien l'admirer.
Lui-même avec lui-même il faut le comparer ;
Et que le ſeul Virgile en ſoit le commentaire.
Un jour qu'il prétendit, en jeune téméraire,
Chanter d'un ton pompeux les Rois & leurs combats (1),
Apollon l'avertit de prendre un ton plus bas.
Sans le ſecours de l'Art, guidé par la Nature ;
Il vouloit que l'eſprit lui tint lieu de lecture.
Mais enfin plus inſtruit, & moins ambitieux,
Il vit, quand la raiſon eut deſſillé ſes yeux,
Qu'Homère & la Nature étoient la même choſe.
Jaloux de l'imiter, d'abord il ſe propoſe
De former ſur ſon goût ſes durables écrits ;
Bientôt il oſera leur diſputer le prix.
Suivre les Anciens, c'eſt ſuivre la Nature :
Qui reſpecte leurs loix, ne craint point la cenſure.
Voyez ſur leurs Autels les lauriers encor verds
Braver également l'envie & les hivers.

---

de ſuivre encore plus qu'eux leurs idées ſur l'imitation de la belle Nature. Je crierois volontiers à tous les Auteurs de notre tems, que j'honore & que j'eſtime le plus,

. . . . . *Vos exemplaria Græca*
Nocturnâ verſate manu, verſate diurnâ. Hor. de Art. Poët. Lettre à l'Académie Françoiſe.

(1) *Chanter d'un ton pompeux les Rois & leurs combats.* Ce trait eſt tiré de Virgile.

Cum canerem reges & prælia, Cynthius aurem
Vellit. Eglog. VI.

Voyez tous les Savans leur rendre un juſte hommage,
Et vanter leurs travaux en différent langage.
Que leurs vains ennemis à leur char enchaînés
Soumettent à leurs loix leurs eſprits obſtinés :
Héritiers immortels d'une gloire conſtante,
Poëtes triomphans, ſouffrez que je vous chante.
Eſprits grands & divins, nés dans de meilleurs tems (1),
Le reſpect qu'on vous doit, s'augmente avec les ans :
Comme on voit les ruiſſeaux dans une longue courſe
S'étendre, & ſe groſſir, en fuyant de leur ſource ;
Des Nations à naître, & des Mondes nouveaux,
Célèbreront un jour vos noms & vos travaux.
De votre feu divin qu'une ſeule étincelle
M'inſpire tout-à-coup une force nouvelle :
Sans redouter les traits de mille vains eſprits,
Je combattrois pour vous armé de vos Écrits ;
Et réduiſant l'orgueil à garder le ſilence,
Je préviendrois du goût l'entière décadence (2).

(1) *Eſprits grands & divins, nés dans de meilleurs tems.* Virgile avoit dit,

Magnanimi Heroës nati melioribus annis.

(2) *Je préviendrois du goût l'entière décadence.* Il eſt à craindre, ſelon M. Rollin, que les jeux d'eſprit, les penſées brillantes, & ces eſpeces de pointes qui ſont aujourd'hui ſi à la mode, ne ſoient comme les avant-coureurs du mauvais goût. Il eſt vrai qu'elles ſont ſoutenues dans quelques-uns de nos Ecrivains par la ſolidité des choſes, par la force du raiſonnement, par l'ordre & par la ſuite du diſcours,

& par une beauté de génie qui leur eſt naturelle : mais comme ces dernières qualités ſont rares, leurs Imitateurs courent riſque de ne prendre de leur ſtyle que ce qu'il a de moins eſtimable, comme firent ceux de Senèque, qui n'ayant pris que ſes défauts, ſe trouvèrent, dit Quintilien, autant au-deſſous de leur modèle, que Senèque lui-même étoit au-deſſous de l'eſprit des Anciens. *Manière d'étudier & d'enſeigner les Belles-Lettres. Tom. II. p.* 407.

SOMMAIRE.

DES Licences, & de l'uſage qu'en ont fait les Anciens. Avec quelle retenue les Modernes doivent en uſer. Un beau déſordre eſt quelquefois un effet de l'Art. La grande règle eſt de plaire. Trop d'attachement aux règles étouffe le génie. De grandes beautés, quoique mêlées de quelques défauts, ſont préférables à une froide & ſéche régularité. Les Génies bornés ſont ſujets à s'attacher à des minuties, qui les empêchent de trouver ou de ſentir le beau & le grand. Ils font dépendre le tout d'une de ſes parties. Apologue à ce ſujet. Des graces du ſtyle, de l'expreſſion, des traits ingénieux, des Ouvrages modernes, écrits en vieux langage, du choix des mots, de la cadence, de l'harmonie. En quoi conſiſte la beauté particulière à chacune de ces choſes. Quels ſont les principaux défauts qui les rendent vicieuſes, & contraires à l'effet pour lequel elles ont été inventées. En parlant de l'harmonie, le Poète eſſaye tout à la fois de donner le précepte avec l'exemple. Pouvoir de l'harmonie ſur le cœur des Hommes.

CHANT II.

IL eſt des agrémens qu'on ne doit point à l'Art;
On les tient du génie, & d'un heureux haſard (1).
Quelquefois dans les Vers, comme dans la Muſique,
Ce qui va droit au cœur, un trait brillant qui pique,
Eſt un je ne ſai quoi qui ne peut s'expliquer,
Mais que les Maîtres ſeuls ſavent bien remarquer.
Les règles n'ont été par les Savans tracées (2),
Que pour donner de l'ordre & du jour aux penſées.
Si donc il arrivoit qu'à les ſuivre obſtiné,
Votre Ouvrage parût languiſſant, ou gêné,
D'une licence heureuſe uſez avec prudence;
C'eſt une règle alors, & non une licence:
Ce n'eſt qu'en s'éloignant des chemins fréquentés,
Que l'eſprit peut trouver de ſublimes beautés.

(1) *On les tient du génie, & d'un heureux haſard.* Si cela eſt vrai, il faut dire d'une penſée fine & délicate, ce que M. de Tourreil diſoit de la deviſe : que c'eſt une bonne fortune, mais qui n'arrive jamais qu'à un Homme d'eſprit.

(2) *Les règles n'ont été par les Savans tracées.* C'eſt l'avis de Quintilien : *Neque tam ſancta ſunt iſta præcepta ; ſed hoc, quidquid eſt, utilitas excogitavit. Non negabo autem ſic utile eſſe plerumque ; verum, ſi eadem illa nobis aliud ſuadebit utilitas, hanc, relictis Magiſtrorum autoritatibus, ſequamur.* L. II. c. 13.

Je vois les favoris des Filles de Mémoire,
Confondant le Critique étonné de leur gloire,
Loin des bornes de l'Art ſaiſir ces heureux traits,
Que de vulgaires yeux n'apperçurent jamais :
Leur Cenſeur obſtiné blâmant ce qu'il ignore,
Les perd ſoudain de vue, & les condamne encore ;
Tandis que ſans ſouſcrire à ce faux jugement,
Le Public entraîné les ſuit par ſentiment (1).
Ce qui charme ſouvent dans une perſpective,
C'eſt parmi les rochers une onde fugitive,
Une caverne informe, un précipice affreux,
Que la Nature a fait par un caprice heureux.
J'aime dans le Poète un aimable délire,
Pourvu que la raiſon le conduiſe & l'inſpire.
Laiſſez les Anciens à l'exemple des Rois,
Légiſlateurs heureux, braver leurs propres Loix.
Un Moderne éclairé, que conduit la prudence,
N'attend point du Public la même complaiſance :
Ne l'exigez jamais ſans un juſte ſujet ;
En violant la Loi, reſpectez en l'objet,

(1) *Le Public entraîné les ſuit par ſentiment.* L'eſprit d'invention, le feu Poëtique, l'enthouſiaſme, la fierté & la hardieſſe des Peintures, nous forcent d'admirer dans le tems même que nous déſapprouvons, & font ſur l'eſprit la même impreſſion que la lumière du Soleil fait ſur les yeux. Nous ne ſommes frappés que de ſa ſplendeur, & le brillant éclat qui l'environne, ne nous laiſſe point appercevoir ſes taches.

Et qu'un autre avant vous ait pris cette licence.
Si vous n'allèguez point ces motifs de défenſe,
Aux termes de la Loi vous êtes criminel;
Et le Cenſeur malin vous juge ſans appel.
Je ſai qu'il eſt ſouvent de timides génies,
Qui traitent de défauts les beautés trop hardies.
Si vous conſidérez un Coloſſe de près,
Trop voiſin de l'objet, vous confondez ſes traits:
Mais lorſque dans ſon jour par dégrés on ſe place,
On y trouve d'accord la force avec la grace.
Un Guerrier en rangeant ſes Bataillons épars,
Ne s'aſtreint pas aux Loix de l'*École de Mars* (1);
Mais ſelon ſon terrein il change de méthode;
A ſes projets, aux tems, aux lieux il s'accommode;
Un ſtratagême heureux, qui le rendra vainqueur,
Ne paroîtra d'abord qu'imprudence & qu'erreur:
D'un déſordre apparent naîtront mille merveilles:
Homère ne dort pas; c'eſt toi ſeul qui ſommeilles (2).

(1) C'eſt le titre d'un Livre qu'on met ordinairement entre les mains des jeunes gens qui ſe deſtinent à la Guerre. Cet Ouvrage traite de tout ce qui regarde l'Art Militaire, des Campemens, de l'Ordre des Batailles, &c.

(2) *Homère ne dort pas; c'eſt toi ſeul qui ſommeilles.* Voudroit-on cependant, par une prévention manifeſte, donner à l'Antiquité plus qu'elle ne demande, & condamner Horace pour ſoutenir, contre l'évidence du fait, qu'Homère n'a jamais aucune inégalité?

Quandoque bonus dormitat Homerus. Art. Poet. M. de Fenelon, Lettre à l'Académie Françoiſe.

Tout Poème qui plaît, n'eſt jamais mal écrit;
Rarement ſur le goût le cœur trompa l'eſprit.
Sophiſte pointilleux, je ris de ta cenſure (1);
Je ne t'écoute point où parle la Nature.
J'aime mieux un Auteur ſublime & véhément,
Qui tombe quelquefois, mais toujours noblement,
Que ces Rimeurs craintifs, gênés dans leur juſteſſe,
Où, ſi rien ne déplaît, rien auſſi n'intéreſſe (2):
Pour écouter leurs chants je fais de vains efforts;
Et ſans les critiquer, je bâille, & je m'endors.

(1) *Sophiſte pointilleux, je ris de ta cenſure.* Pour moi, diſoit Longin, je tiens qu'une grandeur au-deſſus de l'ordinaire, n'a point ordinairement la pureté du médiocre. Il en eſt du ſublime comme d'une richeſſe immenſe, où l'on ne peut pas prendre garde à tout de ſi près, & où il faut, malgré qu'on en ait, négliger quelque choſe. Un eſprit qui ne s'étudie qu'au grand, ne peut pas s'arrêter aux petites choſes. Tout ce qu'on gagne à ne point faire de fautes, c'eſt qu'on ne peut être repris; mais le grand ſe fait admirer. Un ſeul de ces beaux traits & des penſées célèbres, peut payer tous leurs défauts.

(2) *Où, ſi rien ne déplaît, rien auſſi n'intéreſſe.* Pline le jeune, parlant d'un Orateur de ſon tems qui avoit beaucoup de juſteſſe & d'exactitude, mais peu d'élévation & de feu, dit qu'il n'a qu'un défaut, c'eſt de n'en point avoir. L'Orateur, ajoute-t-il, & à plus forte raiſon le Poëte, doit s'élevet, prendre l'eſſor, quelquefois entret en fureur, & s'abandonner, ſouvent même cotoyer le précipice. Il n'eſt ordinairement rien de haut & d'élevé qui ne ſoit près d'un abyme; le chemin eſt plus ſûr pat les plaines; mais il eſt plus bas & plus obſcur. Ceux qui rampent ne riſquent point de tomber comme ceux qui courent; mais il n'y a pour ceux-là nulle gloire à ne tomber pas; ceux-ci en acquièrent même en tombant. *L. IX. Ep.* 26.

Dans les efforts de l'Art, dans ceux de Nature,
Quelques traits excellens ſemés à l'avanture (1),
N'excitent point en nous ce vif raviſſement,
Que la beauté parfaite inſpire en un moment.
Eſt-ce une joue, un œil, une lèvre riante,
Dont le brillant éclat nous pique & nous enchante ?
Non : mais de tous les traits un ordre harmonieux
Seul donne à la beauté l'air noble & gracieux.
La merveille de Rome & de l'Architecture,
Ce Dôme (*), ſi hardi dans ſa rare ſtructure,
Plaît moins par le détail qu'il offre aux curieux,
Que par l'accord du tout qui ſait charmer les yeux.
On n'admire d'abord ni ſa vaſte étendue,
Ni ſes murs ſi vantés, qui percent dans la nue;
De l'Édifice entier le juſte aſſortiment
Plaît en chaque partie, & brille également.

(1) *Quelques traits excellens ſemés à l'aventure.* La beauté du ſtyle ne conſiſte ni dans les mots, ni dans l'arrangement de chaque phraſe priſe en particulier; mais dans un certain air du diſcours, où tout eſt naturel, où tout coule de ſource, où rien n'eſt affecté, & cependant où tout plaît, où les grandes & les petites choſes ſont dites avec une grace égale, quoique différentes, où tègne un certain ſel & un aſſaiſonnement qui en relève le goût, qui ne laiſſe rien d'inſipide, qui ſe fait par-tout ſentir au Lecteur, qui pique ſa curioſité, & qui, pour ainſi dire, excite ſa ſoif, *ut non tam ſit in ſingulis dictis, quam in toto colore dicendi.* Quintilien *apud* Rollin. *Manière d'étudier & d'enſeigner les Belles-Lettres.*

* Le Dôme de Saint-Pierre.

Ne vous réglez jamais que ſur les grands modèles ;
Dédaignez d'obéir aux maximes nouvelles,
Qu'un Critique de mots débite hardiment (1) :
Combien de faux Eſprits, entêtés ſottement
D'imaginations toujours mal aſſorties,
Font dépendre le tout d'une de ſes parties (2) !
Ils parlent en Savans des préceptes de l'Art,
Et dans leurs vains Écrits les laiſſent à l'écart :
Ils font de leur raiſon un honteux ſacrifice,
Et décident toujours au gré de leur caprice.

(1) *Qu'un Critique de mots débite hardiment.* Un Grammairien auroit mauvaiſe grace de chicaner ce beau Vers de Racine,

Je t'aimois inconſtant ; qu'euſſai-je fait fidelle ?

parce qu'à la rigueur il faudroit dire, *Je t'aimois lors même que tu étois inconſtant ; qu'euſſai-je fait, ſi tu avois été fidelle ?* Cela ſe ſous-entend ſans peine ; & ces ſortes de petites licences de conſtruction, bien loin d'être des fautes, font ſouvent un des plus grands charmes de la Poéſie. Il eſt donc d'un habile Critique, ſelon la penſée de Quintilien, d'ignorer, ou plutôt de paroître ignorer de ſemblables minuties. *Inter virtutes Grammatici habebitur aliqua neſcire.*

(2) *Font dépendre le tout d'une de ſes parties.* Le ſort des gens ſans génie, comme l'a remarqué l'Auteur des *Réflexions Critiques ſur la Poéſie & la Peinture*, eſt de s'attacher principalement à quelques parties de l'Art qu'ils profeſſent, & de penſer après y avoir fait du progrès, quelle eſt la ſeule partie importante de l'Art. Le Poète, dont le talent eſt de rimer richement, regarde comme médiocre tout Poème dont les rimes ſont négligées, quoiqu'il ſoit quelquefois admirable par l'invention & par la nouveauté des penſées. Tous les hommes veulent que le genre de mérite qu'ils ont reçu du Ciel, ſoit le genre de mérite le plus important dans la Société. *Tom. II. p.* 350 & 351.

Le fameux Chevalier que la Manche a produit,
Par ſon humeur errante en certain lieu conduit,
D'un Poète autrefois fit l'heureuſe rencontre:
Habile en ce métier auſſi-tôt il ſe montre,
Parle d'un air raſſis, en termes pleins de ſens,
Des Règles du Théâtre, & des Pièces du tems;
Soutient que s'écarter des règles d'Ariſtote (1),
C'eſt parmi les écueils naviguer ſans Pilote.
D'un ſujet qu'au Théâtre il prétendoit donner,
Notre Auteur avec lui ſe mit à raiſonner;
Trop heureux s'il pouvoit mériter le ſuffrage,
Et ſuivre les avis d'un ſi grand perſonnage:
De ſa Pièce il fit voir la ſage fiction,
Les mœurs, les mouvemens, l'intrigue & l'action:
Tout parut très-exact, la fable, l'ordonnance;
Une choſe déplut: le Rimeur par prudence
N'avoit pas dit un mot d'un combat en champ clos.
Supprimer un combat! s'écria le Héros. ——

(1) *Soutient que s'écarter des règles d'Ariſtote.* Si dans ces derniers tems on a conteſté à Ariſtote la qualité de Prince des Philoſophes, on s'accorde aſſez à le reconnoître pour le Prince des Critiques. Le P. Rapin, dans ſes Parallèles, avoit dit avant notre Auteur, que ſa Poétique n'eſt, à proprement parler, que la Nature miſe en méthode, & le Bon-Sens réduit en principes. Il n'a cependant jamais été Poète; & ſi les Vers que Diogène Laërce lui attribue, ſont véritablement de lui, ils ne peuvent lui en mériter la réputation. Pope l'appelle en deux endroits de ce Poème le *Stagirite*, parce qu'il étoit né à Stagire, petite Ville de Macédoine, nommée aujourd'hui Lyba-Nova.

Oui ſans difficulté, quand on prétend écrire
Suivant les ſages loix du Cenſeur de Stagire.
Non, dit le Chevalier; non de par tous les Dieux!
Ariſtote écrivoit & penſoit beaucoup mieux :
Chevaliers, Écuyers, leurs Courſiers & leurs Armes,
Embelliſſent la ſcène & lui prêtent des charmes. ——
Quel Théâtre aſſez grand pour un tel appareil? ——
Vous joûrez en plein champ, à l'aſpect du Soleil.
C'eſt ainſi qu'un Cenſeur, épris de ſa chimère,
Se ſert pour s'égarer du ſavoir qui l'éclaire.
Le ſtyle chez les uns tient toujours lieu d'eſprit (1);
Pourvu qu'on paye en mots, du reſte ils font crédit.
C'eſt par la diction qu'ils jugent d'un Ouvrage;
Pour vanter un Écrit ils n'ont que ce langage :
Le ſtyle eſt merveilleux; mais à l'égard du ſens,
Sur la foi de l'Auteur ils s'en tiennent contens.

(1) *Le ſtyle chez les uns tient toujours lieu d'eſprit.* Quand vous voyez, diſoit Senèque, un Ouvrage poli avec tant de ſoin & tant d'inquiétude, vous en pouvez conclure qu'il part d'un Eſprit médiocre & occupé de petites choſes. Un Ecrivain qui a l'eſprit grand & élevé, ne s'arrête point à de telles minuties; il parle & il penſe avec plus de grandeur; & l'on voit dans tout ce qu'il dit un air aiſé & naturel, qui marque un homme riche de ſon propre fond, & qui ne cherche point à le paroître. N'attendez rien de grand ni de ſolide de ces jeunes gens ſi friſés & ſi poudrés, *totos de pixide*, qui ſont toujours devant le miroir & à la toilette. Il en eſt de même de tout Auteur qui donne trop d'attention à la beauté du ſtyle, au choix & à l'arrangement des mots. *Ep.* 115.

Tout Écrit qui de mots offre un vain étalage,
Eſt un Arbre étouffé ſous un épais feuillage :
Le Jardinier avide y cherche envain du fruit.
Un frivole Écrivain, dont le brillant ſéduit,
Par ſes fauſſes couleurs, au Priſme aſſez ſemblable,
Pour vouloir tout orner, rend tout déſagréable (1);
La Nature n'eſt plus reconnoiſſable aux yeux;
Tout eſt également riant & gracieux.
Comme on voit du Soleil la féconde lumière
Répandre des beautés ſur la Nature entière,
Et ſans les altérer dorer tous les objets,
Il faut orner ainſi juſqu'aux moindres ſujets (2).

(1) *Pour vouloir tout orner, rend tout déſagréable.* Quintilien a dit de Senèque, qu'il étoit rempli de défauts agréables, *abundat dulcibus vitiis*; mais on pourroit dire avec autant de raiſon, qu'il eſt rempli de beautés déſagréables par leur multitude, & par ce deſſein qu'il paroît avoir eu de ne rien dire ſimplement, & de tourner tout en forme de pointe. Il eſt impoſſible, dit le P. Jouvency, qu'il n'échappe une infinité de choſes froides & puériles à tout homme qui affecte de donner un tour fin & délicat à tout ce qu'il écrit, & qu'il ne lui arrive enfin de perdre, par un grand nombre de traits forcés & inſipides, la réputation de Bel-Eſprit, qu'une ou deux penſées rares & ingénieuſes lui avoient acquiſes. *Nicole, Traité de l'Education d'un Prince, 2. Part. & Jouvency, de Arte diſcendi & docendi.*

(2) *Il faut orner ainſi juſqu'aux moindres ſujets.* Pour la Poéſie, comme pour l'Architecture, il faut que tous les morceaux néceſſaires ſe changent en ornemens naturels. Mais tout ornement qui n'eſt qu'ornement, eſt de trop. Retranchez-le, il n'y manque rien; il n'y a que la vanité qui en ſouffre. *Fenelon, Lettre à l'Académie Françoiſe.*

Mais un Génie outré dans ſes fougues altières
Admet les faux brillans pour de vives lumières;
De ce qui peut frapper uniquement épris,
De traits vifs & nouveaux il sème ſes Écrits :
C'eſt un cahos luiſant, un amas de penſées (1),
Et ſans ordre, & ſans choix, & ſans goût entaſſées.
Vous voyez le Poète & le Peintre ignorant,
Incapables du vrai, donner dans l'apparent;
S'il faut avec douceur peindre les Graces nues,
Et préſenter ſans fard leurs beautés ingénues,
Ils chargent leurs portraits d'or & de diamans (2),
Et cachent leur peu d'art ſous de faux ornemens.
Ce que j'appelle eſprit, c'eſt la vive peinture (3)
Des naïves beautés qu'étale la Nature;

(1) *C'eſt un cahos luiſant, un amas de penſées.* Un Ouvrage qui eſt par-tout ajuſté & peigné ſans mêlange & ſans variété, où tout frappe, où tout brille, un tel Ouvrage cauſe plutôt une eſpèce d'éblouiſſement, qu'une véritable admiration. Il laſſe & il fatigue par trop d'ornemens; & il déplaît à la longue à force de plaire. Il faut, dit Cicéron, dans les Ouvrages d'eſprit, comme dans la Peinture, des ombres pour donner du relief; & tout ne doit pas être lumière. *De Oratore apud Rollin.*

(2) *Ils chargent leurs portraits d'or & de diamans.* L'Auteur fait ici alluſion à ce que les Anciens rapportent d'un jeune Peintre, qui ne pouvant exprimer les traits & les charmes d'Hélène, s'aviſa de lui donner une draperie toute brillante d'or & de pierreries; ce qui fit dire à ſon Maître, qu'il l'avoit fait riche, ne l'ayant pû faire belle.

(3) *Ce que j'appelle eſprit, c'eſt la vive peinture.* Dans les Ouvrages d'eſprit il eſt deux ſortes de beautés. L'une conſiſte dans les pen-

Qui

Qui fait que d'un coup d'œil le Lecteur apperçoit
Un objet tout entier, & tel qu'il le conçoit.
L'ombre parmi les jours ſagement répandue,
Anime la Peinture, & trompe mieux la vue.
De même un ſtyle uni dans ſa ſimplicité (1)
Des traits ingénieux fait ſentir la beauté.
Comme trop de ſang nuit, & cauſe la mort même,
Trop d'eſprit quelquefois dépare un bon Poème.
O trop heureux Damis, ſi ton eſprit fécond

ſées belles & ſolides, mais extraordinaires & ſurprenantes : Lucain, Senèque, Tacite & Pline le jeune, ſont pleins de ces ſortes de beautés. L'autre, au contraire, ne conſiſte nullement dans les penſées rares, mais dans un certain air naturel, dans une ſimplicité facile, élégante & délicate, qui ne fatigue point l'eſprit ; qui ne lui préſente que ces images communes, mais vives & agréables ; qui ne manque jamais de lui propoſer ſur chaque ſujet tous les objets qui peuvent le toucher, & d'exprimer toutes les paſſions & tous les mouvemens qui ſont une ſuite naturelle des choſes qu'elles repréſentent : cette beauté eſt celle de Térence, de Virgile, de Cicéron, de Tite-Live. Et comme il n'y a point d'Auteurs dont on ait moins approché que de ceux-là, il eſt aiſé de voir qu'elle eſt encore plus difficile que l'autre. *Nicole, Traité de l'Education d'un Prince, II. Part.*

(1) *De même un ſtyle uni dans ſa ſimplicité.* On doit craindre de prendre quelquefois pour baſſeſſe cette admirable ſimplicité, la perfection de tout Ouvrage, & l'embelliſſement, ſi j'oſe ainſi parler, de la beauté même. Horace nous a donné cet avis, lorſqu'il veut que la manière de s'exprimer paroiſſe ſi naturelle, que d'abord on juge qu'il ſeroit fort aiſé d'entrer dans le même tout ; & qu'il n'y ait que la réflexion ſur ce qu'elle a de fin & de délicat, qui découvre la difficulté de s'exprimer avec le même bonheur. *St.-Evremond.*

Étoit accompagné d'un jugement profond ;
Si dans tes vifs tranſports ſouvent trop d'abondance
De tes brillans Tableaux ne gâtoit l'ordonnance !
Faut-il donc que l'eſprit ne puiſſe s'accorder
Avec le jugement qui doit le ſeconder ?
Pégaſe dans ſon vol n'a que trop de vîteſſe ;
C'eſt à régler ſon feu que conſiſte l'adreſſe.
Ainſi d'un fier Courſier plus on retient l'ardeur,
Plus on retrouve en lui de nerf & de vigueur.
Que votre expreſſion, naturelle & ſenſée (1),
Par un juſte rapport s'uniſſe à la penſée.
Orner un trait commun de mots majeſtueux,
C'eſt parer un Faquin d'ornemens ſomptueux.
Selon votre ſujet il faut changer de ſtyle,
Prendre un autre air aux Champs, un autre air à la Ville.
En formant de vieux mots un biſarre jargon,
D'autres ſe ſont flattés d'acquérir du renom ;
Anciens ſeulement dans leurs phraſes uſées,
Modernes dans le tour de leurs froides penſées.
Des riens ſi travaillés déshonorent l'eſprit ;
Le Sot en eſt la dupe, & le Savant en rit.

(1) *Que votre expreſſion, naturelle & ſenſée.* Comme les mots ſont deſtinés pour exprimer les penſées, c'eſt d'elles qu'ils doivent naître. Les bonnes expreſſions ſont ordinairement attachées aux choſes mêmes, & les ſuivent comme l'ombre ſuit le corps. *Cicero de Oratore, Lib. II.*

Je m'imagine voir un Cadet de Province
Étaler à la Cour, d'un air content & mince,
Des habits hors de mode achetés de haſard.
Ces froids Imitateurs des défauts de Ronſard,
Paroiſſent anciens, comme un Singe comique
Reſſemble à nos Ayeux, dans un pourpoint antique.
Montrez-vous circonſpect dans le choix de vos mots (1);
Ils plaiſent rarement trop vieux, ou trop nouveaux;
Imitez ſur ce point la prudente méthode,
Dont le Sage ſe ſert à l'égard de la mode:
Vous ne le verrez point, ardent à l'inventer,
A la prendre trop prompt, trop lent à la quitter.
Qu'il eſt de vains Lecteurs, dont l'étrange manie
Ne décide des Vers que par leur harmonie (2)!

(1) *Montrez-vous circonſpect dans le choix de vos mots.* En général on doit être fort en garde contre les nouveaux mots. L'abondance n'eſt pas toujours une marque de la perfection des Langues. Elles s'enrichiſſent à meſure qu'elles ſe corrompent, ſi leur richeſſe conſiſte préciſément dans la multitude des mots. Ce qui arrive par le peu de ſoin qu'on prend de choiſir les termes propres & uſités, & par la liberté qu'on ſe donne de dire tout ce que l'on veut ſans avoir égard à l'uſage ni au génie de la Langue. Ainſi, à meſurer la richeſſe de la Langue Latine par le nombre des locutions, elle étoit plus riche du tems de Domitien & de Trajan, que ſous les premiers Empereurs. *Bouhours, Entretiens d'Ariſte & d'Eugène ſur la Langue Françoiſe.*

(2) *Ne décide des Vers que par leur harmonie.* On ne peut nier que l'harmonie n'ait un pouvoir merveilleux pour plaire, même pour faire impreſſion ſur les Eſprits. Il n'eſt guère poſſible qu'une choſe aille au cœur, quand elle commence par choquer l'oreille, qui en eſt

Sont-ils doux & coulans ? dès-lors ils ſont parfaits.
Ont-ils quelque rudeſſe ? ils les trouvent mauvais.
De mille attraits divers envain brille une Muſe ;
Sa voix, ſa ſeule voix leur plaît & les amuſe.
Apollon n'eſt pour eux que le Dieu des beaux Airs ;
Peu touchés des leçons qu'il mêle dans ſes Vers,
Leur eſprit tout entier paſſe dans leur oreille.
Eſclaves de leurs ſens par une erreur pareille,
Au lieu de profiter d'un Cantique touchant,
Ils ne ſont occupés que des beautés du chant.
Frivoles Amateurs d'une vaine cadence,
L'art de coudre des mots fait toute leur ſcience (1).
Leurs Vers vuides de ſens, montés au même ton,
Font bâiller le Lecteur peu touché d'un vain ſon.
Jamais de tours nouveaux, jamais de traits ſublimes,
Mêmes expreſſions, & toujours mêmes rimes (2).

comme l'entrée. Au contraire, l'Homme écoute volontiers ce qui plaît ; & il eſt conduit par le plaiſir à croire ce qu'on lui dit. *Voluptate ad fidem ducimur*, dit Quintilien.

(1) *L'art de coudre des mots fait toute leur ſcience.* Les mots ne ſont que pour les choſes. Les expreſſions les plus choiſies & les plus brillantes, ſi elles ſont dépourvues de ſens, ne doivent être regardées que comme un ſens vuide & méptiſable, qui n'a rien que de ridicule & d'inſenſé. Au contraire, ajoute Quintilien, il faut faire cas des raiſons & des penſées ſolides, quoique deſtituées de tout ornement, parce que la vérité par elle-même, de quelque manière qu'elle ſe montre, eſt toujours aimable.

(2) *Mêmes expreſſions, & toujours mêmes rimes.* Tout ce morceau eſt emprunté de M. de St.-Evremond, dans la Lettre au Maréchal de Crequy.

Par-tout où vous voyez couler de clairs ruiſſeaux,
Il faut vous préparer au doux chant des oiſeaux.
On apperçoit toujours une jeune Bergère
Aſſiſe mollement ſur la tendre fougère.
Entendez-vous les eaux murmurer & frémir,
Vous n'êtes pas envain menacé de dormir.
Et pour finir des Vers dont la rime eſt uſée,
Vient un je ne ſai quoi, qu'ils appellent penſée (1);
Un rien embarraſſé dans un tiſſu de mots,
Un certain feu follet qui contente les Sots.
Pour vous, abandonnez à leur monotonie
Ceux qui n'aiment en Vers qu'une froide harmonie;
Diſtinguez avec ſoin une mâle douceur,
D'avec un ſtyle mou qui fait languir le cœur.
Par des ſecrets cachés aux Poètes vulgaires,
Uniſſez dans vos Vers les qualités contraires:

(1) *Vient un je ne ſais quoi, qu'ils appellent penſée.* Quoique certains Auteurs, dit M. Rollin, mettent une grande diverſité dans leurs penſées, il y règne cependant un certain tour un peu trop uniforme, qui termine la penſée par un trait court & vif en forme de ſentence, & qui ſemble avoir ordre de s'emparer de la fin des périodes, comme d'un poſte qui lui appartient à l'excluſion de toute autre. Ces ſortes de traits étoient, ſelon Senèque même, inconnus à l'Antiquité, & ſemblent, par leur affectation étudiée, placés dans la ſeule vûe de mendier l'applaudiſſement. Ils ne laiſſent pas cependant de donner beaucoup de grace, & même beaucoup de force au diſcours, pourvu qu'on les y emploie avec retenue & avec diſcernement. *Manière d'étudier & d'enſeigner les Belles-Lettres, Tom. III.*

Auſſi doux que Waller (1), auſſi fort que Denham (2)
Soyez tout à la fois, & nerveux, & touchant.
Que votre Poéſie, & forte & naturelle (3),
Me ſoit de la Tamiſe un image fidèle;
Soyez profond, mais clair, ſoyez doux ſans lenteur;
Plein ſans vous déborder, rapide ſans fureur.
La danſe met en œuvre & la force & l'adreſſe,
Et ſait donner au corps la grace & la ſoupleſſe.

(1) *Auſſi doux que Waller.* Ce Poète s'eſt fait généralement admirer par la délicateſſe & par l'élévation de ſon génie. Ses Vers ont une douceur & une harmonie qui lui eſt particulière. Il étoit fort lié avec la Ducheſſe de Mazarin, & avec M. de St.-Evremond. M. de la Fontaine, qui entretenoit auſſi commerce avec lui, l'appelle l'*Anacréon d'Angleterre.* Voluptueux comme ce Poète, l'amour qu'il avoit pour le plaiſir ne lui permit jamais de faire de longs Ouvrages. Il ſembloit qu'il n'écrivît que pour ſon amuſement, celui de ſa Maîtreſſe & de ſes Amis. Les Anglois le comptent parmi les Poètes lyriques, & le regardent en ce genre comme un des meilleurs de leur Nation. Il fit cependant ſur la fin de ſa vie, qui fut très-longue, un Poème ſur l'Amour Divin, en ſix Chants, & quelques autres Poéſies pieuſes. *Extrait de l'Abrégé de ſa Vie, qui ſe trouve à la tête de ſes Œuvres.*

(2) *Auſſi fort que Denham.* Denham s'eſt rendu célèbre par un Poème intitulé, *Cooper's hill.* C'eſt la deſcription des bords de la Tamiſe aux environs de Londres, qu'on découvre du haut de la Montagne dont le Poëme tire ſon nom. Quelques Critiques en trouvent le ſtyle dur & rabotteux; mais tous conviennent que les penſées en ſont d'une force & d'une élévation ſurprenantes. Ses autres Poéſies ne ſont pas de la même beauté.

(3) *Que votre Poéſie, & forte & naturelle.* Ces quatre Vers ſont de ce même Denham, & ſont cités par M. de Voltaire dans ſon *Eſſai ſur le Poème Epique.* Ils m'ont paru ſi beaux, que j'ai cru qu'on ne ſeroit pas fâché de les retrouver ici.

De même un ſtyle aiſé ne vient point du haſard
Un bon eſprit le doit aux préceptes de l'Art (1).
Mais c'eſt peu dans un Vers que de fuir la rudeſſe ;
Il faut que le ſon même, avec délicateſſe,
Faſſe entendre au Lecteur l'action qu'on décrit,
Et que l'expreſſion ſoit l'écho de l'eſprit (2).
Que le ſtyle ſoit doux, lorſqu'un tendre Zéphire,
A travers les Forêts s'inſinue, & ſoupire.
Qu'il coule avec lenteur, quand de petits ruiſſeaux
Roulent tranquilement leur languiſſantes eaux.
Mais les vents en fureur, la mer pleine de rage,
Font-ils d'un bruit affreux retentir le rivage ?

(1) *Un bon eſprit le doit aux préceptes de l'Art.* C'eſt proprement pour l'élocution, dit Quintilien, que l'Art eſt néceſſaire ; car le reſte dépend plus de la Nature. Mais quand on a étudié à fond la Langue dans laquelle on écrit ; que par une lecture exacte & ſérieuſe des bons Auteurs, on s'eſt fait un fond de riches expreſſions ; mais ſur-tout qu'on s'eſt rempli l'eſprit des connoiſſances néceſſaires à ſon ſujet, la diction ne coûte preſque rien. Quand on compoſe, il en eſt alors des mots comme des Domeſtiques dans une maiſon bien réglée ; ils n'attendent pas qu'on les appelle, ils ſe préſentent d'eux-mêmes, & ſont toujours prêts au beſoin. *L. VIII. & Cic. de Oratore, L. III.*

(2) *Et que l'expreſſion ſoit l'écho de l'eſprit. Rebus accommodanda compoſitio, ut aſperis aſperos etiam numeros adhiberi oporteat, & cum dicente æque audientem exhorreſcere.* D'où il eſt aiſé de voir, comme le remarque ailleurs Quintilien, de qui j'ai tiré ce paſſage, qu'il n'y a point de mots, quelque durs qu'ils paroiſſent par eux-mêmes, qui, placés à propos par une habile main, ne puiſſent contribuer à l'harmonie du diſcours, comme dans un bâtiment les pierres les plus brutes & les plus irrégulières y trouvent leur place. *L. IX. c. 4.*

Le Vers, comme un torrent, en grondant doit marcher.
Qu'Ajax ſoulève & lance un énorme rocher ;
Le Vers appeſanti tombe avec cette maſſe.
Voyez-vous des Épis effleurant la ſurface,
Camille dans un champ qui court, vole & fend l'air (1) ?
La Muſe ſuit Camille, & part comme un éclair.
Par les divers accens du fameux Timothée (2),
Admirez comme l'ame émue, & tranſportée,
Quitte & prend tout à coup de nouveaux ſentimens ;
Quand il change de ton, différens mouvemens
Partagent à l'envi le grand cœur d'Alexandre :
Il s'anime, s'irrite, il veut tout entreprendre :
Implacable Guerrier, foible Amant tour à tour,
La gloire dans ſon cœur combat avec l'amour :
Avec tranſport tantôt il demande ſes armes ;
Et tantôt il ſoupire, & ſe baigne de larmes.

(1) *Camille dans un champ qui court, vole & fend l'air.* Pope a tiré cette idée de Virgile.

Illa vel intactæ ſegetis per ſumma volaret
Gramina, nec teneras curſu læſiſſet ariſtas. Æneid. L. 7. v. 808.

(2) *Par les divers accens du fameux Timothée.* Il étoit Miléſien, fils de Terſandre, auſſi célèbre Muſicien. Il ajouta à la Harpe la dixième & la onzième corde. Ce que Pope dit ici du pouvoir de la Muſique ſur le cœur d'Alexandre, eſt confirmé par les anciens Auteurs. Ils en rapportent encore pluſieurs autres exemples qui ſemblent ſi bien prouvés, qu'il n'y a que les Muſiciens de nos jours qui ayent intérêt de les révoquer en doute.

Un Grec ſut triompher du Vainqueur des Perſans ;
Et le Maître du Monde obéit à ſes chants.
Quel cœur n'éprouve pas ce que peut l'harmonie ;
Quand avec de beaux Vers ſa force eſt réunie !

SOMMAIRE.

DEUX excès également à éviter pour un Critique, la flatterie & la malignité. Règle qu'il doit ſuivre pour tenir un juſte milieu entre un dégoût chagrin que rien ne contente, & une facilité outrée qui approuve tout. Détail des divers préjugés qui corrompent les jugemens des Critiques. Prévention, ſoit en faveur des Anciens, ſoit en faveur des Modernes, ou même des Ecrivains d'une certaine Nation. Il eſt des Critiques qui règlent leurs jugemens ſur ceux des autres, ſur le nom de l'Auteur, ſur leurs craintes ou ſur leurs eſpérances, ſur le goût de leur ſiècle, &c. De l'eſprit de parti. De l'Envie: combien elle eſt funeſte, & cependant utile à ceux qui en ſont l'objet. Vanité & miſère de ce qu'on appelle Bel-eſprit. La Jalouſie eſt la maladie & le fléau ordinaire des Poètes. On ne rend ordinairement juſtice aux Grands-Hommes qu'après leur mort. Juſqu'où va l'acharnement & l'animoſité des mauvais Auteurs contre les bons. On déplore cette fureur; & on exhorte les Critiques à tourner plutôt leurs armes contre l'Obſcènité & contre l'Irréligion. Peinture de l'excès où ces deux vices furent portés en Angleterre, ſous le Règne de Charles II.

CHANT III.

Envain contre l'erreur s'arme-t-on de ſcience:
Le Savant doit payer tribut à l'ignorance;
Toujours quelque défaut obſcurcit ſes Écrits;
Tel eſt le triſte ſort des plus rares Eſprits.
Conſultez donc le but qu'un Auteur ſe propoſe.
S'il tient ce qu'il promet, que faut-il autre choſe?
Si ſon deſſein eſt bon, s'il eſt exécuté,
Si le ſtyle eſt correct & plein de netteté,
N'effacez point ſon nom du Temple de Mémoire;
Quelques traits négligés n'ôtent rien à ſa gloire.
Évitez tout excès en parlant d'un Auteur.
J'abhore un Envieux, je mépriſe un Flatteur (1).
Condamner un Écrit ſur une minutie (2),

(1) *J'abhorre un Envieux, je mépriſe un Flatteur.* Soyez ou plus, ou moins, ou auſſi habile, écrivoit Pline le jeune à un de ſes Amis; vous avez également intérêt à louer celui qui vous ſurpaſſe, que vous ſurpaſſez, ou qui vous égale: celui qui vous ſurpaſſe, puiſque vous ne pouvez mériter de louanges, s'il n'en eſt pas digne: celui que vous ſurpaſſez ou qui vous égale, puiſque la gloire qui lui revient, tehauſſe néceſſairement la vôtre. *L. IV. Ep.* 17.

(2) *Condamner un Ecrit ſur une minutie.* Virgile en eſt-il moins admirable pour être tombé dans quelques mépriſes, comme lorſqu'il met des cedres en Italie, des cerfs en Afrique, & des crins ſur le cou des Serpens; auſſi-bien que ce qu'il dit du ſacrifice de Didon ſuivant l'uſa-

C'eſt négliger le fond pour la ſuperficie.
Voyez le tout en gros : que le plaiſir malin
De répandre avec art un dangereux venin,
Ne vous dérobe pas ce plaiſir ſi louable,
Que donne aux bons Eſprits un Ouvrage admirable.
Mais auſſi n'allez point, par un autre défaut,
Au moindre trait d'eſprit vous récrier trop haut.
Un Sot ſans ceſſe admire ; un Homme Sage approuve.
A travers un brouillard, le Voyageur éprouve
Que les objets confus en paroiſſent plus grands :
Tout s'aggrandit de même aux yeux des Ignorans (1).
Différens préjugés entés ſur la Nature (2),
Du jugement humain corrompent la droiture.

---

ge des Romains, ou de l'immolation d'un Taureau à Jupiter ? De ſemblables fautes n'échappent aux bons Auteurs, dit le P. Rapin, que parce que leur eſprit, occupé de grandes idées, ne peut deſcendre juſqu'aux petites.

(1) *Tout s'aggrandit de même aux yeux des Ignorans.* Les merveilles, dit un Auteur, fuyent devant des yeux ſavans.

(2) *Différens préjugés entés ſur la Nature.* Les différentes paſſions des Hommes, leur condition, leurs emplois, leurs qualités, leurs inclinations, leurs liaiſons, leurs études, leur patrie, & leurs engagemens, mettent de fort grandes différences dans les idées qu'ils conçoivent des choſes, & leur font ſouvent penſer aujourd'hui de très-bonne-foi le contraire de ce qu'ils penſoient hier. Il eſt donc de la ſageſſe de bien connoître le caractère, la profeſſion, & ſur-tout les intérêts d'un Auteur, pour faire le diſcernement de ce qu'on peut attribuer à ces différens préjugés, d'avec ce que la liberté & le dégagement d'eſprit lui eût dicté en d'autres circonſtances & dans d'autres ſituations. *Jugemens des Savans, Tom. I.*

Les uns pour nos Auteurs affectent du mépris ;
Les autres des François rejettent les Écrits.
Aux Modernes ceux-ci donnent la préférence (1) ;
Ceux-là des Anciens adorent l'excellence.
Toute Secte prétend avoir ſeule la Foi ;
Tout Peuple ſur le goût veut ſeul donner la loi.
On voudroit que le Ciel du bon-ſens trop avare,
En eût fait aux Humains un don encor plus rare ;
Qu'arrêtant du Soleil les rayons bienfaiſans,
Cet Aſtre moins fécond eût borné ſes préſens.
Les Peuples du Midi, vantés pour leur ſcience,
Ne reſſentent pas ſeuls ſa bénigne influence ;
Et s'il échauffe moins les Habitans du Nord,
Leur eſprit moins bouillant eſt plus mûr & plus fort.
C'eſt le même flambeau qui luit dans tous les âges ;
Il donne à notre tems des Savans & des Sages ;
Il en prépare encor pour les ſiècles futurs.

(1) *Aux Modernes ceux-ci donnent la préférence.* Les uns, pleins de chagrin contre leur ſiècle, mettent les Anciens bien haut, uniquement pour rabaiſſer leurs Cootemporains. C'eſt, d'ailleurs, un moyen aſſuré de faire éclater ſon érudirioo. Les louanges qu'on doone aux célèbres Auteurs de l'Antiquité, ſuppoſent qu'on les entend parfaitement. Les autres, au contraire, plus jaloux de la réputation de Bel-Eſprit que de celle de Savant, croiroient faire tort à leur propre gloire, s'ils accordoient aux Anciens quelque ſupériorité ſur les Modernes ; & c'eſt ainſi que le même amour-propre jette les Hommes dans des partis entièrement oppoſés. *Voyez Fontenelle, Digreſſion ſur les Anciens & les Modernes, & la Recherche ſur la Vérité. I. Part.*

Les jours tantôt plus clairs, & tantôt plus obſcurs,
Des choſes d'ici-bas éprouvant l'inconſtance,
Ont leurs accroiſſemens comme leur décadence.
Tous les ſiècles ainſi plus ou moins éclairés (1),
Par de rares Eſprits ne ſont pas illuſtrés.
Réglez ſur le vrai ſeul votre juſte ſuffrage;
Et ſans chercher leur nom, leur pays, ou leur âge,
Priſez les bons Auteurs, & blâmez les mauvais.
D'eux-mêmes quelques-uns ne prononcent jamais:
Actifs à ramaſſer ce que penſe la Ville,
Chez eux le jugement eſt un meuble inutile:
Tout faux raiſonnement eſt par eux adopté;
Ils en font les honneurs ſans l'avoir inventé.
Et d'autres plus légers ſans chercher davantage,
Sur le nom de l'Auteur décident de l'Ouvrage (2).

(1) *Tous les ſiècles ainſi plus ou moins éclairés.* Un Auteur a remarqué que dans tous les ſiècles, les Grands-Hommes ont preſque tous été contemporains, & que les Arts & les Sciences y ſont arrivés à leur plus grande ſplendeur par un progrès ſubit, & qu'ils ne ſe ſont ſoutenus dans cet état floriſſant, que pendant un petit nombre d'années. Non-ſeulement les plus grands Peintres de toutes les Ecoles ont vécu dans le même tems; mais ils ont été les contemporains des grands Poëtes leurs Comparriotes. Les tems où les Arts ont fleuri, ſe ſont encore trouvés féconds en grands Sujets dans toutes les Religions. *Voyez Velleius Paterculus, Lib. I. & l'Auteur des Réflexions Critiques ſur la Poëſie & la Peinture. Tome II. Sect. III.*.

(2) *Sur le nom de l'Auteur décident de l'Ouvrage.* Il n'eſt pas ſi aiſé de ſe faire un nom par un Ouvrage parfait, que d'en faire valoir un médiocre par celui qu'on s'eſt déja acquis. *La Bruyere, Caractères de ce Siècle.*

C'eſt donc telle Perſonne, & non pas tel Écrit,
Que leur cenſure approuve, ou bien qu'elle proſcrit.
Mais je hais encor plus l'inſipide arrogance
D'un homme né ſans goût & plein de ſuffiſance,
Qu'on ſouffre dans le monde à titre de Savant,
Critique infatigable à la table d'un Grand:
Il doit compte à Mylord des doctes bagatelles,
Dont les jolis Eſprits amuſent les ruelles.
Oh! que ce Madrigal ſeroit de bas alloi,
S'il étoit d'un Auteur tel que Silvandre ou moi!
Qu'un Seigneur libéral s'en déclare le père (1),
Il devient un chef-d'œuvre, on loue, on exagère:
Le tour en eſt charmant, & le ſtyle épuré;
Tout défaut diſparoît devant ſon nom ſacré.
Le préjugé conduit le crédule Vulgaire:
Mais les Savans trompés par un abus contraire,
Combattent la raiſon pour être ſinguliers,
Et ſe piquent d'avoir leurs goûts particuliers:
Ils ont, pour la plûpart, vieilli dans l'habitude
De chercher le bon-ſens loin de la multitude;

(1) *Qu'un Seigneur libéral s'en déclare le père.* L'idée qu'on a des Grands, de l'élévation de leurs ſentimens, & ſur-tout de leur éducation, en impoſe ſouvent ſur leurs Ouvrages: mais ce préjugé ne dure que pendant leur vie. La mort les remet dans l'égalité commune; & les Critiques ne les épargnent pas plus que les autres, dès qu'ils n'ont plus rien à craindre ou à eſpérer d'eux.

Et ſi par un haſard le Peuple penſoit bien,
Ils raiſonneroient mal pour ne le ſuivre en rien.
De même en s'éloignant du ſimple Catholique,
Par un excès d'eſprit ſe perd le Schiſmatique.
D'autres toujours changeans, flottent dans leur ſavoir;
Et blâment le matin ce qu'ils vantent le ſoir:
Ils traitent une Muſe ainſi qu'une Maîtreſſe;
Tantôt ſon fol Amant l'adore & la careſſe;
Et tantôt il l'outrage aux yeux de ſes Rivaux.
Ils tiennent tour à tour pour le vrai, pour le faux:
A préſent vos Amis, bientôt vos Adverſaires,
Le même jour les voit dans deux partis contraires.
Du ſiècle où nous vivons aveugles Partiſans,
C'eſt le ſeul, ſelon nous, où régna le bon-ſens:
Nos Pères étoient bons, mais ſans goût, ſans fineſſe;
Nos Enfans héritiers de la même foibleſſe,
Prétendront à leur tour en ſavoir plus que nous (1),
Et ſe croiront en droit de nous traiter de fous.
Notre Iſle, de tout tems féconde en Fanatiques,
Autrefois fourmilla de fougueux Scholaſtiques (2):

(1) *Nos Enfans héritiers de la même foibleſſe.* Il n'y a perſonne, dit M. de Fontenelle, qui n'entre tout neuf dans le monde; & les ſottiſes des Pères ſont perdues pour les Enfans.

(2) *Autrefois fourmilla de fougueux Scholaſtiques.* Les Anglois ſe glorifioient autrefois d'avoir ſeuls fourni plus de Commentaires ſur le *Maître des Sentences*, que tout le reſte de l'Europe. Un de leurs Ecrivains ſoutient que la Scholaſtique étoit en uſage parmi eux long-tems

La

La ſcience des mots faiſoit tout leur ſavoir ;
Il ſembloit que la Foi ſoumiſe à leur pouvoir (1),
Ne fût que pour fournir aux combats de l'École
De chicanes ſans fin la matière frivole :
Chacun d'eux à couvert dans ſa ſubtilité,
Montroit trop peu de ſens pour être réfuté.
Et Scotiſte, & Thomiſte, aujourd'hui ſont tranquiles ;
La raiſon a mis fin à leurs guerres civiles.
Si donc ſelon les tems, quoique la même en ſoi,
Sous différens dehors on a montré la Foi,
Faudra-t-il s'étonner que l'eſprit s'accommode
Au biſarre pouvoir de l'inconſtante mode ?
Souvent du naturel les Auteurs s'écartans,
Sont forcés d'obéir au mauvais goût du tems.
Le bon-ſens les contraint de ſuivre la Folie,
Qui malgré la Raiſon s'eſt enfin établie :
Trop ſatisfait de voir leurs Ouvrages durer

avant qu'elle fût connue dans l'Univerſité de Paris, & qu'ils l'avoient emporté ſur toutes les autres Nations par la ſubtilité de leurs raiſonnemens, & par l'artifice de leurs diſputes. Heureuſement nous n'avons plus aucun intérêt de leur diſputer une prééminence qu'ils ſont aujourd'hui gloire d'abandonner. *Voyez les Jugemens des Savans.*

(1) *Il ſembloit que la Foi ſoumiſe à leur pouvoir.* Si la Théologie ſouffrit pendant pluſieurs ſiècles des vaines ſubtilités de la Logique, & du défaut de méthode ſi juſtement reproché aux Sectateurs d'Ariſtote, n'a-t elle rien à craindre aujourd'hui de cet eſprit de Syſtême, de Métaphyſique, & même de Géométrie, que la Philoſophie de Deſcartes a introduit parmi quelques-uns de nos Théologiens ?

Tant qu'il plaît à des Sots de lire & d'admirer.
Tout Homme de parti n'eſtime d'ordinaire (1),
Que ceux de ſon état, ou de ſon caractère;
Et s'arroge le droit d'obliger l'Univers
A ſuivre aveuglément ſes caprices divers.
On croit aimer les Bons; hélas! dans d'autres Hommes,
C'eſt nous que nous aimons, aveugles que nous ſommes.
Les Savans diviſés en partis différens,
Sont doublement aigris contre leurs Concurrens.
Sur l'illuſtre Dryden l'Orgueil & la Malice (2)
Épuisèrent long-tems leur amère injuſtice;

(1) *Tout Homme de parti n'eſtime d'ordinaire.* Ces ſortes de jugemens ſe font ſouvent de bonne-foi. On n'y penſe pas, dit l'Auteur de la *Recherche de la Vérité;* mais l'amour-propre y penſe pour nous, & ſans que nous nous en appercevions. Car il en eſt de cet amour-propre, comme de la chaleur qui eſt dans le cœur de l'Homme, & qui ne ſe ſent pas, quoiqu'elle donne le mouvement à toutes les parties du corps.

(2) *Sur l'illuſtre Dryden...* Dryden eſt regardé comme le plus grand Poète d'Angleterre, du moins par le prodigieux nombre de Vers qui ſont ſortis de ſa plume. On l'accuſe d'avoir quelquefois abuſé de ſa facilité. Il eſt plein d'inégalités. Mais dans ceux de ſes Ouvrages où il s'eſt le plus négligé, on le plaint quelquefois, dit un Homme d'eſprit de ſon pays; mais on l'admire toujours. Nous avons de lui quelques Tragédies, & un grand nombre de Comédies. Il a traduit en Vers pluſieurs Poètes Latins. Sa Traduction de Virgile lui a fait un honneur infini dans ſa Nation. Il avoit eu des penſions conſidérables de la Cour; mais ſur la fin de ſa vie, les cabales de ſes Ennemis, peut-être même ſa mauvaiſe conduite, les lui firent retrancher; & il eſt mort dans la miſère. Ses Ouvrages ſont trois volumes in-folio, ſans compter les Fables qui ſont in-8°. & qui ſont très-eſtimées.

Son bon-ſens triompha de leurs fades bons mots ;
Et Dryden à ſon char enchaîna ſes Rivaux.
Le vrai mérite enfin l'emporte ſur l'envie :
Si par un coup du Ciel il reprenoit la vie,
Des Milbournes jaloux (1), des Blakmores nouveaux (2),
Armeroient pour le perdre Ennemis & Rivaux.
Qu'Homère renaiſſant vienne chanter Achile,
Les Enfers irrités vomiront un Zoïle (3).
Comme l'ombre fait voir la vérité du corps,
Ainſi la pâle Envie, avec ſes vains efforts,

(1) *Des Milbournes jaloux.* L'Auteur des Remarques ſur la Dunciade de Pope, l'appelle le plus généreux de tous les Critiques, parce que s'étant aviſé d'écrire contre la Traduction de Virgile par Dryden, il fit la juſtice à ce grand Poète d'en publier en même tems une autre de ſa façon : elle fut trouvée ſi pitoyable, qu'elle ne ſervit qu'à faire éclater la gloire de Dryden, & la honte de ſon Critique.

(2) *Des Blakmores nouveaux.* Le Chevalier Richard Blakmore eſt le Scudery d'Angleterre. Il a écrit pluſieurs Romans en Vers ſous le titre de Poème Epique. Il enfante, dit-on, tous les ans un gros volume. On prétend cependant qu'il a fait un Poème ſur la Création, qui mérite d'être lû. C'eſt un Ouvrage Philoſophique dans le goût de Lucrèce, mais dont les principes n'ont rien de conforme à ceux du Poète Epicurien.

(3) *Les Enfers irrités vomiront un Zoïle.* La mémoire de Zoïle a été ſi odieuſe, par cette fureur avec laquelle il s'acharna ſur les plus fameux Auteurs, tels que Platon, Iſocrate, mais ſur-tout Homère, que perſonne ne s'eſt ſoucié de conſerver ni ſes Ouvrages, ni l'Hiſtoire de ſa Vie. On ſait ſeulement que ſa mort a été violente, & ce qu'il y a de plus étonnant, une punition des injuſtes emportemens de ſa Critique.

Au mérite éclatant ajoute un nouveau luſtre :
Tout Auteur envié devient bientôt illuſtre.
A peine le Soleil paroît ſous l'horiſon,
Qu'auſſi-tôt de vapeurs s'élève un tourbillon :
Mais ſes rayons puiſſans en forment des nuages,
Dont les vives couleurs, les biſarres images,
Augmentent la ſplendeur de ſon char radieux,
Et d'un jour plus brillant embelliſſent les Cieux.
Montrez-vous le premier à louer le mérite :
Si-tôt qu'à l'applaudir le Public vous invite,
Votre éloge tardif a perdu tout ſon prix.
Hélas ! tel eſt le ſort des plus fameux Écrits :
Sont-ils victorieux des efforts de l'Envie ?
Leur beauté par le tems leur eſt bientôt ravie.
Un langage correct au tems de nos Ayeux (1)

(1) *Un langage correct au tems de nos Ayeux.* Cela ne peut être vrai que par rapport aux Langues qui n'ont pas encore acquis toute leur perfection. Dans les tems même où les Langues Grecque & Latine ont été plus corrompues, les Ecrivains qui avoient compoſé dans l'âge où elles étoient dans toute leur force & leur pureté, ont toujours été admirés. Quoiqu'aujourd'hui le ſtyle des Italiens ſoit fort différent de celui de Machiavel & de Guichardin, les bons Auteurs du ſiècle de Léon X. ne ſont point vieillis pour eux ; & l'Abbé Fontanini nous aſſure, que tous les gens de bon goût de la Nation les préfèrent à leurs Contemporains. On peut dire, par la même raiſon, que quand la Langue Françoiſe viendroit à ſe corrompre, les illuſtres Ecrivains du ſiècle de Louis le Grand feront toujours l'admiration de ceux-là même qui ne pourroient les imiter. *Voyez les Réflexions Critiques ſur la Poéſie & la Peinture*, Vol. 2. p. 406. *& Fontanini Lettera ſulla Eloquenza Italiana.*

Digitized by Google

Eſt aujourd'hui pour nous un jargon ennuyeux.
Dryden, à qui le ſtyle a coûté tant de veilles,
Bientôt comme Chaucer bleſſera nos oreilles (1).
Au bout de ſoixante ans, à l'oubli condamné,
L'Écrivain le plus pur paroîtra ſuranné.
Ainſi que le pinceau, dans la main des grands Maîtres,
Sur la toile à leur gré forme de nouveaux êtres;
Que toujours attentive & prompte à leurs ſouhaits,
La Nature s'empreſſe à conduire leurs traits:
Envain de leurs couleurs la brillante harmonie
Devient avec le tems plus douce & plus unie;
Envain chaque figure en ſa perfection,
Semble remplie aux yeux de vie & d'action:
Les fragiles couleurs par degrés ſe terniſſent;
Et tant d'objets vivans avec elles périſſent.
Ah que du Bel-Eſprit le ſort eſt malheureux!
De tous les dons du Ciel c'eſt le plus dangereux.
Compenſe-t-il jamais les maux que fait l'Envie?
Par ſes trompeurs attraits la Jeuneſſe éblouie,

(1) *Bientôt comme Chaucer bleſſera nos oreilles.* Chaucer vivoit dans le quatorzième ſiècle. Son langage a tellement vieilli, que les Anglois aujourd'hui ne l'entendent preſque plus. Il a compoſé un aſſez grand nombre de Contes en Vers. C'eſt l'Arioſte des Anglois, un eſprit riant & fécond, mais peu réglé. Ses Compatriotes admirent l'enjouement & la naïveté de ſes narrations; mais il les égaye ſouvent aux dépens des Moines, & quelquefois même aux dépens de la pudeur.

S'enivre d'un encens dont le parfum flatteur
Se diſſipe à l'inſtant, peu durable impoſteur;
C'eſt une tendre fleur que le Printems fait naître,
Qui meurt dans le moment qu'elle vient de paroître.
Qu'eſt-ce donc que l'Eſprit dont on fait tant de cas?
Une Coquette aimable, & brillante d'appas,
Qui prodiguant ailleurs ſa joie & ſa tendreſſe,
Ne porte à ſon Epoux qu'une froide triſteſſe.
S'il nous donne le pas ſur de foibles Rivaux,
Il faut pour le garder redoubler ſes travaux.
Plus on donne au Public, plus le Public exige (1).
Nuit & jour un Auteur médite, écrit, corrige;
Et dans l'eſpoir d'un nom travaille inceſſamment;
Il l'obtient avec peine, & le perd aiſément (2).
Sûr d'être critiqué, mais incertain de plaire,
Haï des Vicieux, & ſuſpect au Vulgaire,

(1) *Plus on donne au Public, plus le Public exige.* C'eſt ce que M. de St.-Evremond exprime admirablement bien en parlant de Corneille. Il eſt, dit-il, ſi admirable en quelques-unes de ſes Pièces, qu'il ne ſe laiſſe pas ſouffrir ailleurs médiocrement. Ce qui n'eſt pas excellent en lui me ſemble mauvais, moins pour être mal, que pour n'avoir pas la perfection qu'il a ſû donner à d'autres choſes. Ce n'eſt pas aſſez à Corneille de nous plaire légèrement, il eſt obligé de nous toucher. S'il ne ravit nos eſprits, ils employeront leurs lumières à connoître avec dégoût la différence qu'il y a de lui à lui-même; & pour nous avoir plû trop ſouvent, il s'eſt impoſé la loi de le faire toujours.

(2) *Il l'obtient avec peine, & le perd aiſément.* On ne feroit pas tant de cas de la réputation, ſi on faiſoit réflexion ſur l'injuſtice des Hommes à l'établir ou à la détruire.

Abandonné des Bons, attaqué par les Sots,
Il ſuccombe ſouvent ſous leurs lâches complots.
Si l'Eſprit ſouffre tant de la folle Ignorance,
Qu'il trouve un ſûr aſyle auprès de la Science.
Autrefois dans leur art les Hommes excellens
Voyoient récompenſer leurs ſoins & leurs talens.
Que dis-je ! un noble effort avoit auſſi ſa gloire.
Si l'honneur du triomphe, après une victoire,
N'étoit qu'au Général par les loix décerné,
Le Soldat à ſon rang y marchoit couronné.
Dans ce ſiècle envieux les Maîtres du Parnaſſe,
Jaloux d'occuper ſeuls cette éclatante place,
Font de honteux efforts pour en précipiter
Les Poëtes naiſſans qui tentent d'y monter.
Tandis que chaque Auteur plein d'une bile amère,
Dans ſes jaloux tranſports déchire ſon Confrère,
Les Beaux-Eſprits aux mains ſont le jouet des Sots.
Toujours mauvais Amis ; s'ils vantent leurs Rivaux,
C'eſt grimace affectée, & pure bienſéance.
Tout Auteur peu loué, loue avec répugnance (1).
Eſt-il lâche moyen, eſt-il honteux détour,
Que ne ſuggère pas l'inſatiable amour

(1) *Tout Auteur peu loué, loue avec répugnance.* Nous ne louons ordinairement de bon cœur, que ceux qui nous admirent.

De ce rien ſéduiſant, qu'on nomme Renommée (1)?
Ah! qu'une telle ſoif dans votre ame allumée,
Ne vous inſpire pas cette horrible noirceur;
Qu'on retrouve toujours l'Homme dans le Cenſeur.
Le bon-ſens, du bon cœur doit être inſéparable;
Un grand & noble Eſprit eſt indulgent, affable.
Errer tient du mortel, pardonner eſt divin.
Mais ſi d'un cœur outré l'impétueux levain
Vous force d'exhaler ſa brûlante furie,
Portez le zèle ardent d'une colère aigrie
Sur mille autres excès plus noirs & plus crians;
On n'en trouve que trop en ces coupables tems.
Point de grace ſur-tout à ces infames rimes (2),
Dont les traits libertins autoriſent les crimes:

(1) *De ce rien ſéduiſant, qu'on nomme Renommée.* Qu'eſt-ce donc en général que cette eſtime & cette réputation, dont on eſt ſi follement jaloux? Dans ceux qui nous l'accordent, un jugement foudé ſur la vue d'une petite partie de nous-mêmes, & ſur l'ignorance de tout le reſte. Dans nous-mêmes, ce n'eſt qu'un ſentiment de joie confus & injuſte, qui nous fait oublier toutes nos foibleſſes & nos imperfections, pour ne nous laiſſer voir que par le ſeul endroit par lequel nous avons ſurpris l'eſtime du Public.

(2) *Point de grace ſur-tout à ces infames rimes.* J'ai été obligé de changer ici trois ou quatre Vers, dans leſquels l'Auteur, du moins au jugement de toutes les perſonnes que j'ai conſultées, en condamnant l'obſcénité, ſembloit tomber dans le défaut même qu'il blâmoit. Mais auſſi faut-il convenir qu'il n'y a rien de plus chaſte que la Langue Françoiſe: cette même raiſon m'a obligé de retrancher encore ailleurs deux comparaiſons.

Rejettez tout Auteur qui, dans l'obſcénité,
Cherche un honteux remède à ſa ſtérilité.
Mais un eſprit poli qui rend le vice aimable,
S'il eſt moins odieux, en eſt-il moins coupable?
Au milieu des douceurs de la proſpérité,
D'obſcènes Écrivains le Royaume infecté,
Vit régner dans nos Vers une affreuſe licence.
Le Monarque endormi dans ſa molle indolence (1),
Se livroit tout entier aux charmes de l'amour.
Une Maîtreſſe alors régloit tout à la Cour,
Vendoit à prix d'argent ou la Paix ou la Guerre,
Et du Prince à ſon gré gouvernoit le Tonnerre.
Le Miniſtre-d'État, bravant le Spectateur (2),
D'une Pièce ſans mœurs ſe déclaroit l'Auteur.
Les Belles, ſans rougir d'un ſpectacle lubrique,
Écoutoient hardiment un Poète Cynique;
D'un modeſte éventail on ne ſe couvroit plus,
Pour goûter en ſecret les endroits diſſolus;

(1) *Le Monarque endormi dans ſa molle indolence.* L'Auteur parle ici de Charles II. dont le caractère eſt aſſez connu. Le Vicomte de Rocheſter diſoit de lui, qu'il n'avoit jamais rien dit de mal, ni jamais fait rien de bien.

(2) *Le Miniſtre d'Etat, bravant le Spectateur.* Pope parle apparemment ici de Villiers Duc de Buckingham, connu pour être l'Auteur de deux Comédies admirablement bien écrites. Le ſujet de l'une eſt tiré des Nouvelles de Cervantes. L'autre intitulée *le Reberſal*, eſt une Parodie très-ingénieuſe des Pièces de Théâtre qui avoient paru de ſon tems.

Et des Filles oſoient approuver d'un ſourire,
Des traits qu'avant ce tems elles n'auroient pu lire
Sans montrer ſur le front une chaſte pudeur.
L'eſprit régnoit alors, mais aux dépens du cœur;
Un ſavoir éclatant tenoit lieu de naiſſance;
Quoique jeune, un Seigneur cachoit ſon ignorance;
La Cour par ſes préſens flattoit les Beaux-Eſprits;
Et tous avec ardeur poliſſoient leurs Écrits.
Sous le Règne ſuivant vint une autre licence:
Un Monarque étranger, du lieu de ſa naiſſance (1),
Apporta parmi nous les dogmes de Socin;
On but avidement ſon dangereux venin.
A l'Égliſe, à l'État une étoile fatale (2)
Nous fit des Hollandois adopter la morale;
Ils prirent tout notre Or, nous leur Religion.
Des Prédicans ſans foi parmi la Nation,

(1) *Un Monarque étranger.* Guillaume III. Prince d'Orange, étoit d'un caractère tout oppoſé à celui de ſon Prédéceſſeur. Elevé dans le bruit des armes, ſon oreille, dit un Hiſtorien Anglois, n'étoit ſenſible à d'autre harmonie qu'à celle des tambours & des trompettes. Il ne montra jamais de goût pour les Beaux-Arts, ni d'eſtime pour ceux qui s'y diſtinguoient. *Hiſtory of Ingland in two vol.*

(2) *A l'Egliſe, à l'Etat une étoile fatale.* Dans la crainte que ceux qui ignorent juſqu'où va la liberté Angloiſe, ne ſoient tentés de croire que j'aurois peut-être un peu chargé ce portrait, je ne puis m'empêcher d'avertir que j'ai ſuivi, depuis le Vers 228 juſqu'au 280, l'Anglois mot pour mot.

Vinrent par intérêt annoncer la Réforme ;
Aux panchans de leurs cœurs leur doctrine conforme ;
Nous fournit des moyens de ſalut plus aiſés ;
Les Humains par le Ciel leur parurent lèſés ;
Et dans leurs libertés, & dans leur conſcience,
Ils devoient plus uſer de leur indépendance,
Dans la crainte que Dieu, ſans égard pour leurs droits,
D'un joug trop abſolu ne fit ſentir le poids.
La Chaire devenue aux Pécheurs complaiſante,
Ne fit plus retentir qu'une voix nonchalante :
Le Vice fut ſurpris d'y trouver des Fauteurs ;
Et rendu moins timide à l'abri des Flatteurs,
De modernes Titans, par d'horribles blaſphèmes,
Osèrent ſans remords attaquer les Cieux mêmes.
La preſſe nous tranſmit leurs funeſtes Écrits ;
Et la contagion gagna tous les Eſprits (1).
Contre ces Corrupteurs, contre ces Frénétiques,
Tournez votre fureur, vifs & bouillans Critiques :
Percez-les de vos traits ; qu'ils tombent ſous vos coups :
Je ne condamne point un ſi juſte courroux.
Mais n'allez pas auſſi, vainement ridicules (2),

(1) *Et la contagion gagna tous les Eſprits.* Les Anglois prétendent que le grand nombre de Libertins qui ſe trouvent parmi eux, ne doit pas faire déshonneur à leur Nation, puiſqu'il n'y a, diſent-ils, que ceux-là mêmes qui ſeroient hypocrites ailleurs, qui ſoient libertins en Angleterre.

(2) *Mais n'allez pas auſſi, vainement ridicules.* Un Auteur ſérieux

Méditer un Auteur avec trop de ſcrupules,
Et ſoupçonner par-tout quelque venin caché.
Tout ſemble également de puſtules taché :
Une ſimple rougeur eſt un chatbon funeſte,
Au gré du Médecin qui veille ſur la peſte.

---

n'eſt pas obligé de remplir ſon eſprit de toutes les extravagances, de toutes les ſaletés, de tous les mauvais mots que l'on peut dire, & de toutes les ineptes applications que l'on peut faire au ſujet de quelques endroits de ſon Ouvrage, & encore moins de les ſupprimer. Il eſt convaincu que, quelque ſcrupuleuſe exactitude qu'on ait dans la manière d'écrire, la raillerie froide des mauvais Plaiſans, ou l'injuſtice des Gens mal-intentionnés, eſt un mal inévitable, & que les meilleures choſes ne leur ſervent ſouvent qu'à leur faire dire une ſottiſe. *La Bruyere, Caractères de ce Siècle.*

SOMMAIRE.

QUALITÉS du cœur qui ſont eſſentielles au Critique, amour de la vérité, politeſſe, modeſtie, &c. Il doit dire avec liberté ſon avis aux grands Auteurs, & avec circonſpection aux médiocres. Il y en a de ſi ſottement amoureux d'eux-mêmes, & de ſi incorrigibles, que c'eſt perdre le tems, & ſe déshonorer ſoi-même, que de critiquer leurs Ouvrages. Préſomption, caractère des petits Génies. Défiance de ſoi-même, caractère des Génies élevés. Portrait d'un Critique parfait. Hiſtoire de la Critique; ſes différentes révolutions; de ceux qui ſe ſont diſtingués dans cet Art parmi les Anciens; d'Ariſtote, d'Horace, de Denys d'Halicarnaſſe, de Pétrone, de Quintilien & de Longin. La deſtruction de l'Empire Romain, & l'inondation des Barbares, firent inſenſiblement diſparoître la Critique. Elle ſe remontra ſous le Pontificat de Léon X. Renaiſſance des Arts, la Poéſie, la Muſique, la Sculpture, la Peinture, &c. Les Arts paſſent du Midi au Nord. Le François ſe diſtingue par la Critique. A l'exception de quelques Eſprits du premier ordre, dont

on donne le caractère, la plûpart des Anglois refuſent de ſe ſoumettre aux Loix de la Critique. L'éloge d'un illuſtre Poète Anglois, dans lequel l'Auteur fait entrer pluſieurs particularités qui le regardent lui-même, termine ce quatrième & dernier Chant.

CHANT IV.

DU ſage & vrai Critique apprenez la morale.
Qu'à travers les détours d'un frauduleux Dédale,
Un ſavant Magiſtrat trouve la vérité,
En jugera-t-il mieux, s'il manque d'équité ?
Ce n'eſt donc pas aſſez que, plein d'intelligence,
Le Critique poſsède une vaſte ſcience;
Que la Nature & l'Art, uniſſant leurs efforts,
Daignent verſer ſur lui leurs plus riches tréſors :
Dans ſes déciſions qu'une candeur aimable
Aux dures vérités donne un tour agréable.
C'eſt peu par votre eſprit de vous faire eſtimer,
Je veux que le Public s'empreſſe à vous aimer.
Envain votre Critique eſt ſavante & ſincère;
De bruſques vérités, un langage ſévère,
Font ſouvent plus de mal, qu'un menſonge poli (1).
Pour ſe faire écouter un Critique accompli,

(1) *Font ſouvent plus de mal qu'un menſonge poli.* L'incivilité peut quelquefois paſſer à la faveur de la vérité, mais jamais le menſonge à la faveur de la politeſſe. Auſſi Pope ne veut-il dire autre choſe, ſinon que lorſqu'on veut guérir l'eſprit, c'eſt très-mal s'y prendre que de bleſſer le cœur, & que la vérité ſouffre quelquefois autant de la chaleur de ſes Défenſeurs, que de la malice de ſes Ennemis.

Dépoſe adroitement l'air & le ton de Maître (1).
Veut-il être inſtructif ? il feint de ne pas l'être ;
Il ſait avec douceur entrer dans vos raiſons ;
Vous diriez que de vous il reçoit des leçons.
L'auſtère vérité déplaît ſans politeſſe.
L'Orgueil n'écoute point un Cenſeur qui le bleſſe.
Je ſouffre avec chagrin qu'on me faſſe la loi ;
Et je hais tout eſprit qui veut régner ſur moi (2).
Dans le doute jamais ne rompez le ſilence ;
Certain d'avoir raiſon, un air de défiance

(1) *Dépoſe adroitement l'air & le ton de Maître.* Tout homme qui veut nous apprendre quelque choſe que nous ignorons, prétend dès-lors avoir plus de lumières que nous, du moins ſur le point dont il eſt queſtion entre lui & nous. Ainſi il préſente en même tems deux idées déſagréables à l'amour-propre ; l'une, que nous manquons de lumières ; l'autre, que lui qui nous inſtruit nous ſurpaſſe en intelligence. La première nous humilie ; la ſeconde irrite & excite notre jalouſie. Et cette diſpoſition ſecrette nous rend tout à la fois odieux & la Vérité qu'on nous enſeigne, & le Maître qui voudroit nous l'enſeigner. *Nicole, du moyen de conſerver la paix.*

(2) *Et je hais tout eſprit qui veut régner ſur moi.* Il y a naturellement dans le cœur de l'Homme je ne ſais quoi de grand, de noble & d'élevé, qui fait qu'il ne peut rien ſouffrir au-deſſus de lui. C'eſt pourquoi nous relevons volontiers, dit Quintilien, ceux que nous trouvons abattus, ou qui s'abaiſſent eux-mêmes, parce que cela nous donne un air de ſupériorité, & que cet état d'abaiſſement ne laiſſant plus lieu à la jalouſie, un ſentiment naturel de bonté en prend auſſitôt la place. Au contraire, celui qui ſe fait trop valoir bleſſe notre orgueil, en ce que nous croyons qu'il nous rabaiſſe & nous mépriſe, & qu'il ne ſemble pas tant s'élever lui-même, que faire deſcendre les autres au-deſſous de lui. *Inſtit. Lib. XI. C. I.*

Fera

Fera mieux recevoir vos modeſtes avis.
Lorſque dans un travers donnent certains Eſprits,
Les plus fortes raiſons n'ont plus ſur eux d'empire.
Mais pour vous quelquefois aimez à vous dédire (1);
Et ſans vous aveugler ſur votre grand ſavoir,
Critiquez le matin les Ouvrages du ſoir.
En vous quand un Auteur place ſa confiance,
Gardez de le trahir par trop de complaiſance;
Que dans tous vos avis règne la vérité;
Préférez la juſtice à la civilité;
Et ne craignez jamais d'allumer la colère
D'un homme que l'eſprit diſtingue du Vulgaire.
Tout Écrivain, vraiment digne d'être admiré,
Écoute avec plaiſir un Cenſeur éclairé.
Mais comment s'expliquer avec force & courage,
Lorſqu'un timide Auteur, en liſant ſon Ouvrage,
Le ton de voix tremblant, & les yeux égarés,
Frémit à chaque mot que vous y cenſurez?

(1) *Mais pour vous quelquefois aimez à vous dédire.* Après avoir manqué la première gloire, qui conſiſte à ſuivre toujours la vérité, la ſeconde eſt de revenir à la vérité, lorſqu'on reconnoît qu'on s'eſt trompé. L'aveu de ſes erreurs ſuppoſe, dans celui qui le fait, un mérite non commun, & une élévation d'ame qui ſent bien que ſes pertes ne ſont point capables de lui faire de tort. Au lieu qu'un petit Eſprit, qui ne peut ſe diſſimuler ſa pauvreté, n'a garde de rien hazarder, ni de rien perdre volontairement du peu qu'il poſsède.

Critiquer un Seigneur, c'eſt lui faire une injure (1);
Il a droit ſans eſprit de braver la cenſure,
Et peut, quand il lui plaît, ſe donner pour Auteur,
Comme il peut, ſans ſavoir, être reçu Docteur.
Sincère, mais ſans fiel, laiſſez à la Satyre (2)
Le dangereux plaiſir de mordre & de médire :
N'allez pas cependant louangeur ennuyeux,
Lâchement prodiguer l'encens faſtidieux (3).
Qu'un Auteur importun, que la faim embarraſſe,
S'épuiſe en traits flatteurs dans une Dédicace;
Ses éloges forcés ne ſont pas mieux reçus,
Que les ſermens qu'il fait de ne compoſer plus.

(1) *Critiquer un Seigneur, c'eſt lui faire une injure.* Si la vérité défend de flatter les Grands, la prudence permet quelquefois de reſpecter en ſilence leurs foibleſſes. Car il n'eſt pas ſûr, diſoit un Savant en parlant de l'Empereur Adrien, de ſe commettre avec un Auteur qui a trente Légions ſur pied pour ſe venger ou pour ſe défendre.

(2) *Sincère, mais ſans fiel, laiſſez à la Satyre.* Comme les Flatteurs ſe brouillent avec le Public pour vouloir trop plaire à des Particuliers, il arrive auſſi que les Faiſeurs de Satyres ſe brouillent quelquefois avec les Particuliers, en voulant trop plaire au Public. *Le P. Rapin.*

(3) *Lâchement prodiguer l'encens faſtidieux.* Quelqu'outrées que ſoient les louanges, il eſt bien difficile, dit M. de Fontenelle, qu'elles manquent de vraiſemblance pour ceux à qui elles s'adreſſent : on en rabat ſeulement quelque choſe, pour les réduire à une meſure un peu plus raiſonnable. Mais de la vérité on n'en rabat guère; & on ſe fait à ſoi-même bonne compoſition On croit ſouvent mériter des louanges qu'on ne reçoit pas; & comment ne croiroit-on pas mériter celles qu'on reçoit ? *Dialogues des Morts.*

Sur de vils Écrivains le mieux eſt de ſe taire.
Laiſſez les Sots en paix dans leurs vers ſe complaire;
Leur orgueil enivré de menſonges flatteurs,
Se conſole aiſément du mépris des Lecteurs.
Le ſavoir ne peut rien contre leur ignorance;
L'eſprit plein de projets, le cœur plein d'eſpérance,
Sourds aux cris du bon-ſens, ils vont toujours leur train;
Inſenſibles aux coups, on les déchire envain:
C'eſt un ſabot qui dort ſous le fouet qui l'agite (1);

(1) *C'eſt un ſabot qui dort ſous le fouet qui l'agite.* Cette comparaiſon ne ſera pas du goût de tout le monde : mais on ne peut condamner ici l'Auteur, qu'on ne condamne en même tems Virgile, qui s'en eſt ſervi pour nous donner une vive idée du trouble & de l'agitation d'une Princeſſe : c'eſt au ſeptième Livre de l'Enéïde.

Ceu quondam torto volitans ſub verbere turbo,
Quem pueri magno in gyro vacua atria circum
Intenti ludo exercent. Ille actus habenâ
Curvatis fertur ſpatiis, ſtupet inſcia turba,
Impubeſque manus, mirata volubile buxum;
Dant animos plagæ...

Mais je n'ai pû m'empêcher de changer les deux Vers ſuivans. Pope y comparoit les miſérables Poëtes uſés à une *Roſſe*, qui ne manque jamais de hauſſer le pas après avoir bronché. Le mot de *jade*, qu'on ne peut rendre en notre Langue que par celui de roſſe ou d'haridelle, & dont on ne ſe ſert jamais en Anglois que pour exprimer un cheval ruiné, ou une femme mépriſable par ſa malpropreté ou par ſes mœurs, fait une peinture qu'aucun François ne me ſaura mauvais gré de lui avoir épargnée. Je me flatte d'ailleurs que celle que j'y ai ſubſtituée, rend aſſez bien la penſée de l'Auteur.

Par le mauvais ſuccès leur courage s'irrite.
Tel on voit un Joueur, que le malheur pourſuit,
S'animer par la perte au jeu qui le ſéduit.
Combien en voyez-vous, pleins d'une ſombre ivreſſe,
Arriver en rimant juſques à la vieilleſſe ?
D'un cerveau ſans chaleur pitoyables enfans (1),
Leurs vers ſecs & glacés n'ont ni feu ni bon-ſens ;
Et dans les noirs accès de leur mélancolie,
Ils n'ont d'autre Apollon qu'un reſte de folie.
Mais mépriſés de tous ils ne ſont qu'ennuyeux.
Il eſt d'autres Eſprits bien plus pernicieux :
» Un Pédant enivré de ſa vaine ſcience (2),
» Tout hériſſé de Grec, & bouffi d'arrogance,
» Qui, d'excellens Auteurs retenus mot pour mot,
» Dans ſa tête entaſſés, ſouvent n'a fait qu'un Sot,
Croit qu'on penſe de lui, comme lui-même en penſe,
Et que tout doit céder à ſa docte impudence.

(1) *D'un cerveau ſans chaleur pitoyables enfans.* J'ai ſupprimé encore ici une comparaiſon, qui a paru contraire à la modeſtie & à la bienſéance de notre Langue.

(2) *Un Pédant enivré de ſa vaine ſcience.* Il eſt une ignorance vuide de choſes, beaucoup moins mépriſable, que cette ignorance remplie d'erreurs & d'impertinence, que l'on appelle fort ſouvent ſcience dans le Monde. Au reſte ces quatre Vers ſont de Deſpréaux, Sat. IV. Pope les a empruntés preſque mot pour mot ; & je ne pouvois mieux faire que de les rendre à leur Auteur.

Juſqu'aux Contes d'Urfey, ce Grand-Homme a tout lu (1);
Et toujours ce qu'il lit, eſt par lui combattu :
Les Auteurs à l'entendre achettent leurs Ouvrages,
Ou les doivent ſouvent à de honteux pillages :
Garth du *Diſpenſary* ne fut jamais l'Auteur..... (2)
Parle-t-on d'un Poème ? il en eſt l'inventeur ;
Et ſi l'on eût ſuivi..... Mais voit-on un Poète,

(1) *Juſqu'aux Contes d'Urfey.* Outre l'Ouvrage dont il eſt queſtion, Urfey a écrit pluſieurs Comédies qui lui ont fait peu d'honneur. On prétend qu'il avoit du génie pour ces eſpèces de Vaudevilles, que les Anglois appellent Ballades. Il a vécu long-tems, & n'a ceſſé de rimer qu'en ceſſant de vivre.

(2) *Garth du Diſpenſary.* C'eſt un Poème Héroï-Comique en ſix Chants, intitulé le *Diſpenſary*, du nom d'une célèbre Apothicairerie fondée dans le Collège des Médecins de Londres, pour le ſoulagement des Pauvres. Samuel Garth, Docteur en Médecine, entreprit cet Ouvrage, dans le deſſein de tourner en ridicule ceux de ſes Confrères qui ſe joignirent aux Apothicaires, pour faire tomber un établiſſement ſi utile au Public. Ce Poème eſt rempli d'une ſatyre très-vive & très-piquante contre les abus de la Médecine, & les preſtiges de ſes divers Suppôts. Les mauvais Auteurs, & les prétendus Beaux-Eſprits de ſa Nation, n'y ſont pas plus épargnés. Rien n'eſt plus riant ni plus neuf, que ſes deſcriptions ; mais on les trouvera peut-être trop chargées à la manière Angloiſe. Tous les morceaux m'en ont paru parfaits, & finis dans leur genre. Je ne ſais cependant s'ils concourent également à la beauté du tout, ou, pour mieux dire, s'ils font un tout. On pourra y trouver plus de fineſſe & de penſée que dans le Lutrin ; mais je doute que la compoſition en paroiſſe auſſi ſage & auſſi régulière que celle du Poète François. Dans Boileau, l'Héroïque & le Comique ſont, pour ainſi dire, entrelaſſés avec tant d'art, qu'on n'y apperçoit jamais l'un

Corriger les écarts de ſa verve indiſcrète ?
Contre ces Diſcoureurs aucun aſyle ouvert,
L'Égliſe, ou le Parvis, rien n'en met à couvert.
Fuyez juſqu'aux Autels ; leur auguſte préſence
Ne vous défendra point de leur impertinence :
Car un Sot ridicule oſera pénétrer
Où les Anges du Ciel craignent même d'entrer.
Sagement circonſpect, ſouvent un peu timide,
Ce n'eſt qu'avec lenteur que le bon-ſens décide :
Il aime à s'expliquer toujours en peu de mots ;
On parle rarement, quand on parle à propos.
Mais par un fol orgueil la Sottiſe obſédée,
Se répand en diſcours, ne ſuit que ſon idée ;
Se parle, ſe répond, pouſſe ſon homme à bout,
Ne quitte point ſa priſe, & fait tête par-tout.
Où trouver un Cenſeur, dont le juſte ſuffrage
Soit un garant certain du prix de votre Ouvrage ;
Toujours prêt à montrer l'exacte vérité ;
Qui rempli de ſavoir ſoit exempt de fierté ;
Dont l'eſprit dégagé de faveur ou de haine,
Soit du faux & du vrai la meſure certaine ;

ſans l'autre, & que deux genres ſi oppoſés ſemblent ſe prêter réciproquement des graces mutuelles ; au lieu que le Poète Anglois ſe jette quelquefois dans des plaiſanteries ſi baſſes, ou dans des digreſſions ſi ſavantes, qu'on perd à tout moment ſon deſſein de vue, & que tour-à-tour on s'imagine lire un Poème, ou purement comique, ou purement ſérieux.

Ferme dans ſes avis, mais ſans entêtement;
Sans être ſcrupuleux, plein de diſcernement;
Quoique ſavant, poli; quoique poli, ſincère;
Hardi, mais ſans hauteur; & ſans rigueur, ſévère;
Aſſez ami du vrai, pour blâmer ſon Ami;
Aſſez droit, pour louer un Rival ennemi;
D'un goût exact & fin, de ſcience profonde;
Sachant également les Livres & le Monde;
Qui doux, officieux, & civil ſans fadeur,
Aux talens de l'eſprit joigne les dons du cœur?
Tels furent autrefois ces illuſtres Critiques
Dans des tems plus ſavans modèles preſque uniques,
Qu'Athènes & que Rome ont vu jadis fleurir.
Aux contraintes de l'Art, qu'il ſut leur découvrir,
Ariſtote aſſervit l'audace des Poètes:
Il offrit à leurs yeux mille beautés ſecrètes,
Que la Nature avare avoit juſques alors,
Loin des foibles Mortels, caché dans ſes tréſors.
Les Enfans d'Apollon, Peuple fier & ſauvage,
Nés dans la liberté, redoutant l'eſclavage,
Vaincus par la Raiſon, qui parloit par ſa voix,
En ſentirent la force, & reçurent ſes loix.
Horace dans le cœur puiſant tout ce qu'il penſe,
Par une gracieuſe & douce négligence,
Sans trop affecter l'Art, nerveux, vif & preſſant,

Eſt par-tout inſtructif, partout intéreſſant.
C'eſt un ami prudent, mais ſans ceſſe agréable,
Qui mène à la raiſon par une route aimable.
Chez lui le jugement auſſi grand que l'eſprit,
Donne de la vigueur à tout ce qu'il écrit.
Ses Ouvrages divers renferment la pratique
Des règles que preſcrit ſa brillante Critique.
Il juge de ſang froid, & compoſe avec feu.
Sur ce point nos Cenſeurs lui reſſemblent trop peu;
Leur eſprit auſſi froid qu'un barbare apophtegme,
Critique avec chaleur, & compoſe avec flegme:
Denis, ſans ſe parer d'un ſavoir affecté (1),
D'Homère à ſon Lecteur fait ſentir la beauté:
Habile à pénétrer dans l'eſprit du Poète,
Il trouve en chaque Vers quelque grace ſecrète.
Petrone, plein de ſel & d'un vif enjoûment (2),

(1) *Denis, ſans ſe parer d'un ſavoir affecté.* L'Auteur veut parler ici de Denis d'Halicarnaſſe. Il n'eſt pas ſûr cependant que les Fragmens de Critique qui portent ſon nom, ſoient de ce célèbre Hiſtorien; mais tous conviennent qu'ils ſont remplis d'une critique très-fine & très-judicieuſe. Par les Ouvrages qui nous en reſtent, il ne paroît point qu'il eût fait un Commentaire entier ſur Homère; mais il en avoit expliqué beaucoup de paſſages; & ſes explications peuvent être regardées comme une méthode ſûre pour arriver à l'intelligence des autres.

(2) *Pétrone, plein de ſel, & d'un vif enjouement.* Il eſt étonnant que l'Auteur, après ce qu'il nous a dit, Chant III. Vers 221, ait pû tomber dans une contradiction auſſi dangereuſe, que celle de louer ſans cor-

Inſtruit dans ſon Ouvrage, & plaît également:
Avec l'air enchanteur de la Cour & du Monde,
Il unit d'un Savant la ſcience profonde.
Par l'ordre ingénieux qui règne en ſes Écrits,
Le grand Quintilien s'empare des Eſprits;
Ses préceptes brillans d'une lumière pure,
Semblent être puiſés au ſein de la Nature.
C'eſt ainſi qu'avec art, dans les dépôts de Mars,
Sont rangés les drapeaux, les piques & les dards,
Non pour offrir aux yeux une parade vaine,
Mais placés avec ordre, on les trouve ſans peine.
Pour toi, hardi Longin, les neuf Sœurs à la fois
Paroiſſent inſpirer & ſoutenir ta voix.
Malgré les fiers tranſports de ton feu Poétique,
Sage dans tes excès, ta preſſante critique
Marchant toujours au vrai, jamais ne ſe dément,
Et, malgré nous, ſaiſit notre conſentement:

rectif un Auteur tel que Pétrone. Ignoroit-il que ſes peintures ſont ſi licentieuſes, & ſes deſcriptions ſi paſſionnées, que, de l'aveu de M. de St.-Evremond, ſon Admirateur, elles inſpirent le libertinage & la débauche? On ne peut donc s'empêcher, à l'exemple du P. Jouvency *, d'avertir ici les jeunes gens, que l'affreuſe impureté qui fait le fond de ſes Ouvrages, eſt bien plus capable d'allumer les paſſions & de corrompre le cœur, que la pureté d'expreſſion qu'on y admire, & quelques traits de fine Critique qui n'y ſont jettés qu'en paſſant, ne ſont propres à polir l'eſprit & à former le jugement.

* *De Ratione Diſcendi & Docendi.*

Des loix que tu preſcris, obſervateur fidèle,
Toi-même du ſublime es un rare modèle.
Les Critiques long-tems conſervèrent leurs droits;
Et malgré les abus firent régner les loix.
L'Empire & la Science eurent même fortune;
Égaux dans leurs progrès leur gloire fut commune.
Par-tout où le Romain planta ſes Étendarts,
Sur les pas du Vainqueur on vit marcher les Arts:
Aux mêmes Ennemis l'un & l'autre cédèrent;
Frappés des mêmes coups Rome & les Arts tombèrent.
Sous le joug des Tyrans les Peuples abattus,
Avec leur liberté perdirent leurs vertus.
La Superſtition, fille de l'Ignorance,
Bannit de l'Univers le Goût & la Science.
On eut beaucoup de Foi, mais très-peu de raiſon:
Être ſimple & groſſier, s'appelloit être bon.
Un déluge nouveau vint encore détruire
Les débris du Savoir avec ceux de l'Empire;
Et les Moines marchant ſur les traces des Gots (1),

(1) *Et les Moines marchant ſur les traces des Goths.* Dans ces ſiècles d'ignorance, les Moines furent les ſeuls qui montrèrent du goût & de l'amour pour les Belles-Lettres. Il eſt donc de la reconnoiſſance de les louer du travail & de l'application avec leſquels ils nous ont tranſmis les célèbres Auteurs de l'Antiquité, & de la juſtice de rejetter ſur le malheur des tems où ils vivoient, tout ce qu'il y a de barbare & de groſſier dans leurs Ecrits.

Le Monde alloit rentrer dans ſon premier cahos.
Par le bien & le mal illuſtre dans l'Hiſtoire (1),
Éraſme de l'Égliſe & la honte & la gloire,
Contre tous preſque ſeul porta le coup fatal
Au reſte de ce goût Gothique & Monachal.
Au tems du grand Léon tout prend une autre face (2);
Tout d'un nouvel éclat brille ſur le Parnaſſe:
Je revois les neuf Sœurs dans leurs premiers appas;
Une foule d'Amans s'empreſſe ſur leurs pas.
Le Génie ancien de Rome la ſuperbe,
Caché dans ſes débris, enſéveli ſous l'herbe,
Lève ſa tête altière, & reprend ſes honneurs.
La Peinture renaît avec toutes ſes Sœurs.
On voit entre les mains de l'adroite Sculpture,

(1) *Par le bien & le mal illuſtre dans l'Hiſtoire.* L'Abbé Marſolier, Traducteur de quelques Ouvrages d'Eraſme, a employé ſon éloquence pour le juſtifier dans une Apologie adroite & bien écrite. Le P. de Tournemine, Jéſuite, la réfuta ſolidement par les Lettres même d'Eraſme. Cette réfutation parut en France, & fut réimprimée en Hollande. Un Auguſtin Déchauſſé donna auſſi au Public une ample *Critique de l'Apologie d'Eraſme.* M. Boſſuet, dans ſon *Hiſtoire des Variations*, après nous l'avoir repréſenté comme ſuſpect en matière de Foi, abandonne néanmoins ſa mémoire au jugement de Dieu. S'il n'eſt pas permis de le louer comme Théologien, on ne peut du moins lui refuſer la gloire d'avoir beaucoup contribué au rétabliſſement des Lettres.

(2) *Au tems du grand Léon.* Le Pape Léon X. & Côme de Médicis furent les Reſtaurateurs des Lettres en Italie, comme François I. le fut en France.

Le Marbre s'animer, & vaincre la Nature.
Déja tout retentit de ſons harmonieux;
Le Poète reprend le langage des Dieux:
Les Beaux-Arts retrouvés paroiſſent dans leur luſtre,
Et donnent aux Savans plus d'un modèle illuſtre.
Raphaël peint. Vida fait entendre ſa voix (1),
Cet immortel Vida, qui joignit à la fois
Le lierre du Critique au laurier du Poète (2),

(1) *Vida fait entendre ſa voix.* Jérôme Vida, mort Evêque d'Albe en 1500, a fait un Art Poétique qui eſt généralement eſtimé. La Verſification en eſt noble; il y règne un bel ordre; mais on lui reproche de parler plutôt en Poète qu'en Maître qui donne des préceptes, & d'y avoir moins cherché à inſtruire qu'à plaire. L'Auteur l'appelle ici, *des conſeils éternels grand & ſage Interprète*, parce qu'il a compoſé un Poème ſur la Mort de Jeſus-Chriſt, intitulé la *Chriſtiade*, qui eſt, à dire vrai, le moins parfait de ſes Ouvrages. Il y a cependant beaucoup d'invention, ou, pour mieux dire, il n'y en a que trop. On y voit le Sacré & le Prophane mêlés enſemble, & les Fictions des Poètes confondues avec les Oracles des Prophètes. Mais tel étoit alors le goût de ſon pays. Vida ne laiſſoit pas d'être très-verſé dans la Science Eccléſiaſtique; & l'on a de lui pluſieurs Ouvrages qui ne font pas moins d'honneur à ſa piété qu'à ſon érudition. *Voyez les jugemens des Savans.*

(2) *Le lierre du Critique au laurier du Poète.* Je ne ſais ſur quelle autorité Pope ſe fonde, pour donner aux Critiques une Couronne de lierre; je n'en trouve aucun exemple dans l'Antiquité. Servius & les autres Commentateurs que j'ai conſultés ſur le Vers de Virgile,

Paſtores hederâ creſcentem ornate Poëtam. Eclog. 7.

ne diſent point que l'uſage fût de couronner les Critiques de lierre.

Des conſeils éternels grand & ſage interprète.
Mais bientôt l'Italie, en feu de toutes parts,
Vit paſſer dans le Nord la Science & les Arts.
Moins eſclave qu'ami du Pouvoir Monarchique,
Le François remporta le prix de la Critique;
Sous le joug de la règle il eſt en liberté.
Boileau, Critique amer, mais plein de vérité,
Toujours dans ſes leçons d'accord avec Horace,
Se rendit la terreur & l'amour du Parnaſſe.
Pour nous avec le lait qui ſuçons le mépris
De tout ce qui paroît captiver les eſprits,
Nous ne connoiſſons point ces règles étrangères.
Sans nous civiliſer, obſtinés téméraires,
Ainſi qu'au tems paſſé nous bravons les Romains.
Quelques-uns cependant plus inſtruits, & moins vains,
Qui de la liberté diſtinguoient la licence,
Charmés des Anciens, en prirent la défenſe,
Reſſerrèrent l'eſprit dans ſes premières loix,
Et des règles de l'Art firent ſentir le poids.
Tel étoit ce grand Maître & de Proſe & de Rime (1),

(1) *Tel étoit ce grand Maître & de Proſe & de Rime.* Mulgrave, Duc de Buckingham, dans un petit Poème qui a pour titre, *Eſſai ſur la Poéſie.* On a encore de lui quelques Poéſies & des Mémoires Hiſtoriques, dont le tour & la politeſſe marquent un goût exquis. Il ſe piquoit de devoir tout à ſon propre génie.

Qui ſoutint qu'un Écrit en ſon genre ſublime,
Où l'eſprit, la raiſon, formoient un noble accord,
Étoit de la Nature & la gloire & l'effort.
Tel étoit Roſcomon (1), Auteur dont la naiſſance
Égaloit la bonté, l'eſprit & la ſcience.
Des Grecs & des Latins partiſan déclaré,
Il aimoit leurs Écrits, mais en Juge éclairé :
Injuſte pour lui ſeul, pour tout autre équitable,
Toujours au vrai mérite on le vit favorable.
Du Parnaſſe envieux, ce Mortel ſi chéri,
Tel Walſch, des doctes Sœurs le Juge favori (2),
Condamnoit ſans aigreur, & louoit ſans baſſeſſe;
Cœur rempli de droiture, eſprit plein de juſteſſe;

(1) *Tel étoit Roſcomon.* Le Comte de Roſcomon étoit Pair d'Irlande. La différence qu'il y avoit entre lui & le Duc de Buckingham, c'eſt que le dernier faiſoit vanité de n'être point ſavant, & que le premier l'étoit réellement ſans en tirer vanité. Il nous reſte de lui une Traduction en Vers de l'Art Poétique d'Horace, un Poème intitulé, *Eſſai ſur la manière de traduire en Vers*; & quelques autres Poéſies qui ſont toutes marquées au bon coin.

(2) *Tel Walsch des doctes Sœurs le juge favori.* Johnſon, Imprimeur à Londres, a donné ſix Volumes d'Œuvres mêlées. C'eſt là ſeulement qu'on trouve les reſtes ineſtimables du Sr. Walsh. Quoique ſes Compoſitions ſoient très-exactes, elles ont un air libre & négligé, qui leur donne une grace & une douceur ſingulière. C'eſt dommage que le reſpect qu'il avoit pour le Public, l'ait engagé à ſupprimer pluſieurs de ſes Pièces, dans leſquelles tout autre que lui n'auroit peut-être trouvé aucun défaut.

Doux & compâtiſſant pour les fautes d'autrui,
Il fut de la Vertu le plus ſolide appui.
Chère Ombre, recevez, pour prix de mon eſtime,
D'un cœur reconnoiſſant le tribut légitime :
Jeune, conduit par vous dans le ſacré Vallon,
Votre eſprit lumineux me tint lieu d'Apollon :
Mais ſéparé de vous, ſans ardeur, ſans reſſources,
Je ne haſarde plus que de légères courſes :
Content, ſi dans ces Vers négligés, & ſans fard,
Aux Poëtes naiſſans je développe l'Art ;
Si des plus grands Auteurs réglant la confiance,
Par d'utiles conſeils j'affermis la Science.
La Satyre me trouve inſenſible à ſes traits.
La gloire n'a pour moi que de foibles attraits (1).
Je loue avec plaiſir, reprends avec courage,
Et fais grace à l'Auteur, mais jamais à l'Ouvrage.

(1) *La gloire n'a pour moi que de foibles attraits.* Les grands Génies reçoivent la réputation lorſqu'elle vient à eux ; mais ils ne courent point au-devant d'elle. Les belles choſes leur ſont ſi naturelles, qu'ils ne s'en apperçoivent preſque point. Comme elles leur coûtent peu, ils les font peu valoir. Au lieu qu'un Eſprit borné, qui ſe défie de ſes forces, à qui le beau échappe comme par haſard, & qui ne le trouve, pour ainſi dire, que hors de lui-même, ſaiſit avidement tout ce qui le relève, dans la crainte de n'en plus retrouver l'occaſion, & ſe perſuade toujours que le Public lui doit des applaudiſſemens proportionnés à la peine & au travail que ſes Ouvrages lui ont coûté.

Éloigné de médire, autant que de flatter,
Entre ces deux excès je me ſais arrêter;
Et loin de m'aveugler ſur mes propres caprices,
J'oſe juſques ſur moi faire la guerre aux vices.

Fin du quatrième & dernier Chant.

TABLE

TABLE
DES MATIÈRES

Contenues dans ce premier Volume.

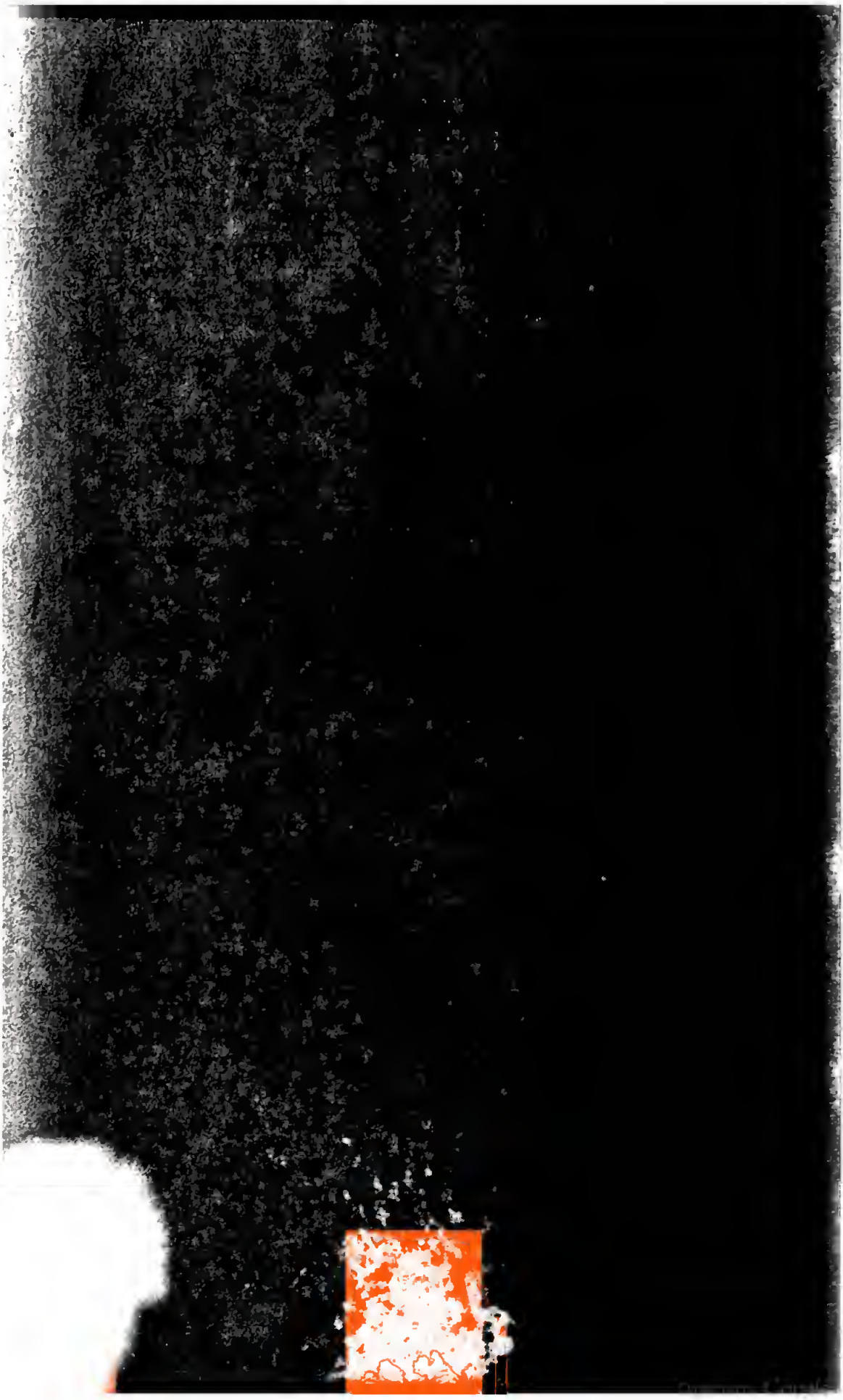
NOMS DES SOUSCRIPTEURS, Page v
AVERTISSEMENT sur cette Nouvelle Édition, xvij
HISTOIRE DE LA VIE & des Ouvrages d'Alexandre Pope, xix
PRÉFACE de l'Auteur, xcxj
POÉSIES PASTORALES, Pag. 1
LE PRINTEMS, ou Damon, première Paſtorale, au Chevalier Trumball, 13
AVERTISSEMENT, 15.
L'ÉTÉ, ou Alexis, ſeconde Paſtorale, au Docteur Garth, 25
L'AUTOMNE, ou Hylas & Ægon, troiſième Paſtorale, à M. Wicherley, 31
L'HIVER, ou Daphné, quatrième Paſtorale, à la mémoire de Madame Tempeſt, 37
LE MESSIE, Églogue ſacrée, à l'imitation du Pollion de Virgile, 43
AVERTISSEMENT, 44
LA FORÊT DE WINDSOR, à Mylord Lansdown, 53

ESSAI ſur la Critique, traduit par M. de Silhouette, 77
AVERTISSEMENT, 79
LES PRINCIPES DU GOUT, ou Eſſai ſur la Critique, traduit en Vers par M. l'Abbé Dureſnel ; Diſcours Préliminaire, 169
ESSAI SUR LA CRITIQUE, Premier Chant, 215
SECOND CHANT, 231
TROISIÈME CHANT, 251
QUATRIÈME CHANT, 271

Fin de la Table du Tome premier.

De l'Imprimerie de CL. SIMON, rue des Mathurins 1779.

SOUSCRIPTIONS

Survenues depuis l'Impreſſion.

BESSIERE (M.)
BLONDEL, (M.) Maître des Requêtes.
DUBOIS, (M.) Conſeiller au Châteler.
GOUJON. (M.)
MOLINI, (M.) Libraire à Paris.
MOREAU, (M.) Conſeiller d'État, Procureur du Roi au Châtelet du Paris.
NANTEUIL (M. de)
PEGUCHEL, (M.) Libraire à Mortagne.
RIGAUD & Compagnie (M.) Libraires à Montpellier; *pour ſix Exemplaires.*
SAINT-AGNAN, (M. le Marquis de)
SERILLY, (M. de) Tréſorier de l'Extraordinaire des Guerres.
TRIAL. (Madame)